ROCK FOLK

JACK WHITE
BACK TO MONO ?!
Interview exclusive à NASHVILLE

ROLLING STONES REPETITIONS
THE BONDY AFFAIR

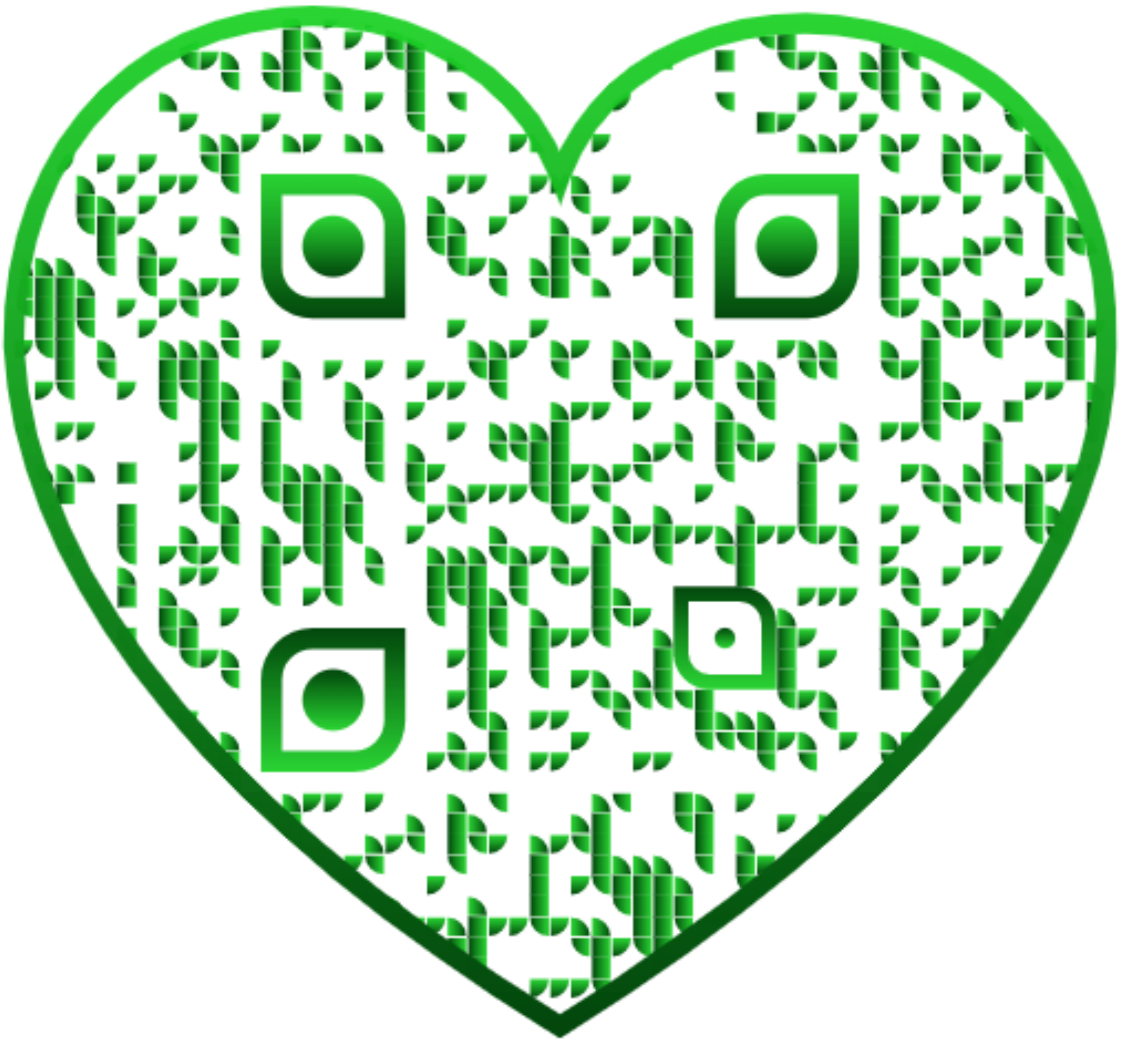
BLACK KEYS
RICHMOND SLUTS
KASABIAN
BANANAMOON

TIGER BELL
HÜSKER DÜ
WAR ON DRUGS
IMELDA MAY

MES DISQUES A MOI IRVINE WELSH

JUILLET 2014 - N°552 - 563 S - F: 6,90 € - RD
L 19766

Editions Larivière



"Jusqu'où irais-tu pour mon cœur fondant ?"

SI BON QU'ON EN DEVIENDRAIT MECHANT.COM

Un cœur fondant aux noisettes,
une gaufrette croustillante, du bon chocolat.
Kinder Bueno: si bon qu'on en deviendrait méchant.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

eDito

Jimmy Page a parfaitement réussi ses remasterisations des albums de Led Zeppelin. Ecoutant au casque les vinyles qui viennent de paraître, nous avons le son magistral et incomparable des meilleurs pressages d'origine, retrouvant le groupe bien aimé en relief et presque en 3 D dans la stéréo. Et la soirée de présentation à l'Olympia fut ausi émouvante que chaleureuse.
Sinon, l'époque est à la relève des compteurs. Le dernier à le faire (magnifiquement) fut Prince, dimanche dernier. Pour ceux qui avaient vu le premier Zénith parisien de l'Artiste, se retrouver là, 28 ans après, laissait flotter comme un parfum de fin d'époque. Combien coûtait le billet en 1986 ? 44 francs. Faites le calcul. Ce soir, 1er juin 2014, Prince se produit exactement au même endroit, juste le prix des places est désormais de 143 euros. Soit exactement 938,02 francs Mitterrand.
Est-ce que ça les valait ? L'art du Funkateer méritait-il cette augmentation de 2400 % ? Le terrain est glissant, dangereux.
En 1986, Rock&Folk coûtait 16 francs en kiosque, il en vaut aujourd'hui l'équivalent de 39. Mais la pagination a augmenté. Dans le même temps, Prince réduisait son groupe, passant de treize à quatre musiciens.
De Prince à *pince*, il n'y a qu'une lettre.
Jack White est en couverture de notre magazine. Un Jack plein d'espoir, de rêves et d'anecdotes qui a reçu Rock&Folk dans sa bonne ville de Nashville, au centre du dispositif Third Man (deux millions de vinyles pressés à ce jour). Lisez et exultez.
Voilà aussi que c'est reparti pour le temps des festivals... Le Géant est en bas, qui piaffe d'impatience. On vérifie nos musettes et on y va.
En auto-stop ? Bonne fête de la Musique pour tout le monde !

PHILIPPE MANŒUVRE

Photo Dalle

LED ZEPPELIN

Les 3 premiers albums studio remasterisés par Jimmy Page
Inclus lives, titres inédits et prises alternatives

Disponible en
Coffret Super Deluxe
1 CD / 2 CD Deluxe
1 Vinyle 180g / 2 Vinyles Deluxe 180g
&
Téléchargement HD Audio

Ledzeppelin.com

WARNER MUSIC FRANCE
ATLANTIC

fnac
Encore plus sur fnac.com

AVEC LA RÉGION CENTRE, FÊTEZ LES 10 ANS DE TERRES DU SON !

11 • 12 • 13 JUILLET 2014

DOMAINE DE CANDÉ · MONTS (TOURS) 37

-M- · DÉTROIT · WOODKID

AYO · BEN L'ONCLE SOUL & MONOPHONICS

JOHN BUTLER TRIO · **CATS ON TREES**

GAËTAN ROUSSEL · EZ3KIEL EXTENDED · GRAMATIK

VITALIC VTLZR · BRETON · FAKEAR · NASSER · BARCELLA

WINSTON MCANUFF & FIXI · **KEN BOOTHE** · KY MANI MARLEY · STAFF BENDA BILILI

LES VOLEURS DE SWING · KRAKAUER'S ANCESTRAL GROOVE · MAYRA ANDRADE...

PROGRAMMATION COMPLÈTE SUR WWW.TERRESDUSON.COM

Région Centre

Plus qu'une Région
une chance pour la culture

www.regioncentre.fr

SOMMAIRE 563

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **IRVINE WELSH** 16

TETE D'AFFICHE

Bertrand Bouard **JACE EVERETT** 20

Busty **KASABIAN** 22

Eric Delsart **THE RICHMOND SLUTS** 24

Jérôme Reijasse **DORIAN PIMPERNEL** 26

Jean-William Thoury **IMELDA MAY** 28

Busty **ADANOWSKY** 30

Eric Delsart **WAR ON DRUGS** 32

Olivier Cachin **MØ** 34

EN VEDETTE

Jonathan Witt **BLACK KEYS** 36

Patrice Guino **THE ROLLING STONES** 40

Philippe Thieyre **BANANAMOON** 46

Isabelle Chelley **TIGER BELL** 50

Joe Banks **HÜSKER DÜ** 56

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **CLAUDE CARRERE** 60

EN COUVERTURE

Jonathan Hume **JACK WHITE** 64

Jonathan Witt & Eric Delsart **DISCOGRAPHIE JACK WHITE** 72

Ce numéro contient un CD sampler "Monster CD 47", ainsi que 3 programmes "Les Voix Du Gaou", "Eurockéennes De Belfort" et les "Francofolies De La Rochelle" déposés sur la totalité de la diffusion.

Photo Patrice Guino

40 **THE ROLLING STONES**

64 **JACK WHITE**

PHOTO COUVERTURE : (DR) GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES **EDITO** 003 **COURRIER** 006 **TELEGRAMMES** 010 **DISQUE DU MOIS** 077 **DISQUES** 078 **REEDITIONS** 088 **HIGHWAY 666 REVISITED** 092 **VINYLES** 094 **DISCO IDEALE** 097 **QUALITE FRANCE** 098 **BEANO BLUES** 100 **ERUDIT ROCK** 102 **FILM DU MOIS** 104 **CINEMA** 106 **DVD CINEMA** 108 **DVD MUSIQUE** 110 **CULTE DES OBJETS** 112 **VIDEO GAMES** 114 **BANDE DESSINEE** 116 **LIVRES** 118 **LIVE** 120 **AGENDA** 124 **CHARTS** 129 **ROCK'N'ROLL FLASHBACK** 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012

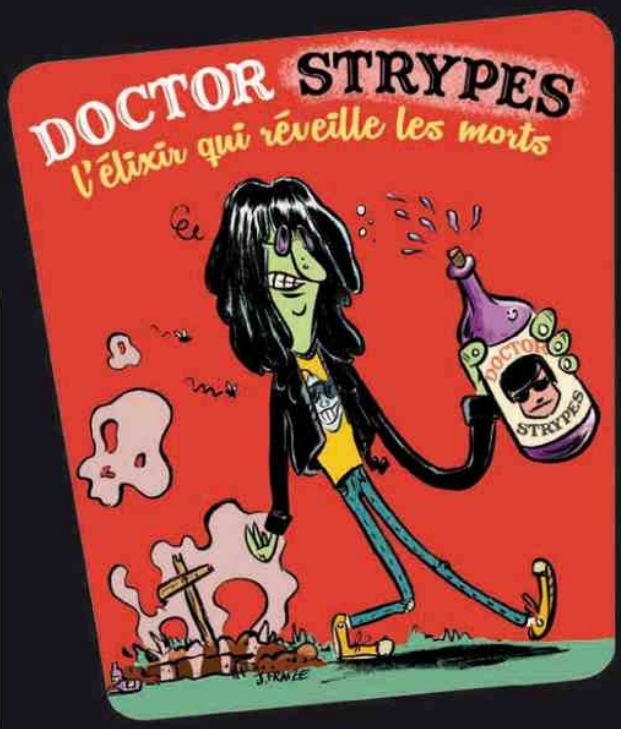
Rédacteur en Chef Philippe Manoeuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante** Laetitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Laetitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Laeticia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros.

Dépôt légal : 3e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

“Bières au frais”



Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Illustrations : Jampur Fraize

Johnny Lennon

Plus Sean Lennon essaie de ressembler à son père, plus il ressemble à Johnny Depp essayant de singer John Lennon dans un mauvais biopic...
ZOCKOR – 21000 Dijon *(courriel)*

Stratosphérique

Précision à l'attention de Patrick Eudeline : la guitare emblématique de M est bien une série L de 1964. Sa spare est une Road Worn à 1000 euros bricolée, mais on le voit rarement avec. Par conséquent, sur “Je Dis Aime”, à chacun de ses concerts, M fait du stage diving avec une Strat à 20 000 euros...
DENI *(courriel)*

Godet du moine

Dimanche 27 avril, Lyon, Marché Gare complet, les Strypes déboulent et envoient le bouzin. 1 h 30 serrée, tout l'album, nouveaux titres, nouvelles reprises (Ramones...), le tout vite, fort, bien tendu et pas de quartier. Collés au mur, avons-nous rêvé ? Plus l'habitude, n'est-ce pas... Mercredi 30 avril, Paris, Gaîté Lyrique, on vient vérifier. 1 h 30 serrée, etc. On reprend son souffle, revoyant Frédéric Dard, éberlué devant Garcia et de Caunes chez Gildas : *“C'est du vrai !”* en découvrant que le godet du moine n'était pas rempli d'eau bénite. Pareil, c'est de la bonne, de la pure, *only rock'n'roll*, M'sieur Dodeline, et encore merci, les p'tits gars !
VINCE *(courriel)*

Trifouilly girl

J'ouvre le dernier Rock&Folk et ça me gonfle dès les premières pages : *“Téléphone, c'était les Rolling Stones de Bécon-les-Gonnesses”*, dixit Emmanuelle Seigner — on passera sur l'aspect mépris de la province — et elle, c'est qui ? La Nico de Trifouilly-les-Oies ? Emmanuelle Seigner, grande actrice certes, mais humainement, bof.
DENIS *(courriel)*

Bonheur

Quel bonheur de lire un article sur Shaka Ponk dans le numéro 560, puis de voir Patrick Eudeline s'acharner sur Fauve dans le numéro suivant. Même plaisir. Merci Rock&Folk !
MAG *(courriel)*

Doigt en l'air

En décembre, je me suis fait virer avec mon acolyte du concert de Placebo à Bercy au bout de 20 minutes pour avoir tenté un rapprocher fossien apparemment mal perçu bien que non violent... Dénoncés par 10 000 fans en furie (comprenez par là qui tenaient bien haut leur smart phone tout en réclamant le calme général...) et accablés par la sécurité et la prod pour leur avoir acheté quelques pintes vendues modestement 9 euros (désolé de vous enrichir...), nous sommes partis les oreilles basses mais le doigt bien haut. Il y a cependant une justice à habiter dans ce pays qui ne connaît rien au rock : je me suis fait cambrioler peu après et ils ont tout pris sauf mes guitares électriques !
BENOIT 16 *(courriel)*

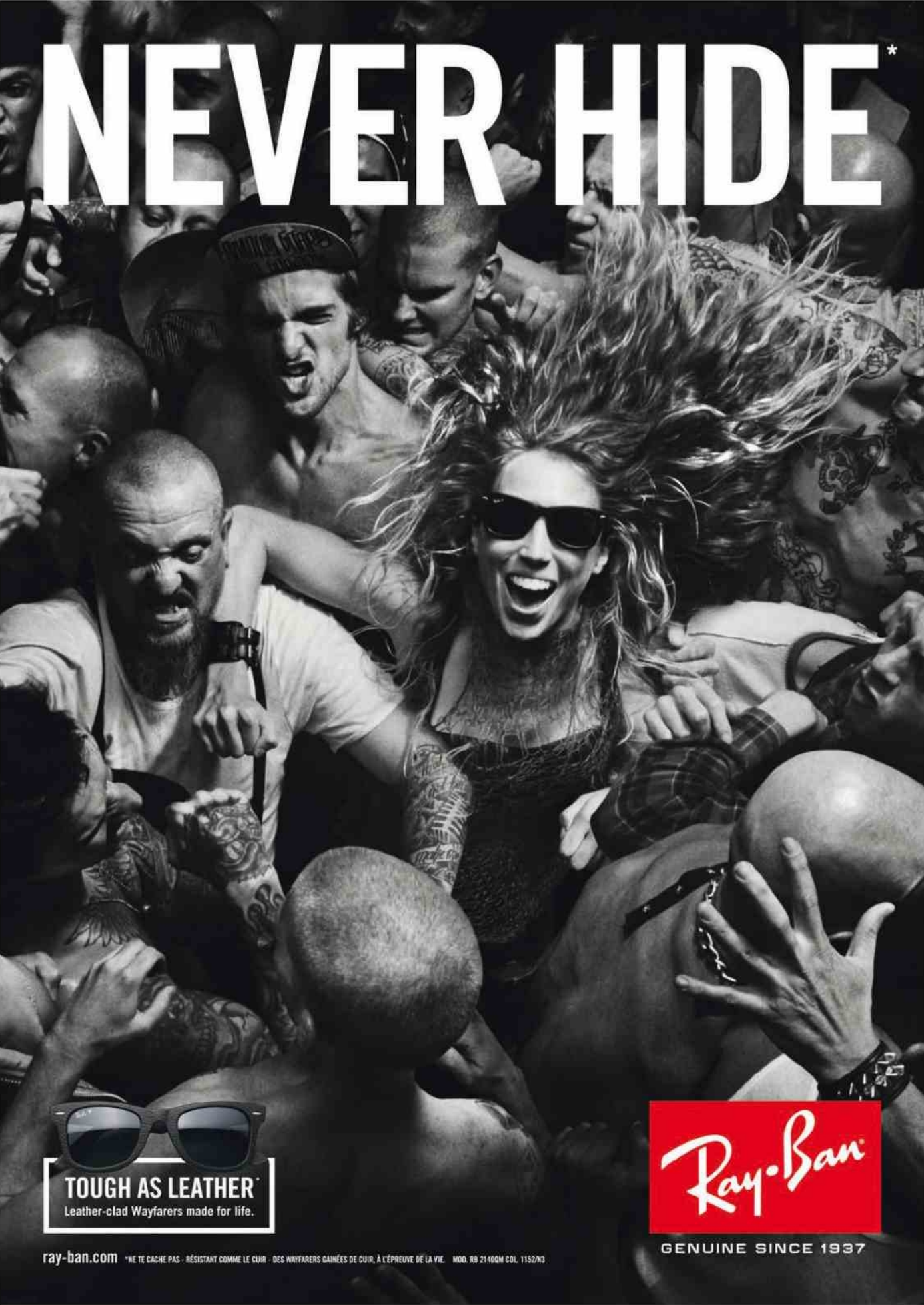
Slip

Des concerts, j'en ai vu des tonnes, dans tous les styles, des jeunes, des vieux, des groupes hyper connus, des anonymes, des professionnels, des amateurs d'un jour. J'ai fait des festivals, des grandes salles, des petits bars paumés. J'ai vu des mecs lookés en super rockers, et d'autres juste affublés du slip de ma mère en guise de tenue de scène. J'ai trippé sur tout : du punk violent à la folk tranquille, du metal bourrin à la pop déviante, du rock'n'roll binaire à la noise déziguée. Au final, qu'est-ce qui fait qu'un concert est bon ? Difficile à définir, une interaction avec le public, un show bien ciselé, quelque chose dans l'air, comme ça... qui prend aux tripes. Eh bien, mardi dernier, j'ai vu Eddie And The Hot Rods pour 9 euros devant 40 personnes dans une salle minuscule. Eh bien, ce soir-là ils étaient le meilleur groupe du monde.
MR LE TOG EL CLEBARDO *(courriel)*

Etre rock en 2014

C'est avoir 52 ans, ne pas avoir manqué un numéro de son journal favori depuis janvier 1975, ne plus acheter que des vinyles et rêver plus d'une nuit que la rédaction du journal m'appelle pour une interview : mes disques à moi. Je suis prêt les gars, je vous attends. Les bières sont au frais et l'ampli est chaud.
JEAN-MARC PARNIER *(courriel)*

NEVER HIDE*



TOUGH AS LEATHER*
Leather-clad Wayfarers made for life.

Ray-Ban

GENUINE SINCE 1937

ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - RÉSISTANT COMME LE CUIR - DES WAYFARERS GAINÉES DE CUIR, À L'ÉPREUVE DE LA VIE. MOD. RB 2140QM COL. 1152/N3

MONSTER CD 47

1 RIVAL SONS
"Electric Man"

L'intitulé annonce les choses sans ambages : électricité et testostérone mâle caractérisent ce titre du quartette de Long Beach, spécialiste bien connu en matière de riffs crépitants et autres savoureuses fantaisies seventies.

Extrait de l'album "Great Western Valkyrie"

2 TOM VEK
"Sherman (Animals In The Jungle)"

Gominé et tiré à quatre épingles, le Londonien pourrait parfaitement figurer dans la série "Mad Men". Musicalement il faut en revanche lui reconnaître une certaine modernité, faite de morgue new wave et synthés vrombissants.

Extrait de l'album "Luck"

3 THE CRAFTMEN CLUB
"Vampires"

Faste période pour Guingamp. Une coupe de France en football. Et un sauvage troisième album pour le meilleur groupe rock'n'roll de la ville, dont voici un salace et dansant aperçu.

Extrait de l'album "Eternal Life"

4 THE LANSKIES
"48 Hours"

Le groupe originaire de Saint-Lô ne baisse pas la garde. Les Normands et leur chanteur anglais ont usiné un troisième album à nouveau tendu comme un string en Spandex. Les amateurs de britpop racée peuvent pointer l'oreille.

Extrait de l'album "Hot Wave"

5 ISRAEL NASH
"Rexanimarum"

Sans parenté avec Graham, l'homme du Missouri incarne néanmoins en matière de folk-rock une sorte de nouvel Eden. Pedal steel royale, batterie mate, phrasé à la Dylan mais avec un timbre proche du Loner : Graham va en faire pleurer beaucoup.

Extrait de l'album "Israel Nash's Rain Plans"

6 RODRIGO Y GABRIELA
"Torito"

Comme les guitar heroes de la décennie 80 mais avec des guitares en bois d'arbre, ces deux Mexicains se livrent à d'homériques joutes de six-cordes avec une maîtrise particulièrement bluffante. Tant mieux d'ailleurs puisque le titre est instrumental.

Extrait de l'album "9 Dead Alive"

7 AMANDA LEAR
"All Shook Up"

Une relecture du classique d'Elvis par celle qui illuminait la pochette du deuxième Roxy Music. Une version au charme typique, avec batterie aux balais, cordes à l'ancienne et ostentatoire accent frenchie.

Extrait de l'album "My Happiness"

8 BRODY DALLE
"Don't Mess With Me"

Ceux qui se souviennent des Distillers se précipiteront tête baissée. Pour les autres : la rockeuse australo-californienne se lance ici en solo. La voix redoutable, l'attitude cloutée et la production chromée feront le reste.

Extrait de l'album "Diploid Love"

9 LEE BAINS III
"Dereconstructed"

Nos pigistes branchés rock sudiste ne parlent que de lui depuis quelques semaines : Lee Bains, un phénomène sorti de l'Alabama, accompagné par un groupe à la perfection *blackcrowslienne*, les Glory Fires.

Extrait de l'album "Dereconstructed"

10 CHRISSIE HYNDE
"Dark Sunglasses"

Dans un écrin pop scandinave, la voix des Pretenders fait son retour. Le titre a du panache, mais entendre à nouveau les aigus vif-argent de l'Américaine était déjà en soi un plaisir.

Extrait de l'album "Stockholm"

11 HOLY MOUNTAIN
"Luftwizard"

La Montagne Sacrée, comme le film de Jodorowsky, pour un groupe écossais qui manifestement aspire à une certaine hauteur avec ce rock puissant mais onirique. Trippant.

Extrait de l'album "Ancient Astronauts"

12 DICK RIVERS
"Tu M'As Changé"

Le cheveu noir de jais comme Johnny Cash, et la voix descendue dans les graves, l'ancien Chats livre ici une tentative moelleuse de country crépusculaire et en français. Chic.

Extrait de l'album "Rivers"

13 PLASTISCINES
"Love Game"

De la scène rock apparue à Paris voici quelques saisons, les Plastiscines étaient parmi les plus persévérantes. La preuve, les Parisiennes sortent aujourd'hui un troisième album aux contours power pop sophistiqués.

Extrait de l'album "Back To The Start"

14 EELS
"Parallels"

Ce n'est rien de le dire, Mark Oliver Everett possède une indubitable patte. Est-ce la voix de grizzli en sortie d'hibernation ? les accords folk classiques ? la mélancolie ? Le Californien perfectionne son ouvrage depuis onze albums avec l'humilité d'un artisan.

Extrait de l'album "The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett"

15 PAUL PERSONNE
"Jamais Rien N'Est Parfait"

L'homme qui emploie le mot *râpe* quand il parle d'une guitare continue son chemin de chanteur français rocailleux. Un domaine où *Paul Nobody* affiche une certaine compétence mais aussi le parfait prétexte pour jouer d'incendiaires parties de Gibson Les Paul en laissant ici évoluer le batteur Brice Allanic comme s'il était déjà sur scène.

Extrait de l'album "Puzzle 14"

16 THE HOLD STEADY
"Big Cig"

Originaire de Brooklyn et très franc du collier, le tenace quintette facture aujourd'hui six albums, dix ans de routes et une certaine épaisseur de cuir. Pas étonnant que son rock ait cet inimitable saveur de vécu.

Extrait de l'album "Teeth Dreams"

17 HEADCHARGER
"The Diver"

Le hot-rod à tête de mort de la pochette indique que nous ne sommes pas davantage en territoire folk pastoral ici. Ici, un digne représentant caennais de l'internationale metal.

Extrait de l'album "Black Diamond Snake"

18 KEBOUS
"Diciembre"

Membre des Hurlements d'Léo, mais qui se prénomme Laurent, ce Français s'exerce en solo dans un chaleureux style qui risque de séduire les partisans de Louise Attaque.

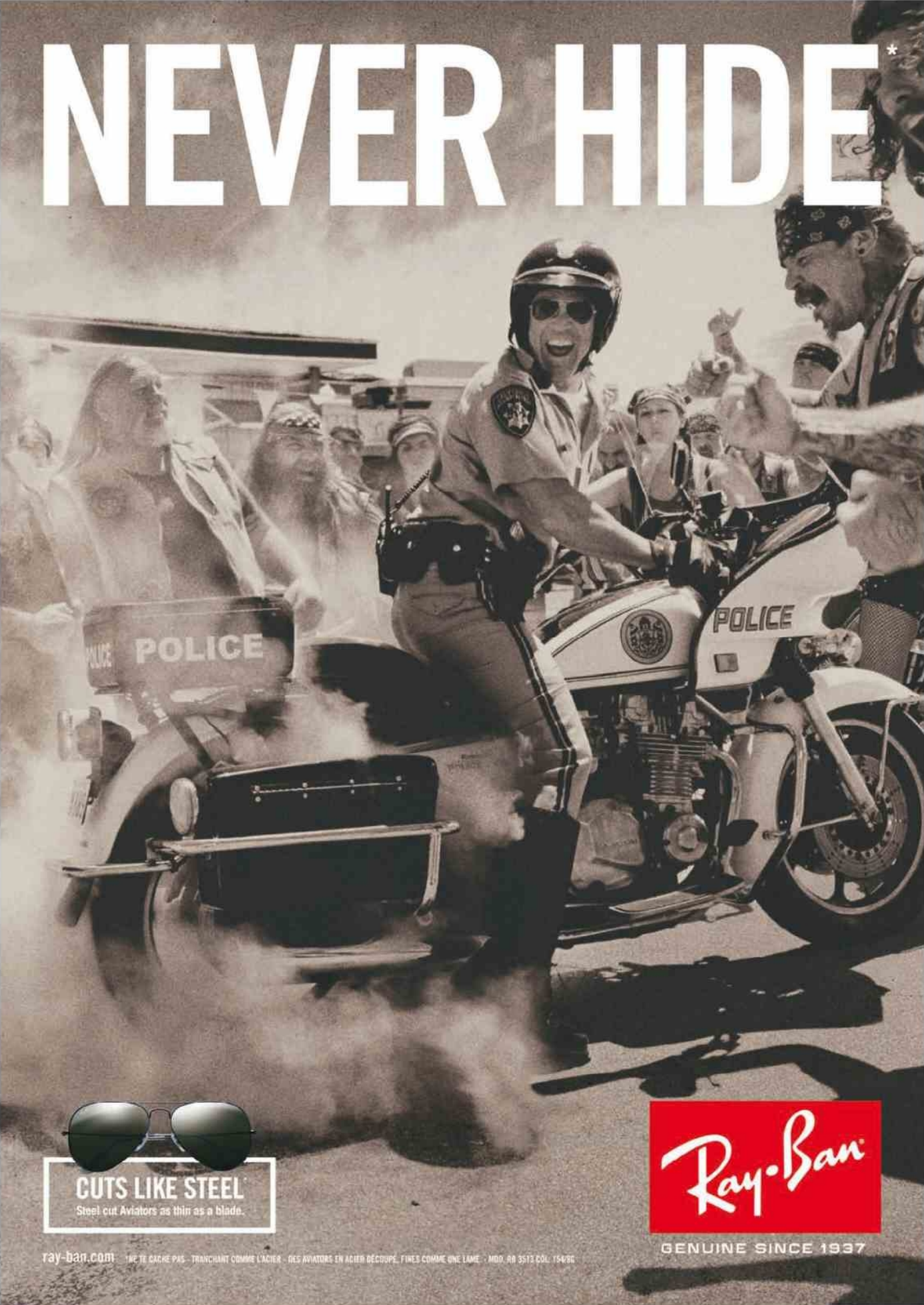
Extrait de l'album "Puzzle"

19 THE DUKES
"Just In Case"

Non sans une certaine touche grunge, le groupe hexagonal bâtit ici un robuste morceau de power pop, bricolé, crade, mais qui fonctionne. Bonne nouvelle donc : quelqu'un ici-bas a enfin compris Fountains Of Wayne.

Extrait de l'album "The Dukes"

NEVER HIDE*



CUTS LIKE STEEL*
Steel cut Aviators as thin as a blade.

Ray-Ban

GENUINE SINCE 1937

ray-ban.com *JE NE TE CACHE PAS - TRANCHANT COMME L'ACIER - DES AVIATORS EN ACIER DÉCOUPÉ, FINES COMME UNE LAME - MOD. RB 3513 COL. 154/8G

France

BB BRUNES
Le groupe va se mettre en pause, le temps pour Adrien Gallo d'enregistrer un album solo. Parution à la rentrée.

BIJOU
Jean-François Jacq retrace l'histoire du trio fondateur dans "Bijou : Vie, Mort Et Résurrection D'Un Groupe Passion" (L'Ecarlate) avec préface de Laurent Chalumeau et photos inédites de Pierre Terrasson.

CHRISTINE & THE QUEENS
La chanteuse, dont la date parisienne à la Gaîté Lyrique (18 juin) affiche complet et qu'on verra notamment cet été à Solidays et aux Vieilles Charrues, reprendra la route fin septembre pour une tournée qui passera par Paris (La Cigale) le 1er octobre.

THE DØ
Le duo franco-finlandais vient de publier sur son site le nouveau titre "Keep Your Lips Sealed", prélude à un troisième album qui devrait voir le jour en automne.

ETIENNE DAHO
Du 3 au 13 juillet, le MK2 Quai de Seine donne carte blanche au chanteur dans le cadre du festival Days Off, dont il est l'invité d'honneur : une sélection de 11 films sera diffusée, parmi lesquels des œuvres de Rohmer, Cocteau, Truffaut, mais aussi "Rectangle", court-métrage d'Olivier Assayas, et le documentaire "Des Jeunes Gens Mödernes" de Jean-François Sanz, tous deux inédits.

THE FLAMIN' GROOVIES
Le légendaire groupe américain a annulé sa tournée européenne prévue en mai et juin.

FNAC LIVE
La 4e édition du festival se tiendra à Paris du 17 au 20 juillet (Parvis de l'Hôtel de Ville et Salon intérieur), avec Casseurs Flowters, Moodoïd, Mø, Glass Animals, Gaëtan Roussel, Mademoiselle K...

FREE MUSIC
Au programme, cette année, du festival qui aura lieu les 20 et 21 juin au Lac de Montendre : Dub Inc, Skip The Use, The Bloody Beetroots, The Offspring...

IMANY
La chanteuse a écrit et composé la BO du film "Sous les Jupes Des Filles" (dans les bacs).

INDOCHINE
Pour ses concerts au Stade de France des 27 et 28 juin, le groupe de Nikola Sirkis annonce en première partie Toybloyd et Trust. Trust ? Oui, mais ce dernier est un homonyme, de Montréal. Un reste de querelle des années 80 ?

JEREMY KAPONE
L'ex-membre de Kaponz & Spinoza, acteur de "Lol", revient avec de nouvelles chansons qu'il présentera sur scène à Paris au Baron (3 juin) et aux Trois Baudets (4 juin).

JOHNNY HALLYDAY
L'idole commence à enregistrer un nouvel album à Los Angeles, production Don Was.

"Avec Serge Gainsbourg, on rentrait souvent soit en voiture de police soit avec les camions-poubelle"
JEAN-LOUIS AUBERT

LIONEL AKNINE
Dans son spectacle "Attaché De Presque", le comédien et ex-attaché de presse raconte ses tribulations dans le milieu de la musique — et par exemple avec Rock&Folk (du 5 au 28 juin, L'Archipel, Paris).

LULU GAINSBOURG
Trois ans après "From Gainsbourg To Lulu", le fils de Serge publiera son nouvel album à l'automne. Un premier extrait intitulé "Lady Luck" est déjà disponible.

MARIANNE FAITHFULL
La chanteuse fête le 50e anniversaire du single "As Tears Go By" avec un nouvel album intitulé "Give My Love To London" (à paraître en septembre), un livre réunissant des photos de l'artiste prises par des photographes tels que Helmut Newton, Ellen Von Unwerth ou David Bailey, commentées par elle-même, et une tournée mondiale qui passera par l'Olympia le 20 novembre.

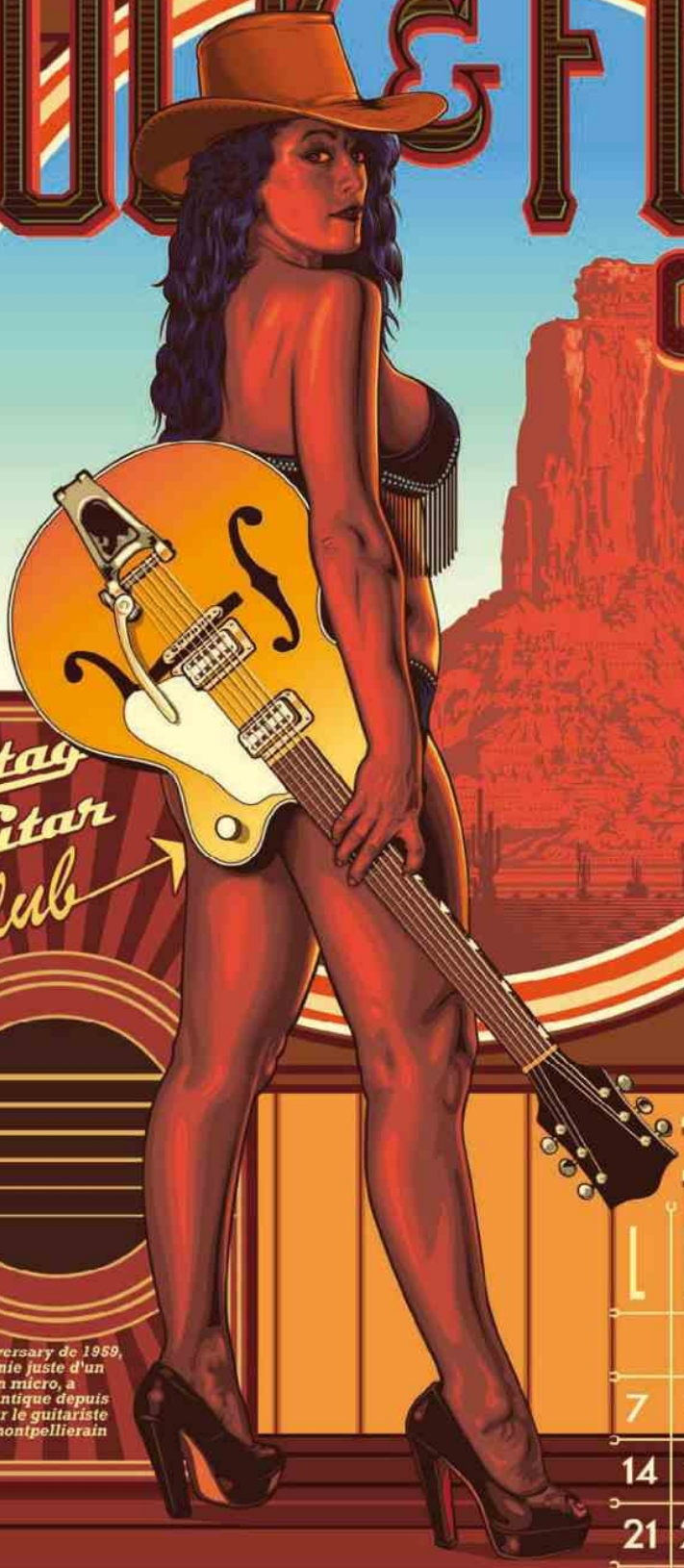
SOLIDAYS
Pour sa 16e édition qui aura lieu comme chaque année à l'Hippodrome de Longchamp (du 27 au 29 juin), le festival accueille notamment FFF, De La Soul, M, Shaka Ponk, Metronomy et Franz Ferdinand.

TATOUEURS TATOUES
Le tatouage à l'honneur au Musée du quai Branly (Paris 7e), depuis sa naissance dans les sociétés dites *primitives* jusqu'à sa popularisation actuelle en Occident : c'est la plus grande rétrospective consacrée au sujet en France à ce jour (jusqu'au 18 octobre 2015).

Christine & The Queens
Photo Jeff Hahn-DR

Lulu Gainsbourg
Photo Mondino-DR

ROCK & FOLK GIRL



Vintage Guitar Club

2014

JUILLET

L	M	M	J	V	S	D
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

Cette Gretsch Anniversary de 1959, au départ munie juste d'un cordier et d'un micro, a traversé l'Atlantique depuis Nashville pour le guitariste du groupe montpellierain SWAMP.

PHOTO: GREG COLL ★ MODELE: JULIE ★ GUITARES: LAURENT CHAMPONNOIS

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

Photo John Bergman-DR

Photo DR

Photo Matthew Saville-DR

"Don Quichotte est le personnage de fiction le plus metal que je connaisse" CHRISTOPHER LEE

ANNA CALVI
La chanteuse à la Telecaster sunburst se fend d'un EP de cinq reprises le 14 juillet, intitulé "Strange Weather". En duo avec David Byrne sur deux titres, la jeune femme s'approprie certains morceaux de David Bowie, Suicide, Connan Mockasin, Keren Ann et FKA Twigs.

BELLE AND SEBASTIAN
Le groupe écossais finalise aux Etats-Unis son neuvième album. Selon Stuart Murdoch, le successeur de "Write About Love" serait fortement influencé par *"l'esprit du concours de l'Eurovision"*, quoi que cela signifie.

EUGENE McGUINNESS
L'ancien guitariste de Miles Kane poursuit son chemin : "Chroma", son troisième long format, sera en magasins le 7 juillet.

JIM JONES REVUE
Après sept années d'activité, trois albums, des singles et énormément de concerts, le quintette rock'n'roll londonien a décidé de se séparer. Ceci après une tournée d'adieux, prévue à l'automne et qui passera en septembre dans six villes françaises.

JOHN LYDON
Un semblant d'honneur punk est sauf pour le chanteur des Sex Pistols : celui-ci devait jouer le rôle de Judas dans une nouvelle mouture de la comédie musicale "Jesus Christ Superstar", dont toutes les 50 représentations aux USA ont été annulées une semaine avant la première.

MARIANNE FAITHFULL
Coécrit avec rien moins que Roger Waters, Anna Calvi, Nick Cave, Steve Earle ou Tom McRae, "Give My Love To London", le nouvel album de la Londonienne paraîtra en septembre.

THE MERRYLEES
Les prometteurs Ecossais publient l'enchanteur "Forever More", nouveau single produit par Richard Hawley.

NOEL GALLAGHER
Le Mancunien est en studio avec le producteur Mark Coyle pour enregistrer le deuxième album de ses High Flying Birds.

PAUL WELLER
L'ancien Style Council a dévoilé quelques pistes pour le futur : il souhaite enregistrer un morceau avec Boy George et jouer avec l'ex-Smiths Johnny Marr.

PETER DOHERTY
Celui qui reforme les Libertines cet été et habite désormais Hambourg a annoncé qu'il avait également un nouvel album solo prêt à paraître, intitulé "Flags From The Old Regime" et censément *secret*, mais avant l'annonce, sa date de sortie n'est pas encore connue.

QUEEN
Un nouvel album posthume du quartette est sur les tablettes pour la fin de l'année. "Queen Forever" se composera d'instrumentaux récents construits autour de prises vocales de Freddie Mercury datant des années 80. Y figurera normalement un des morceaux inédits enregistrés avec Michael Jackson.

ROYAL BLOOD
Energique binôme reposant sur la simple alliance d'une basse et d'une batterie, le groupe de Brighton publiera son premier album en août, le mois de son passage au festival Rock en Seine (le 22).

TAME IMPALA
Date de sortie annoncée pour le troisième album de l'Australien Kevin Parker par sa maison de disques : début 2015.

GIBSON'S is SO FIZZ*

*GIBSON'S est aussi FIZZ

GIN FIZZ

4 cl de Gin GIBSON'S
2 cl de jus de citron
2 cl de sucre de canne
Un trait d'eau gazeuse

Existe aussi en prêt-à-boire
GIBSONS FIZZ

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

BECK
Peu visible ces temps-ci, le Californien sera en concert au Zénith de Paris le 11 septembre.

BILLY CORGAN
De plus en plus dur à suivre, le chanteur au crâne lustré possède une riche actualité : un EP expérimental, deux albums des Smashing Pumpkins en préparation dont un où Tommy Lee assurera la batterie et, enfin, la couverture d'un magazine consacré aux chats (l'une de ses passions).

Beck

Photo Peter Hapak-DR

Ty Segall

Photo Tiger

BRUCE SPRINGSTEEN
Le temps d'un rocailleux "Tumbling Dice", Bruce Springsteen a rejoint les Rolling Stones sur scène à Lisbonne le 29 mai. Le même extrait d'"Exile On Main St" avait déjà été joué avec le Boss lorsque Jagger & Cie étaient passé par le New Jersey en 2012.

CHAD SMITH
En raison de sa forte ressemblance physique avec Will Ferrell, le batteur des Red Hot Chili Peppers s'est livré avec le comédien à un assez savoureux duel de batterie dans le Tonight Show de Jimmy Fallon (visible sur YouTube). Par ailleurs, un album de la formation est en préparation.

"L'héroïne est plus populaire que jamais. Mais tout le monde prend de la coke"

CHRISSIE HYNDE

FAITH NO MORE
Reformé depuis 2009 pour donner quelques concerts, le groupe de Mike Patton, dont le dernier album date de 1997, s'est dit désireux d'enregistrer à nouveau de la musique ensemble.

FLAMING LIPS
"With A Little Help From My Fwends" sortira le 28 octobre. Derrière ce titre, un album où le "Sgt Peppers..." des Beatles est repris par la formation de l'Oklahoma en compagnie de MGMT, Tame Impala, Moby ou Miley Cyrus.

FOO FIGHTERS
Huitième sortie du groupe de Dave Grohl prévue pour novembre. Par ailleurs, le batteur de Nirvana présentera sur la chaîne HBO une série de documentaires consacrée aux studios d'enregistrement états-uniens qui ont marqué l'histoire.

JACK WHITE
Sur le site de son label Third Man, le chanteur a publié un très long communiqué d'excuses visant à clarifier la situation au sujet de personnes auprès desquelles il aurait récemment eu des mots un peu durs, parfois déformés, selon lui, voire extraits de sa correspondance privée : pêle-mêle les Black Keys, Adele, Meg White, Lana Del Rey. Amen.

JEFF TWEEDY
Le chanteur de Wilco, qui sillonne actuellement les Etats-Unis sans son groupe, va également sortir son premier disque solo.

THE KILLS
En hibernation depuis son "Blood Pressures" de 2011, le duo américano-anglais donne des concerts cet été (dont un le 15 juillet à Nîmes avant les Black Keys). Le groupe s'est par ailleurs attelé à son cinquième album.

MALIK BENDJELLOUL
Primé par un Oscar en 2013 pour son documentaire "Searching For Sugar Man" consacré au miraculé de Detroit Sixto Rodriguez, le réalisateur suédois s'est donné la mort au mois de mai, à 36 ans.

MARILYN MANSON
Le chanteur grimé joue le rôle d'un suprématiste blanc dans la septième et dernière saison de la série de bikers "Sons Of Anarchy". Henry Rollins avait également joué un rôle de néo-nazi dans le feuilleton de Kurt Sutter.

TY SEGALL
"Manipulator", le nouvel album du multi-instrumentiste californien, sera commercialisé le 26 août

Condoléances

L'artiste **Hans Rudi Giger**, le compositeur et arrangeur **André Popp**, **Malik Bendjelloul**, **Alan Wills** (patron du label Deltasonic), **Prince Rupert Loewenstein** (ancien homme d'affaire des Stones), **Fifi Winling** (co-fondateur du Rockstore de Montpellier), le photographe **Henri Bureau**.

Licences n°2 : 1063027 - n°3 : 1063028 - Illustration : Pierre Tatin

ARCTIC MONKEYS • LANA DEL REY
PORTISHEAD • THE PRODIGY
QUEENS OF THE STONE AGE
ÉTIENNE DE CRÉCY PRÉSENTE SUPERDISCOUNT 3
DIE ANTWOORD • BLONDIE • JAKE BUGG
AIRBOURNE • THURSTON MOORE • SELAH SUE...

LOCATION : FNAC.COM, FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE I DIGITICK.COM

Métro (10) Boulogne • Pont de Saint-Cloud • Aux portes de Paris

www.rockenseine.com

RATP · 20 Minutes · SFR LIVE · îledeFrance · Brasseries Kronenbourg · fnac · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · DEEZER · inter · le mouv'

"Fidèle à Bowie..."

IRVINE WELSH

Ecossais exilé en Floride, l'auteur de "Trainspotting" était récemment de passage. Surprise, l'écrivain au style brutal est passé par les cases punk et techno clandestine.

Au début des années 1990, avec son premier roman, "Trainspotting", Irvine Welsh s'est vu couronner auteur rock'n'roll de sa génération, avec ses portraits à l'acid(e) de toxicos au langage fleuri et ses plongées sans concession dans les bas-fonds. L'adaptation au cinéma et son incroyable BO (Iggy en tête, dépoussiérant "Lust For Life") ont marqué une génération et sa pop culture. Certains diront qu'avec les années, Welsh a arrondi les angles — ses héros prennent moins de drogue, OK — mais sur le fond, il a toujours ce regard acéré, prêt à fixer sur papier les turpitudes humaines les plus sordides, sans sombrer dans le voyeurisme ni la vulgarité. Dans "Crime", son nouveau bouquin traduit, il traite de pédophilie avec une urgence et une cruauté dignes des meilleurs romans noirs. En pleine tournée promo entre l'Europe, la Nouvelle-Zélande et les USA pour deux romans et un DVD, il n'a qu'une exigence : faire cette interview dans un bar.
"Pour boire du vin rouge, parce que ça rend bavard."

Dans le même sac

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Irvine Welsh : Le premier disque dont je me souviens, quand j'étais tout petit, c'est "From Me To You" des Beatles. J'ai dansé dessus avec mes parents. Ma mère m'a fait monter sur un buffet pour que je sois à leur hauteur. Le premier single que j'ai acheté, c'était "Jeepster" de T Rex. Et le premier album, "Electric Warrior".

R&F : T Rex était donc une obsession ?
Irvine Welsh : Non, ma plus grande obsession, c'était Bowie. Je crois que le deuxième album que j'ai acheté était "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars". Comme il avait déjà sorti d'autres disques, je suis remonté à "The Man Who Sold The World", "Space Oddity" et "Hunky Dory".

R&F : Vous n'êtes pas allé jusqu'à "The Laughing Gnome " ?
Irvine Welsh : Oh que si. J'ai aussi acheté "The World Of David Bowie". Ce qui était intéressant avec lui, c'est que son œuvre ne s'arrêtait pas à "...Ziggy Stardust", il avait déjà un fonds de catalogue que personne de ma génération ne connaissait. Du coup, on avait un héros avec cinq albums à son actif.
R&F : Pourquoi cette passion pour T Rex et Bowie ?
Irvine Welsh : J'aimais Bolan parce qu'il déplaisait aux parents, avec tout ce côté glam et ça s'est prolongé avec Bowie. Même lorsque le punk est arrivé et a détruit le passé, je suis resté fidèle à Bowie et aux premiers Roxy Music. Les Sex Pistols avec "Anarchy In The UK" et "God Save The Queen" m'ont donné envie de m'installer à Londres. J'y avais de la famille, j'y venais depuis des années pour travailler l'été, mais "Anarchy..." a beaucoup compté pour moi. On aimait les Sex Pistols pour cette anarchie complètement folle qu'ils ont déclenchée. Musicalement, Clash était un groupe qui a conduit le punk vers de nouveaux sommets. Et juste après, The Jam est arrivé. Ce sont les trois groupes légendaires sortis d'Angleterre à cette période, mais j'aimais aussi The Damned, les Stranglers, Chelsea, 999, UK Subs qu'on pouvait souvent voir sur scène à Soho.

R&F : Revenons sur les premiers albums marquants, avant le punk...
Irvine Welsh : Il y a eu "Electric Warrior", "The Slider" et après j'ai lâché T Rex. Pour Bowie, après "... Ziggy...", j'ai adoré "Aladdin Sane", sa phase soul avec "David Live" et "Young Americans", et "Pin-Ups", son album de reprises. J'ai trouvé "Diamond Dogs" fantastique, c'est un classique. Et pour moi "Station To Station" est sans doute le meilleur album de sa carrière. La trilogie berlinoise est bien aussi... Comme les deux albums avec Iggy, "The Idiot" et "Lust For Life". Je l'aime dans toutes ses incarnations, jusqu'à son dernier album qui est incroyable. "The Next Day" n'est pas le meilleur, mais il reste formidable. Grâce à Bowie, je me suis intéressé à Lou Reed et Iggy Pop. A l'époque, ils étaient souvent dans le même sac. On m'avait donné l'album du Velvet Underground et je ne m'étais pas rendu compte que Lou Reed en faisait partie. J'étais aussi à fond dans les premiers albums de Roxy Music, "Roxy Music", "For Your Pleasure", "Stranded". Pour moi "Country Life" est un classique sous-estimé. Et ce qui me plaisait aussi, c'étaient les pochettes incroyables avec des filles... ça comptait pour un jeune mec.

Deux lapins

R&F : Vous alliez voir des concerts à cette période ?
Irvine Welsh : J'ai vu Bowie en 1972, j'étais ébloui. Et Roxy Music,

FILTH

"Iggy, le mec qui a ruiné ta vie !"

Genesis, puis en arrivant à Londres, je n'ai pas arrêté. J'étais tout le temps au Hope & Anchor, j'y ai vu les Stranglers. J'aimais particulièrement "Rattus Norvegicus" des Stranglers. Et puis il y a eu "London Calling"... Enfin tous les albums des Clash sont marquants. Ils m'ont ouvert des portes, je me suis intéressé au reggae, pas à Marley, je préférais Lee Scratch Perry, Peter Tosh, le dub et je crois que tout cela m'a préparé à la house music. Et même en tant que punk, j'aimais le disco. Il fallait choisir son camp, mais j'aimais danser, j'aimais la Northern Soul. C'était une culture de singles, comme le disco, d'ailleurs. J'avais une préférence pour Chic, Donna Summer, Sister Sledge et les Bee Gees. La scène d'ouverture de "Saturday Night Fever" avec John Travolta qui marche au son de "Stayin' Alive" est absolument géniale. Donc oui, j'aime les Bee Gees, c'était un plaisir coupable à l'époque, je n'osais le dire à personne. Il y avait toute cette propagande anti-disco, surtout aux USA, et c'était très raciste sur le fond. J'ai toujours eu un faible pour la bonne pop, c'est ce qui m'a donné cette sensibilité disco, les morceaux étaient bien ficelés. C'est comme ça que j'en suis venu au mouvement garage dont la house music a découlé.

R&F : Lorsque la house est arrivée, vous étiez plus âgé que le raver moyen pourtant...

Irvine Welsh : Oui et je n'étais pas le seul. La plupart des gens que j'ai rencontrés sur cette scène étaient d'anciens punks. C'était pour nous une sorte de résurrection. J'ai trouvé que la house était une scène plus maligne au fond. Le punk se disait politisé, mais n'a jamais vécu les arrestations en masse comme la house. Les autorités se sentaient très menacées par le fait que des gens aillent écouter de la dance en masse dans des champs. Il n'y avait pas besoin de se conduire comme un punk grimaçant pour leur déplaire, il suffisait seulement de faire la fête. On subissait des descentes, on nous disait de remballer notre matos et de rentrer. Les flics avaient l'habitude d'affronter des hooligans ou des syndicalistes, mais on répondait : *"OK !"* et on s'installait 10 bornes plus loin. Les autorités n'aiment pas qu'une société parallèle prospère à côté de la leur.

R&F : Vos disques favoris à l'époque ?

Irvine Welsh : Je crois que c'est "Your Love" de Frankie Knuckles et Jamie Principle. Et je me suis aussi mis à Primal Scream à cette période. Ils ont bien été revitalisés par cette scène house. "Screamadelica" a semé la confusion, encore une histoire d'ex-punk, de rock'n'rollers se mettant à la house... Ça a été leur sommet, je crois.

R&F : On veut tous savoir comment s'est passé votre rencontre avec Iggy Pop ?

Irvine Welsh : C'était l'un de mes héros ultimes... Il est devenu un de mes amis au fil des années. On habite pas trop loin l'un de l'autre à Miami. Vraiment, c'est un type doté d'un esprit incroyable, l'un des mecs les plus intelligents, intellos, cultivés que j'ai rencontrés. Je n'aime pas uniquement ce qu'il a fait avec les Stooges ou Bowie, mais aussi ses disques en solo comme "Avenue B". Même lorsqu'il n'est pas à son top, il reste meilleur que les autres. Il fait des albums phénoménaux et d'autres qui sont simplement bons.

R&F : Votre mère vous a vraiment mis en garde quand vous avez été présenté à Iggy ?

Irvine Welsh : Ouais : *"C'est le mec qui a ruiné ta vie !"* Quand on le rencontre pour la première fois, il correspond à ce à quoi on s'attend, on n'est pas déçu. Mais il est bien plus que ça, il a de multiples facettes. Et il est drôle. Quand je l'ai rencontré, j'étais très nerveux, j'avais peur de passer pour un crétin, d'avoir l'air d'un ado de 14 ans... Alors je me suis avancé vers lui et je l'ai pris dans mes bras en m'écriant : *"Eh Iggy !"*

R&F : Avez-vous fini par rencontrer David Bowie ?

Irvine Welsh : Je lui ai posé deux lapins. On devait dîner ensemble à Glasgow et une autre fois à New York pour une soirée de lancement de "Transpotting" qu'il avait organisée. Je l'ai trop idolâtré, placé au rang d'icône. Iggy est plus un grand frère délinquant. Bowie est une sorte de dieu, je me suis dit que face à lui, j'aurais l'air d'un abruti embarrassant... J'ai préféré éviter.

Trop dérangeant à lire

R&F : Qu'écoute-t-on sur votre île déserte ?

Irvine Welsh : Je vais faire un choix étrange, mais je prendrais "Exile On Coldharbour Lane" d'Alabama 3. Sur l'île, en l'écoutant, je pourrais tout faire : danser, me balader, me détendre et chercher de l'alcool. J'emporterai "Aufheben" du Brian Jonestown Massacre, il donne l'impression d'avoir pris des hallucinogènes, c'est comme un oignon, il a des dizaines de couches. Plus on l'écoute, plus on y découvre de choses. Je choisirais sans doute "Station To Station", aucun album ne m'a autant donné envie de prendre de la cocaïne. Il y aurait aussi "XTRMNTR" de Primal Scream, un de leurs albums les plus durs, les plus pointus. C'est un classique d'une certaine façon. Et peut-être "Loss" de Mull Historical Society. Ce n'est pas le meilleur, mais c'est un grand disque pop, toutes les chansons sont accrocheuses, on peut les reprendre en chœur.

R&F : Le roman, "Crime" a pour thème la pédophilie. L'Angleterre vient d'être secouée par le scandale entourant Jimmy Savile, l'ex-présentateur de Top Of The Pops. Vous êtes toujours pile dans l'air du temps...

Irvine Welsh : L'idée du roman m'est venue quand je vivais à Dublin. Toutes les victimes de pédophiles obligées de se taire pendant des années témoignaient enfin et demandaient des dommages et intérêts. On trouvait une affaire de ce genre chaque matin dans la presse ou à la télé. Il y avait tout ce mal, cette violence, je me posais des questions sur l'humanité, il fallait que j'écrive là-dessus. J'ai choisi de situer le livre à Miami. J'ai toujours été fasciné par cet endroit. C'est un nouvel Ellis Island, les gens viennent y tenter leur chance, c'est un endroit très bizarre. La culture est très sexualisée, c'est une ville balnéaire, pleine d'excès avec les spring breaks, on y croise des filles qui rêvent de devenir mannequins. Il y avait une colonie pédophile sous le Julia Tuttle Causeway Bridge où étaient parqués les mecs qu'il fallait tenir à l'écart des écoles. J'ai commencé à écrire ce roman à la première personne, avec la voix de Tianna, la petite fille, mais j'ai trouvé que c'était trop dérangeant à lire et que ce ne serait pas passionnant. J'ai voulu donner un côté thriller, plus noir. Tianna a été sexualisée de façon inappropriée et elle s'en sert pour avoir du pouvoir. Le héros, Lennox, le flic, est aussi le plus vulnérable du bouquin.

R&F : Pour finir, dernier album acheté ?

Irvine Welsh *(marque une pause d'une minute)* **:** Je me souviens d'avoir vu Robert Plant à Chicago, l'été dernier. J'ai toujours été fan de Led Zeppelin. J'avais lu des chroniques disant qu'il n'avait plus sa voix et il a dû les lire, parce que le set était chargé d'émotion, très fort, bouillonnant d'énergie, il n'a pas raté une seule note aiguë et sa voix était très bluesy. Ce concert a été très touchant pour moi. Vraiment brillant. Il était fascinant. Je ne m'attendais pas à ce que le show soit aussi phénoménal. Donc ma dernière émotion forte n'a pas été un disque, mais ce concert.★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Livre "Crime" (Au Diable Vauvert)

Photos : William Beaucardet

"Sodome et Gomorrhe"

JACE EVERETT

Révélé au monde via la chanson du générique de "True Blood", l'Américain a depuis fait son trou sur le marché des rockers sudistes sensuels. **rock**

Six ans en arrière, la carrière de Jace Everett n'était pas exactement à son zénith. Un premier album country vite disparu de la circulation, un deuxième, plus rock, aux ventes si confidentielles que son label lui avait rendu son contrat. Everett vivotait à jouer de la basse à Nashville, comme depuis une dizaine d'années, lorsque son téléphone sonna. Alan Ball, producteur pour HBO, souhaitait utiliser son morceau "Bad Things" pour illustrer le générique de sa nouvelle série de vampires dans le deep south, "True Blood". Cabane perdue dans les bayous, déhanchements féminins lascifs, enfants au regard inquiétant, église noire en transe et swing sudiste menaçant et lubrique. L'effet était irrésistible et Everett, 36 ans, voyait les portes s'ouvrir en grand.

Rêves de rock star

Lundi 5 mai 2014, Paris 11e. Attablé devant une assiette de tagliatelles au saumon, notre homme reprend doucement ses esprits après avoir célébré jusque tard dans la nuit son premier concert français, au Divan du Monde. *"Trop de whisky"*, soupire-t-il dans un impeccable costume trois pièces bleu ciel. Un concert du reste assez épatant, groove swampy, reprise d'un classique de Bo Diddley, citation du "Evil" de Howlin' Wolf. Rock'n'roll en diable et finalement loin de l'étiquette country qui lui colle à la peau dans son pays. *"J'adore Hank Williams, mais ce qu'on appelle country aujourd'hui est atroce. Mon premier album est sorti sur un label de country et je crois que je serai catalogué country toute ma vie, alors que j'ai fait davantage de rock. J'essaie de ne pas m'en préoccuper, car c'est très frustrant"*, déclare-t-il avant de citer parmi ses inspirations Tony Joe White, Johnny Cash, Nick Cave, Leonard Cohen ou son ami Chuck Prophet... A dire vrai, Everett s'était déjà produit à Paris. Après avoir cachetonné à l'adolescence dans les églises et les bals autour de Fort Worth (Texas), l'homme, après des études à Nashville, mit les voiles à 21 ans pour une tournée européenne des pubs au sein d'un groupe de reprises. Il rentra au Texas avec une serveuse rencontrée à Monaco, *"enceinte au bout de quatre semaines"*, l'épousa et remisa au placard ses rêves de rock star : boulots de routier, main d'œuvre sur les chantiers. Jusqu'à son... divorce et le retour à Nashville et à la musique. Avec les avanies que l'on sait, quand le destin daigna enfin lui sourire, et sacrément. *" 'Bad Things', qui figure sur mon deuxième album, s'était retrouvé single de la semaine sur iTunes en 2006*, se souvient-il. *250 000 personnes avaient pu le télécharger gratuitement, dont Alan Ball. En 2008, alors qu'il préparait la série, il a demandé aux créateurs du générique de s'inspirer de la chanson, pensant la remplacer par la suite. Mais la chanson fonctionnait tellement bien avec les images qu'ils l'ont gardée."*

Alan Ball, sang bleu

Alan Ball est un prince des séries télé. Après avoir été auteur sur "Grace Under Fire" et "Cybill" entre 1994 et 1998, il crée en 2001 "6 Feet Under", qui met en scène une famille de croque-morts à Los Angeles. La saga macabre en cinq saisons révèle notamment Michael C Hall, futur serial killer Dexter. "True Blood" débute en 2008. Les thèmes de cette sanglante geste sont la violence envers les minorités (Alan Ball est un gay militant), le pouvoir des religions et les addictions diverses. La 7e saison, qui démarre le 22 juin, sera la dernière.

Rocker lettré

Everett n'est pas devenu une super-star du jour au lendemain. Dans le circuit des clubs américains, où il tourne toujours, davantage de monde se pointait à ses concerts, certains dans le seul but d'entendre ce titre cousin du "Baby Did A Bad Bad Thing" de Chris Isaak, auquel Everett a fréquemment été comparé. *"J'ai écrit cette chanson en 2001. Je pense que j'en ai composé de meilleures depuis. A vrai dire, elle m'ennuie un peu"*, concède-t-il. Conscient du risque de *one-hit wonder*, Everett a décliné les propositions consécutives des labels pour fonder le sien et faire ses disques à sa guise — luxe suprême. "Red Revelations" (2010) est le meilleur, surtout lorsqu'il perpétue la figure du rocker sensuel et mystérieux ("Burn For You"). Le dernier, "Terra Rosa", est une étonnante variation autour de... la Bible. *"A 12 ans, j'allais à l'église tous les jours, je participais à des missions au Mexique… Je ne suis plus là-dedans depuis longtemps, mais les histoires, les métaphores, m'intéressent. L'album part d'Adam et Eve, passe par Sodome et Gomorrhe, Jésus et Judas, Lazare, le Nouveau Testament, mais tout ça peut parfaitement s'écouter sans connaître la Bible…"* Le très *cashien* "No Place To Hide" est une merveille, mais l'album cède par endroits à des velléités lyriques qui rappellent qu'Everett fut aussi, à l'adolescence, membre du fan-club de U2... Rocker lettré, admirateur de Steinbeck, Twain ou Voltaire, Jace Everett se sent comme un poisson dans l'eau en Europe. D'ailleurs, ces femmes françaises qui défilent sans répit sur le trottoir en cette belle journée printanière ne cessent de nuire à sa concentration. *"Je crois que je vais devoir venir habiter ici"*, conclut-il. ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Terra Rosa" (Haywood Group/ import Fargo)*

Photo DR

"Rose punk"

KASABIAN

rock Incarnation parfaite du *plaisir simple*, le groupe de Leiceister continue de rassembler les masses en poussant la formule Oasis dans des retranchements toujours plus électroniques et hallucinés.

"*Nous nous élèverons au-dessus des nuages*", proclament les toujours fanfarons britanniques sur le titre "Clouds". Pour ses dix ans de carrière, Kasabian s'offre avec ce "48:13" un cinquième album de haute voltige où, sur fond electro-rock, se combinent des influences acid house, un peu de spoken word et même un rien d'Ennio Morricone, avec une maestria dont feraient bien de s'inspirer les pros du copier-coller qui fleurissent en ce moment dans le paysage musical. La recette ?

Déchaînement

"*Si vous ne connaissez pas vraiment le hip hop, ne mettez pas de hip hop*", grince Sergio Pizzorno, guitariste et tête pensante qui, cela dit, n'agresse personne : air pénétré, barbe de prophète hipster et voix très douce. C'est surtout à Tom, chanteur hypervitaminé, qu'on doit les déclarations fracassantes du type "*cet album est le meilleur de tous les temps*", le plus modeste Sergio se contente d'en faire des paroles de chansons — et d'abattre tout le travail en amont. Seul maître à bord, il a produit l'album cette fois sans l'aide de Dan The Automator, dans le studio qu'il a installé chez lui à Leicester, "The Sergery" : "*Ça a toujours été mon son, rien n'a vraiment changé. En un sens, j'ai eu un studio depuis que j'ai seize ans, dans ma chambre, mais là, c'est un vrai, même si ça ressemble toujours à une brocante. J'ai de la chance d'avoir trouvé la source de ma créativité dans le fond de mon jardin ! Il y en a qui doivent aller à New York ou en Himalaya.*" C'est le classique "*album le plus personnel que j'aie jamais fait*", influencé par la musique qui a bercé la jeunesse de Sergio : "*Les débuts de la rave acid house, c'est là que j'ai commencé. Mon premier instrument de musique a été un sampler. J'ai commencé par la production…*" Et bien sûr, il est d'origine italienne, comme Morricone qu'il remercie pour "SPS". Après les cryptiques "West Ryder Pauper Lunatic Asylum" et "Velociraptor !", Sergio a tenu à être "*plus direct, plus concis*". En avant le minimalisme, le titre des chansons ne comporte qu'un mot, l'album s'intitule simplement "48:13" (sa durée totale). "*Qu'est-ce qu'un album sinon la somme de ses diverses parties ?*" Un peu plus, fatalement (d'ailleurs, sur notre chaîne, il culmine à 48:14). "*Intituler l'album '48:13', c'est de l'honnêteté, le but n'est pas d'être malin ou cool. Pareil pour les titres d'un mot. Je voulais me débarrasser du superflu. Tout est basé sur cette philosophie. Je voulais des paroles très honnêtes, quotidiennes. Et notre campagne promo est simplement… rose. Parce que c'est ma couleur préférée*", avoue-t-il, vêtu de noir des pieds à la tête. "*J'aime bien le noir aussi. Ça dépend des jours. Le rose, c'est vraiment beau, punk et puissant.*" Sous sa pochette rose, l'album se divise en trois actes : "*Jusqu'à 'Treat', c'est le premier acte, le matin, beaucoup d'enthousiasme et d'énergie. Acte 2 : 'Glass' et 'Explodes' c'est l'après-midi, la réflexion. Acte 3 ensuite : la nuit, le déchaînement total.*" ça se finit au matin, avec "SPS", qui évoque le chanteur Tom et "*ce moment où la soirée se termine, une longue nuit, et vous restez seulement tous les deux dans la pièce.*"

Soulagement

Il est beaucoup question d'états seconds, avec des titres comme "Levitation", "Shiva", qui planent assez haut, entre drogue et transe collective. Pas la première fois que le lien entre les deux est fait ou sous-entendu, loin de là. Pas la première fois, non plus, qu'il s'agit de célébrer la communion avec le public et "*de lui donner du pouvoir*", mais la foule et sa puissance sont effectivement ici un thème majeur ("Glass", "Bumblebee"). Sergio insiste sur l'aspect autobiographique : "*On ne peut écrire que sur ce qu'on connaît. J'essaie de mettre en musique ce que j'aurais envie d'écouter à tel moment. Je n'ai plus peur de mettre tant de moi. Il faut s'attendre à des critiques, l'honnêteté fait un peu peur aux gens, l'honnêteté ne paraît pas cool. Mais je ne crois pas qu'il existe plus puissant.*" Le sujet du très illuminé "Explodes" n'est pas la drogue mais le processus de création, qui "*peut être très intense : je suis en train de manger et tout d'un coup je me mets à penser à ce troisième couplet que je dois terminer. C'est un vrai soulagement pour moi quand le disque sort, les gens vont pouvoir décider s'ils l'aiment, et moi j'ai terminé le travail.*" Le soir même, après le grandiose premier concert de la nouvelle tournée, il égarera son iPod, qui contenait bien entendu "48:13", bien avant la sortie prévue. Soulagé ? ★

BUSTY

Album *"48:13" (Columbia/ Sony Music)*

Hip-hop rock fusion

Le mariage du rock avec le hip hop ne date pas d'hier. Déjà en 1986, Run-DMC sortait Aerosmith de son placard pour un "Walk This Way" anthologique. Depuis, la BO du film oublié "Judgment Night" a aligné une série de duos étonnants (Sonic Youth & Cypress Hill, Faith No More & Boo-Yaa Tribe, Teenage Fan Club & De La Soul). Jay-Z a enregistré un album avec Linkin Park et jadis, les bataves d'Urban Dance Squad ont fait profession de cette fusion entre beats rap et guitares hard. Sans oublier le mythique duo Anthrax/ Public Enemy sur "Bring The Noise", véritable hymne à la fusion des genres.

Photo DR

"Stupides"

THE RICHMOND SLUTS

Les amoureux d'électricité racée ont encore les larmes aux yeux suite à cette nouvelle : le flamboyant gang de San Francisco s'est reformé au printemps après une décennie de lose. Retrouvailles émues.

rock

C'était en 2001. Secoué par les Strokes et les White Stripes, le rock commençait à émerger de sa longue léthargie après une fin de siècle dominée par le metal à pantacourts et les geignements de Radiohead. Il se passait un truc dans l'air. Les guitares redevenaient cool, on voyait de nombreux jeunes groupes arborer des noms de gangs en *The*. Au cœur de cette effervescence, The Richmond Sluts firent grande impression avec leur premier album — disque du mois, R&F 412 — empli de fulgurances glam et d'inoubliables riffs punk. Ils avaient le son, le look, l'attitude, ils semblaient même avoir réglé la grande question du millénaire : être rock en 2001, c'était écouter The Richmond Sluts.

Retrouver l'alchimie

Derrière ces promesses malheureusement, rien ne vint. Car quand le fantasmagorique retour du rock battait son plein en 2003, les *Salopes du quartier de Richmond*, San Francisco, s'étaient déjà séparées. *"On avait fait une longue tournée. Trop d'alcool, trop de drogues, trop d'ego*, regrette aujourd'hui le claviériste Justin Lynn. *Il y avait peu de groupes comme nous à l'époque, on marchait un peu seuls. On était jeunes, stupides et on a perdu de vue la chance qu'on avait d'évoluer dans un groupe aussi bon."* Le chanteur Shea Roberts confirme : *"Les gens nous haïssaient à cause de notre look, nous étions traités comme des pestiférés. Certains des groupes qui faisaient notre première partie à l'époque, comme The Black Keys, sont devenus des rock stars immenses…"* "Vous voulez devenir célèbres ? s'amuse bassiste Chris Beltran. *Ouvrez pour les Richmond Sluts !"* Si une légende était née, une décennie de lose s'annonçait pour les musiciens. Beltran et Roberts tentèrent un moment de prolonger le rêve sous le nom de Big Midnight, concept plus stonien dans l'approche, mais moins essentiel. *"Chris et moi avons décidé de continuer ensemble*, poursuit Roberts. *Il y a trois chansons qu'on jouait à l'époque des Richmond Sluts qui ont fini sur l'album de Big Midnight, on les joue de nouveau désormais."* Parmi elles, "Treat Me Too Bad" que le groupe a joué lors de son récent passage à Paris. Car c'est bien là la grande affaire du printemps : après des années de brouille, le groupe s'est reformé et a découvert à sa plus grande stupéfaction qu'il était devenu culte. *"J'ai eu une période compliquée, je n'ai parlé à personne pendant quatre ou cinq années*, avoue Roberts. *Quand je me suis réconcilié avec Chris, on a commencé à discuter reformation…"* Roberts poursuit, intarissable, comme encore émerveillé par la tournure des choses : *"C'est internet qui nous a redonné l'envie. Brad Hartley, notre ancien batteur, a créé une page Facebook pour les Richmond Sluts. Les gens ont commencé à réagir. On s'est dit : 'Essayons de répéter juste une fois, si on est capables de rejouer ensemble.' On a retrouvé l'alchimie instantanément. On a réservé une salle de concert minuscule, uniquement pour voir. Deux cents personnes se sont présentées."*

Première partie stories

On le sait, Jimi Hendrix passa en première partie de Johnny Hallyday à l'Olympia dans les sixties. Le groupe Téléphone fit la première partie de Television. Joy Division assura celle des Stranglers en avril 1980, et le chanteur Ian Curtis fit une crise d'épilepsie car le crew des *Etrangleurs* avait abusé des stroboscopes. U2 devait ouvrir pour les Talking Heads à Paris en 1980 mais dut annuler, sa camionnette étant tombée en panne. Le groupe pop Girls At Our Best était programmé en première partie de Depeche Mode mais refusa finalement, préférant attendre la gloire en tête d'affiche. Mauvaise pioche.

Plus carré que jamais

Dans la foulée, grâce à ses connexions avec le Brian Jonestown Massacre, le groupe a monté une tournée européenne au trajet improbable (Berlin un soir, Lille le lendemain, le tout en camionnette). Partout, du monde et un accueil triomphal. The Richmond Sluts sont un peu les Flamin' Groovies des années 2000. *"Comme nous, ils n'ont jamais été populaires, mais quand ils se sont reformés, j'ai pris l'avion pour aller les voir à Los Angeles"*, explique Roberts. De la même manière, tous ceux qui écoutaient l'unique album des Richmond Sluts depuis des années ont accouru dès que la rumeur a tourné que le gang passait en ville. Pourquoi un tel engouement ? Parce que l'album est un classique oublié, empli de pépites garage ("Bittersweet Kiss", "Sad City") qui n'ont pas vieilli. Pas étonnant, étant donné les conditions de son enregistrement, idéales pour concocter la meilleure variété de rock'n'roll : *"On l'a enregistré à l'arrache, sans argent, dans un studio de fortune, sous l'emprise de drogues, la plupart du temps à 3 heures du matin"*, se souvient le guitariste Jesse Nichols. *"S'il n'était pas aussi bordélique, il ne sonnerait pas aussi bien"*, souligne Roberts. Sur l'enthousiasme de cette tournée, Shea a remis le nez dans ses archives et retrouvé les masters originaux de l'album. Une réédition est dans les clous et Shea s'est remis à écrire des chansons. *"Le groupe est plus carré que jamais, j'ai vraiment envie qu'on enregistre des démos dès notre retour à San Francisco."* Les Richmond Sluts sont de retour. Rien ne pourrait plus nous réjouir.★

ERIC DELSART

Album *"The Richmond Sluts" (Disaster Records)*

Photo Marion Ruszniewski

EVERY
WHERE
YOU
GO

"Dans un monde en déclin..."

DORIAN PIMPERNEL

pop L'ambitieux programme de ce quintette parisien : donner à la *sunshine pop* des sixties son équivalent lunaire et mélancolique. Explications avec ses maîtres d'œuvre.

Johan (compositeur, auteur, arrangeur, claviers, un peu de basse, quelques chœurs), Jérémie (chanteur, guitariste), Laurent (bassiste), Hadrien (batteur), Benjamin (second clavier) forment le groupe parisien Dorian Pimpernel. Après un 7-titres sorti en 2007, et avec quelques membres amputés, ils reviennent avec un véritable premier album, "Allombon", à la pop mystérieuse, évocatrice, qui ne se brade pas. Ce disque ambitieux, magique, parfois même vertigineux, dévoile un talent rare pour les mélodies précieuses. A l'heure de l'anti-hiérarchie et du tout-ironie, où il faudrait que tout se vaille — rires — ils ressuscitent l'idée d'exigence. Du travail bien fait. Le beau plus que le drôle. Au départ, on peut hésiter. Les ambiances sont presque aériennes, frivoles si l'on s'arrête à l'entrée, et puis il y a cette voix (chanteur ? chanteuse ?) qui ne laissera pas le choix : il faudra soit l'enlacer, soit la haïr pour toujours. Enlacement.

Geste politique

On a rendez-vous au deuxième étage d'un petit immeuble, pas loin de là où Sarah Bernhardt et Frédéric Chopin dorment pour toujours. Derrière une porte, un minuscule appartement transformé en studio. Des ordinateurs, des amplis, une bouteille de soda américain sans sucre et sans âge au fond du réfrigérateur. C'est Johan qui reçoit d'abord, avant que Jérémie ne débarque. Ce groupe intellectuel — ses références auraient de quoi en complexer plus d'un et de parvenir à expliquer ne serait-ce que le pourquoi du nom du groupe nécessiterait la moitié d'un magazine — n'a pas tout à fait oublié le cerveau reptilien. La tête et les tripes. Le mélange est formidable, finalement libérateur, dévoilant une matière noire, capable de brûler n'importe quel cœur encore vivant. Johan : *"Je pense qu'il y a plusieurs niveaux de lecture dans notre musique. C'est de la pop, pour commencer… Il y a une recherche d'une certaine évidence mélodique, de la mélodie que l'on chante sous la douche. Effectivement, derrière, il y a toute une complexité que ce soit au niveau des paroles, des arrangements. Et je pense que les grands disques pop se qualifient par ça. Non pas que je prétende qu'on ait fait un grand disque de pop, mais les grands disques pop se caractérisent par ça, par ces différents niveaux de lecture."* Johan précise : *"Dans un monde qui est plutôt en déclin, grossier, barbare, le fait de prendre un peu le contrepied est aussi un geste politique. C'est le témoin d'une aspiration à autre chose. On n'a évidemment pas de leçon à donner mais c'est vrai qu'à titre personnel, on se refuse déjà à l'ironie qui est partout dans le monde musical. C'est rare d'entendre un disque vraiment honnête et intègre. Je ne sais pas si on y parvient mais, en tout cas on essaye."* Jérémie désamorce un peu, goguenard : *"On n'est pas non plus la police du goût, hein !"*

Moonshine pop

Le groupe a baptisé sa pop *moonshine pop*. Pourquoi ? Les deux amis rient à la question. Jérémie, à Johan : *"C'est ta nouvelle croix !"* Johan : *"Quand j'ai commencé à faire ce projet, j'écoutais pas mal de sunshine pop en fait, et puis aussi des choses comme le 'Pet Sounds' des Beach Boys et j'ai essayé d'imaginer, pas seulement intellectuellement mais en jouant, ce que pourrait donner une sorte d'équivalent de la sunshine pop aujourd'hui, avec les outils d'aujourd'hui, dans le monde d'aujourd'hui, sans cette naïveté parfois un peu débile des groupes californiens des années 60. Et donc sur un versant beaucoup plus sombre. Parce que moi, je suis quand même plutôt de l'école Syd Barrett, Kevin Ayers, des choses qui sont souvent assez mélancoliques, sombres. Une certaine inversion des valeurs en quelque sorte. Et donc moonshine pop."* Voilà peut-être d'où vient vraiment la force des chansons de Dorian Pimpernel. Sa pop masse d'abord les âmes, elle délasse, ouvre des portes où, derrière, une lumière apporte un certain réconfort. Et puis, après quelques écoutes, un voile noir semble descendre sur les épaules de celui qui écoute, inexorablement. Une caresse qui devient frisson. Johan : *"Je me suis rendu compte a posteriori qu'il y avait des thèmes. Ce disque parle beaucoup de désillusions en fait. D'illusions perdues."* L'approche est intègre, brûlante, sérieuse. Au premier degré. Dorian Pimpernel a choisi son camp, moins pour partir à la guerre que pour se rapprocher de la mélodie qui détruit les dernières défenses intimes. ★

JEROME REIJASSE

Album *"Allombon" (Born Bad)*

"Pet Sounds", des plages pop

Sorti en 1966, "Pet Sounds" des Beach Boys fait partie des très rares albums pouvant prétendre avoir changé le cours du rock. Baroque, hawaïen, expérimental, psychédélique et conceptuel, il est le premier album pop à utiliser le Theremin, ancêtre des synthés. Paul McCartney a reconnu que "Pet Sounds" avait influencé la production du "Sgt Pepper" des Beatles et considère "God Only Knows" comme sa chanson préférée de tous les temps. Brian Wilson, lui, avait été inspiré par... "Rubber Soul", des Beatles.

Photo DR

"Fantastique !"

IMELDA MAY

Depuis cinq albums, l'Irlandaise met ses époustouflantes capacités vocales au service d'un rock'n'roll aussi basique et élégant que sa mèche gominée.

rock'n'roll

Belle et gracieuse, Imelda May est avant tout une grande chanteuse, naturellement dotée d'une technique irréprochable (justesse, phrasé, puissance, etc) associée à une approche pleine d'âme, de style et de sensualité. Un oiseau rare ! De surcroît, elle partage sa vie et son art avec Darrell Higham, certainement le meilleur guitariste actuel de rock'n'roll et de rockabilly au Royaume Uni ! On n'avait pas connu couple mieux assorti depuis Lux et Ivy... "Tribal", nouvel album, la présente sous un jour plus rock'n'rollesque que jamais avec des morceaux torrentiels dont le magnifiquement explicite "Wild Woman".

Tradition irlandaise

Imelda May : Si je ne souris pas sur la pochette, c'est pour être en accord avec le titre général du disque, "Tribal". Il y a cette facette en moi, je viens d'un quartier super mais très dur *(les Liberties à Dublin — NdA)*, entourée de gens géniaux mais âpres ; une super éducation pour une adolescente ! Le son est plus ample, plus puissant qu'auparavant, chaque album doit marquer une progression. Je produis mes disques. "Love Tattoo" était très simple. Pour "Mayhem", j'ai un peu plus joué avec les différents effets. Le résultat sonne plus brillant mais je désirais revenir à du basique, pas de musicien extérieur au groupe, pas de chichis, du brut. Comme ça, on a toute la place pour sonner énorme. Afin de rassurer les pontes du label, je me suis fait seconder par un réalisateur reconnu, Mike Crossey *(Irlandais, producteur des Arctic Monkeys, Kooks, Razorlight, etc)*. Mais je savais déjà exactement ce que je voulais... J'aime quand on me compare à Blondie ou aux Pretenders. Je les adore. Il y a eu Janis Martin, Wanda Jackson, Brenda Lee, plus tard Janis Joplin puis Debbie Harry, Chrissie Hynde, Joan Jett... De vraies femmes vraiment rock'n'roll. J'aimerais m'inscrire dans cette lignée.

Le cerveau est une machine merveilleuse. Je mémorise des centaines de chansons depuis que j'ai seize ans. Hier j'ai jammé avec Thomas Dutronc et ses amis gitans. Ils ont parlé de morceaux que je n'avais pas entendus depuis des années et je pouvais tout de même les chanter, avec toutes les paroles... C'est involontaire, évidemment, et ça me fait presque peur ! Quand nous avons fait "Clint", le duo avec Thomas, il m'a expliqué les passages en français, ce que ça voulait dire. J'ai trouvé que c'était très bon. Je suis allée avec lui aux Victoires. J'y ai détesté certaines musiques mais sans jamais arrêter de sourire poliment... J'ai aussi collaboré avec Michel Legrand pour un album de Noël. Les Dubliners m'ont invitée sur scène. C'est un grand honneur pour une fille de Dublin ! Ils ont permis à la musique traditionnelle irlandaise de sortir des pubs pour gagner un vaste public partout dans le monde. J'ai aussi chanté avec Bono, un mec super, très humble et surtout énorme fan de blues.

Frankenstein coming-out

Sorti en 1935, "Bride Of Frankenstein" propose des sous-entendus homosexuels, notamment pour le personnage du docteur Pretorius, joué par Ernest Thesiger. Le réalisateur James Whale était ouvertement gay. C'est lui qui a influencé le maquilleur Jack Pierce pour la fameuse coiffure de la créature jouée par Elsa Lanchester, dont la coupe de cheveux est influencée par celle de la reine égyptienne Néfertiti. Le film a fait l'objet d'un remake en 1985 avec Sting, le chanteur de Police, dans le rôle du baron Frankenstein.

La plus grande chanson punk

Imelda May : Pour le clip de "It's Good To Be Alive", je suis travestie en fiancée de Frankenstein. Je l'aime : c'est à cause d'elle que j'ai une mèche blanche dans les cheveux. J'aime aussi Lily Monster *(autre personnage arborant cette coquetterie capillaire)*. Le tournage a été très rigolo. L'idée de base était d'illustrer l'idée du titre, *"c'est bon d'être vivant"*, par des images disant *"c'est bon d'être mort"*. Darrell Higham n'a pas voulu jouer le rôle de Frankenstein : il fallait passer trop d'heures avec tout ce maquillage ! Darrell est un musicien fantastique, je suis une grande fan. Le groupe est très soudé, on s'entend bien musicalement et socialement. On se connaît bien, ils ont confiance en moi. On s'éclate vraiment à jouer, on n'a pas besoin de faire semblant.

Mes frères écoutaient du rock'n'roll. J'adore Gene Vincent, notamment ses superbes ballades. Les gens le connaissent surtout comme rocker mais il a la plus belle voix du monde pour les ballades. J'ai tenté de retrouver un peu de cette magie dans "Little Pixie". Le texte dérive d'un poème écrit par un de mes frères à la naissance de ma fille. Dans "Round The Bend", j'extériorise mon côté punk. J'aime les Ramones, Clash, les Cramps, tous ces gens que j'écoutais ado. Pour moi, c'est logique, le rockabilly et le punk sont liés. "Somethin' Else" est la plus grande chanson punk de tous les temps. Tu la passes avec le volume au max, tu prends une claque. Fantastique ! C'est si moderne que ça pourrait être une nouveauté aujourd'hui. Dans "Tribal", le titre le plus rockabilly, le plus proche d'une inspiration à la Johnny Burnette, c'est "Right Amount Of Wrong" qui finit l'album. Par ailleurs, j'ai écrit une chanson sur Paris, "Pont De L'Archevêché", j'espère l'interpréter la prochaine fois que nous serons à l'Olympia... ★

JEAN-WILLIAM THOURY

Album *"Tribal" (Decca/ Universal)*

Photo Barry McCall-DR

"Personnage"

ADANOWSKY

pop Figure connue de la scène parisienne, le chanteur globe-trotter refait surface ici après avoir trouvé gloire et mysticisme en Amérique latine.

Etroitement liée à l'art, la vie d'Adan Jodorowsky est en elle-même un roman : rencontres improbables, création tous azimuts, et péripéties aux quatre coins du monde en compagnie de Gush, son groupe de scène pendant quatre ans. Acteur, réalisateur, musicien, auteur/ compositeur, interprète et producteur, Adan Jodorowsky, qu'on a connu bassiste des Hellboys vêtu de léopard avant que la mort prématurée de Nikola Acin ne termine l'aventure, a commencé sa carrière à neuf ans dans le film de son père Alejandro, "Santa Sangre", où il jouait le rôle violent et onirique du jeune Fénix, enfant de la balle aux prises avec un destin familial tragique.

Thérapie par l'art

Amérique latine, sensualité et mélancolie : ces thèmes ne quitteront pas beaucoup Adan qui, post-Hellboys, a rencontré le succès sur le continent sud-américain avec deux albums au calme inquiet, "El Idolo" et "Amador", entre une rencontre providentielle avec Christophe et un duo avec Devendra Banhart. "*Fénix m'a toujours suivi : j'ai joué le personnage, j'ai bossé avec Rob qui joue avec Phoenix, et il y a mes personnages, avec lesquels je meurs et je renais.*" Lui qui voit dans la mort "*un changement de dimension*" et "*le début d'un nouveau cycle*" invente à chaque album un nouveau personnage, qui représente "*quelque chose de très vrai*" en lui et qu'il met rituellement à mort la fin de chaque tournée. Le premier était l'idole qu'il est d'abord devenu au Chili, à force de persuasion (*"j'y ai tellement cru qu'ils y ont cru"*). Le deuxième, héros d' "Amador", a fait éclater au grand jour son côté "*mystique spirituel hippie : un guérisseur au Mexique m'a dit que j'avais le cœur fermé, j'ai donc décidé de créer un personnage obsédé par l'amour et ça m'a aidé. Je pense qu'il faut utiliser l'art pour se guérir.*" Pour "Ada", étincelant nouvel opus solo, chanté en anglais "*pour voyager un peu plus*" et nettement plus sautillant, Adan *alias* Adanowsky, maquillé glam pour la pochette et sur scène, a donné vie à un double féminin fantasmé, sans rapport avec le roman de Nabokov "Ada Ou L'Ardeur" : la thérapie par l'art continue. "*Avant ma naissance, ma mère a perdu une fille. Elle est retombée enceinte ensuite, mes parents ont tiré les tarots, et l'Etoile est sortie. Ils se sont donc dit :* 'Ça va être une fille.' *Puis, dans un supermarché, elle a entendu une mère appeler sa fille* Ada, *et quand elle est rentrée mon père lui a dit :* 'J'ai trouvé un prénom : Ada.' *Elle a répondu :* 'Incroyable, moi aussi !' *Et quand je suis né, il a vu mes couilles et a dit :* 'Ce n'est pas Ada mais Adan.' *Je suis Adan, par accident. Et je me suis rendu compte que ce fantôme d'Ada me poursuivait un petit peu. Il faut vivre ses névroses, entièrement, donc j'ai décidé de devenir Ada et de la tuer sur scène à la fin de la tournée. Après, je me suis demandé :* 'Est-ce que c'est bien pour les autres ?'..." En dehors même de la musique, oui : "*J'ai créé ce personnage pour arrêter de tout différencier. Je viens d'un père et d'une mère, donc je suis moitié homme et moitié femme. Tout est union. On fait partie de l'univers, donc on est l'univers, et je pense qu'on est aussi infinis que lui. Pas de commencement, pas de fin. Pour moi, la finalité de l'univers n'est pas de créer de la matière mais une conscience collective.*"

Boy de l'enfer

Fils du réalisateur serbe Jovan Acin et fondateur des Hellboys, Nikola Acin a écrit dix ans dans Rock&Folk, jusqu'à sa mort prématurée en 2008. Spécialiste de Dylan et Joe Strummer (qu'il a fréquenté), il a écrit "Qui A Tué Elvis ? Mort(s) D'Un Roi". Le premier album des Hellboys fut produit par Yarol Poupaud de FFF, avec qui Nikola collabora sur l'unique LP de Heartbreak Hotel, "Snake Eyes". Parmi les curiosités du répertoire Hellboys, on note une reprise guitarisée du "Model" de Kraftwerk avec Ophélie Winter. Un hommage fut rendu à Nikola sur la scène du Gibus avec Tai-Luc, Daniel Darc, Patrick Eudeline et Vincent Palmer.

Photo Marion Ruszniewski

La ténacité paie

Début du cycle Ada, qu'il imagine "*pleine de joie, de sexualité, de sensualité, de pas de danse : c'est mon personnage le plus abouti. J'ai composé soixante morceaux. Ensuite on a fait le disque chez les frères Polycarpe de Gush : je voulais un truc bien roots, qui sonne comme les premiers disques de Prince.*" Après avoir vécu à Los Angeles et au Mexique, Adan a décidé de revenir sous nos latitudes parce qu'il ne s'était "*pas assez battu*" pour réussir en France, conformément au message de son titre "Get Up And Fight". Jusqu'ici, son cas est une belle illustration de la maxime *nul n'est prophète en son pays*, mais Adan ne s'est pas laissé démonter. Le disque est autoproduit : distributeur en Espagne, promotion indépendante. La ténacité paie : il a fini par réaliser le film court "The Voice Thief", projet qu'il a depuis longtemps, avec Asia Argento (autre mystique et fille de réalisateur de cinéma qui l'a abonnée à des rôles difficiles), écrit actuellement son premier long métrage. Et si tout va bien, on devrait le voir dans le prochain film de son père : "*Chacun de mes frères a eu le rôle principal d'un de ses films, il paraît que c'est mon tour.*" ★

BUSTY

Album *"Ada"* *(El Volcan)*

Photo DR

"Dans le brouillard"

THE WAR ON DRUGS

Rêveur noctambule américain, Adam Granduciel, s'épanouit enfin dans le groupe qu'il avait fondé avec Kurt Vile.

rock

Paris, 26 mai 2014. Quand on entre dans la salle de concert de la Flèche d'Or, encore vide tandis que The War On Drugs effectue sa balance, on est surpris d'y trouver un vieux monsieur voûté sur une canne. C'est le père du chanteur Adam Granduciel qui accompagne son fils sur sa tournée européenne, au grand amusement de celui-ci : *"Il a plus de 80 ans et n'est jamais venu en Europe. Pour les gens de sa génération, c'est difficile de comprendre qu'on puisse poursuivre sa passion au lieu d'avoir un boulot stable et fonder une famille. Il ne comprenait pas que je sois toujours fauché. Maintenant qu'on voyage beaucoup et que le groupe est reconnu, il est fasciné."*

Errances nocturnes

De doute et de reconnaissance il est souvent question dans l'histoire de celui dont le nom civil est Adam Granofski, mais qu'un professeur de français au lycée surnommait Granduciel. *"C'est une traduction phonétique de mon nom*, décrypte le chanteur. *Granduciel, c'est une version bizarre de Granofski, c'est devenu mon alter ego."* Guitariste subtil et compositeur doué, Granduciel s'est longtemps cantonné dans un rôle de sideman. Originaire de Boston, il mène depuis dix ans à Philadelphie The War On Drugs, groupe créé en 2005 avec Kurt Vile, un de ses plus proches amis et collaborateurs. *"Kurt écrivait beaucoup, on jouait sa musique. Au bout d'un an et demi, après avoir enregistré de nombreux morceaux pour lui, on a commencé à collaborer sur les miens."* A ses débuts, The War On Drugs était un groupe expérimental. Granduciel, grand fan des Spacemen 3, le revendique : *"A notre premier concert, on avait deux batteries, deux guitares et aucune basse. Puis pour le suivant, Kurt a suggéré qu'on vire les deux batteurs et qu'on les remplace par une boîte à rythmes. C'était comme Suicide avec des guitares. Que Kurt s'implique autant dans mon projet m'a donné confiance en mes capacités."* Si Vile a quitté The War On Drugs assez tôt — peu après le premier album "Wagonwheel Blues" en 2008 — Granduciel n'a pas tout de suite lâché The Violators, le backing-band de Vile. Ce n'est qu'en 2011, lorsque l'album "Slave Ambient" a fait de The War On Drugs des nouveaux héros americana, que Granduciel s'est focalisé sur son projet solitaire, devenu au fil des tournées un véritable groupe rock. Cependant, les deux années sur la route qui suivirent ont laissé des traces. Avec le succès, on pourrait croire que, de retour chez lui, Granduciel a mené la grande vie mais, en réalité, l'arrêt subit d'un train de vie frénétique et la redescente qui s'est ensuivi ont entraîné Granduciel dans la dépression. Prisonnier de ses propres chansons qu'il n'osait plus enregistrer, habité par un doute maladif, le guitariste a mis du temps à se sentir prêt : *"Je tournais en rond dans ma tête, j'ajoutais des couches d'instruments, j'en enlevais, j'étais dans le brouillard."* Perfectionniste à l'extrême, Granduciel fonctionne à la façon de Pete Townshend avec The Who : il enregistre les démos de son album seul avant de les partager avec le reste du groupe. C'est cette exploration solitaire qui a donné cette couleur vaporeuse à l'album, imaginé dans son home-studio la nuit entre 21 h et 4 h du matin. "Lost In The Dream" est un album somnambule, le genre de projet idéal pour des errances nocturnes en voiture.

Album de minuit

Granduciel s'enflamme quand on lui parle de *driving music* : *"C'est le meilleur endroit pour écouter de la musique. J'ai passé des heures à écouter mes démos en voiture tard dans la nuit. Je sillonnais la ville, de nouvelles idées germaient, je laissais mon esprit vagabonder. Les textes de l'album me sont venus durant ces virées nocturnes."* Une fois l'album conçu, Granduciel a décidé de quitter Philadelphie et de réunir son groupe en Caroline du Nord pour enregistrer l'album dans une ambiance familiale : *"On se faisait des grands repas, on buvait du vin, on fumait un peu et on enregistrait. Certaines prises ont été faites de façon impromptue. Sur un morceau, le bassiste Dave Hartley a enregistré assis sur le canapé, à moitié en train de s'endormir, avec sa fiancée sous le bras. Il jouait les yeux fermés et a fait la prise parfaite pour l'album."* De cet enregistrement chaotique qui s'est poursuivi dans de nombreux studios est né "Lost In The Dream", album qui évoque pêle-mêle l'americana façon Bruce Springsteen et les albums de Bob Dylan produits par Daniel Lanois ("Time Out Of Mind"). Un album de minuit, compagnon idéal de nos insomnies. ★

ERIC DELSART

Album *"Lost In The Dream"* (Secretly Canadian/ Pias)

Dis-leur merde aux dealers

***"Tous les groupes que j'écoutais commençaient par* The *: The Beatles, The Pixies... Un jour j'ai entendu des gens à la télévision parler de* 'the war on drugs' *et je me suis dit que ça ferait un nom génial. Au début, certains musiciens ne voulaient pas rejoindre le groupe à cause de ça, mais il n'y a rien de politique, c'est simplement que ça sonne cool. Les gens ont fini par juste nous appeler* The Drugs, *un peu comme les fans de Grateful Dead parlent de* The Dead."

Photo Dustin Condren-DR

"La hippie typique"

MØ

électro Avec sa mélancolie glacée et son armada électronique imparable, la jeune Danoise s'immisce dans le championnat des chanteuses venues du froid.

Avec son nom impossible à googler et sa pochette sans visage, pas évident de classer Mø, jeune Danoise de 24 ans qui propose un premier album à cheval entre mille styles, "No Mythologies To Follow". Produit d'une génération qui empile les genres comme les enfants les Lego, Mø a découvert la musique à 8 ans avec les Spice Girls avant de virer vers le punk hardcore pour en arriver à ce disque, en équilibre entre Lana Del Rey, Lorde, Twin Peaks, le trip-hop, le dancefloor et bien d'autres choses encore.

Collaboration de rêve

C'est la génération iPod, où les musiques s'entrechoquent en mode aléatoire, enchaînant un dubstep avec un Stones de 1969, avant de glisser vers le dernier single d'Eminem. Aidée par le producteur electro Diplo sur "XXX 88", Mø se contente par ailleurs de son homme lige Ronni Vindahl, guitariste et réalisateur de l'album, pour construire les ambiances envoûtantes de ses 12 titres (plus les *night versions* sur l'édition deluxe). Dans une loge délabrée de la Maroquinerie où elle doit se produire quelques heures plus tard, Mø se penche sur le micro avec son accent danois et son anglais basique.

ROCK&FOLK : Comment définir votre musique ?
Mø : C'est la combinaison de tout ce que j'aime. Gamine j'étais très pop, teenager j'étais grunge branchée extrême gauche et environnement, puis je me suis tournée vers l'électronique et le hip-hop. Toutes ces musiques ont eu un impact sur ma vie. Mais c'est un mélange très personnel, pas une recette où je me serais dit : *Tiens, je vais mélanger ça avec ça.*

R&F : Comment concevez-vous vos chansons ?
Mø : J'écris d'abord les mélodies au piano, puis j'enregistre mes voix avec une *vocal box*, et ensuite mon producteur Ronni ajoute de vrais instruments et discute avec moi de la *vibe* des morceaux.

R&F : Vous chantez toutes vos paroles en anglais. Le danois, c'est donc si moche que ça ?
Mø : En fait, il y a chez nous toute une scène qui chante en danois, surtout des groupes pop et dancehall, mais tout ça est très local. C'est une langue assez dure, à part les Danois il n'y a pas grand monde qui l'utilise. Exprimer mes pensées de façon poétique m'est plus aisé quand je chante en anglais. Peut-être que le danois serait trop... intime.

R&F : Vous racontez dans toutes vos interviews que vous étiez fan des Spice Girls. Vous avez même repris "Say You'll Be There"...
Mø : Elles avaient donné un concert à Copenhague quand j'étais petite mais on n'avait pas de quoi acheter les billets, et de toute façon ça a été complet en quelques minutes. J'ai tellement pleuré ! Si je les ai repris, c'était pour leur rendre honneur mais il y a bien sûr une touche ironique dans la démarche. Parce que bon, les Spice Girls, c'est un peu ringard mais j'adore, et ça me faisait marrer de chanter "Say You'll Be There" avec une touche *dark electro indie pop*. Un vrai défi qui m'a bien plu.

R&F : Vous avez Diplo à la production, sur une chanson...
Mø : Oui, son "Get Free" m'a beaucoup inspirée. J'avais cité son nom quand le magazine anglais DIY m'a demandé quelle serait ma collaboration de rêve. Le gars a twitté : *"Pitié, que ce rêve devienne réalité !"* et Diplo lui a répondu : *"Mo, on l'adore !"* On a donc enregistré une séance à Amsterdam. Diplo a l'esprit ouvert, il aime faire se rencontrer les frontières, créer de la musique excitante.

C'est ça le danger

R&F : Si on vous compare à Lana Del Rey, vous êtes flattée ou offusquée ?
Mø : J'aime les ambiances mélancoliques et les sentiments rêveurs, que je combine avec une certaine agression. Je mélange l'énergie avec la vulnérabilité. Ce doit être le froid de chez moi.

R&F : La crise du disque, ça vous touche ?
Mø : Il faut avancer à la vitesse de la vie. Le monde bouge et je suis reconnaissante pour ça car on peut tout partager très vite. Ça peut stresser certains mais c'est comme ça. Enfant j'adorais acheter des CD, mais on est dans un nouveau monde. Et sans vouloir jouer à la hippie typique, l'argent ne fait pas le bonheur, donc je m'en fiche.

R&F : Vous avez eu du succès très vite. Le showbiz vous fait-il peur ?
Mø : Non, les tentations ne sont pas le plus gros problème. J'aime ce que je fais mais, vu qu'il faut perpétuellement être actif, parfois je néglige le sommeil ou la nourriture saine. C'est ça le danger : oublier de se soucier de sa santé. De toute façon, les drogues me font peur. ★

OLIVIER CACHIN

Album "No Mythologies To Follow" (RCA Victor/Sony Music)

5 Easy Spisseuses

Formé en 1994 suite à un casting sur le modèle des boy bands d'alors (Take That, East 17), le quintette des Spice Girls a explosé en 1996 avec "Wannabe", "Say You'll Be There" et "2 Become 1" (tous N°1). Nelson Mandela les admirait (*"These are my heroes"*) et Geri a pincé la fesse du Prince Charles après un show pour la famille royale. Une anecdote révélatrice de leur succès phénoménal : en 1998, elles accordaient des interviews de dix minutes et le management proposait aux journalistes une liste de questions à poser.

Photo Thomas Skou-Dfi

"C'est déjà super d'être là où nous sommes"

THE BLACK KEYS

Rarissime exemple de groupe garage ayant connu un immense succès sur le tard, Dan Auerbach et Patrick Carney racontent leur nouvelle vie à Nashville : carrière pop, rupture douloureuse et cruautés diverses. PAR JONATHAN WITT

On le sait, la route a été longue pour les Black Keys. Mais voilà, pour une fois, leur accession aux plus hautes sphères du rock and roll a cela de moral : ils ont trimé dur pour en arriver là. Dix années passées à sillonner les routes de États-Unis, jusqu'à ce formidable "Brothers" (sixième album !)qui, auréolé de plusieurs Grammy Awards, leur a permis de faire sauter le difficile verrou des radios américaines. Le défi pour eux est maintenant de taille : il faut se maintenir, sans se renier. Il paraissait donc nécessaire d'aller rencontrer les deux hommes *in situ*, à Nashville, pour avoir leur sentiment sur la question.

Contraste total

A première vue, il n'est pas évident de deviner pourquoi ces deux rupestres trentenaires venus de l'Ohio ont décidé de venir s'installer dans la capitale du Tennessee. Le centre-ville n'est pas très vaste mais possède un atout majeur : Broadway, longue avenue surplombée par la silhouette bienveillante du *Batman Building* (son sommet évoque une tête de chauve-souris), et bordée d'innombrables bars d'où s'échappent des violons frétillants, de moelleuses parties de guitare slide. Pas de doute, nous sommes bien dans le sanctuaire de la country et il est quelque part plaisant que la tradition se perpétue encore aujourd'hui. Le passé est d'ailleurs présent partout : de petits postes de radio diffusent constamment d'immuables classiques, comme "Jolene" ou "Ring Of Fire", et l'attraction principale du coin est l'opulent musée du Country Hall Of Fame où l'on pourra admirer, entre autres reliques des monstres sacrés du genre (Hank Williams, Johnny Cash, Buck Owens, Merle Haggard), une paire de *Blue Suede Shoes* ayant appartenu à Carl Perkins, le piano plaqué or 24 carats d'Elvis ou bien encore le fameux costume de Gram Parsons (celui de la pochette du premier album des Flying Burrito Brothers) avec ses feuilles de marijuana et ses filles topless sur les revers de la veste. Il faut cependant s'éloigner de ce sympathique *downtown* pour débusquer le studio Easy Eye Sound, lieu de notre premier rendez-vous. Pour l'atteindre, il est nécessaire de longer la 8e Rue pendant de longues minutes et traverser l'un de ces no man's land commercial à l'américaine où, sur de longs kilomètres, se succèdent un peu tout et n'importe quoi. On trouvera donc, au bord de la même route, de petits *BBQ joints* proposant *ribs* et *southern fried chicken*, un magasin de guitares Carter, un billard, un concessionnaire de quads, un bâtiment de l'église de la Scientologie, un cabinet d'architecte, des entrepôts désaffectés... A vrai dire, il est même facile de louper le studio personnel de Dan Auerbach, petit blockhaus noir coincé entre un fleuriste et une maisonnette à louer. Seule une grille ultra sécurisée, barbelés et caméras, peut à la rigueur éveiller les soupçons... Sur la porte, on peut voir un signe d'obédience maçonnique (l'œil de la Providence) et trois lettres peintes en *bleu blanc rouge* : E E S. Nous sommes bien au bon endroit. Un environnement pour le moins inhospitalier, donc, qui n'a rien à voir avec la villa cossue, perdue au fond des bois qui entourent Nashville, où nous reçoit Patrick Carney (et ses deux immenses canidés), le jour de son 34e anniversaire. Car, en effet, les deux Black Keys répondent séparément à la presse... La raison avancée par leur manager étant que *"sinon, Dan aurait tendance à laisser Pat parler et à se cacher derrière lui"*. On le croit. Pour l'heure, lorsqu'on frappe à la porte noire du studio Easy Eye Sound, on se trouve nez à nez avec... Dan Auerbach lui-même, tout de jean vêtu, teint livide, guitare en bandoulière. L'intérieur est aussi chaleureux que l'extérieur peut paraître hostile, puisqu'on y découvre une sorte de loft avec cuisine, canapés, ainsi qu'une surprenante collection de motos et de vestes de bikers peinturlurées. Au centre de la pièce, une large étagère permet de voir trôner une belle collection de Grammys ainsi que des vinyles et autres goodies rock'n'roll. Un peu partout traînent des guitares acoustiques et, au fond, deux pièces supplémentaires recèlent un important matériel d'enregistrement. Le contraste est total avec le salon immaculé de Patrick Carney, avec cheminée et cuisine à l'américaine, dont la seule référence à la musique est un petit portrait de John Bonham. Tout ceci est assez révélateur de la personnalité des deux hommes : s'ils partagent une certaine timidité, l'un apparaît comme cartésien (Patrick) quand l'autre semble davantage à fleur de peau, plus instinctif (Dan).

Photo Danny Clinch-DR

"Beaucoup de chansons sont autobiographiques"

Le sujet du jour est donc "Turn Blue", huitième album qu'il a fallu attendre pendant trois ans. La raison ? Pat, planqué derrière ses larges binocles, l'explique d'une voix grave et profonde : *"On a passé plus de deux ans sur la route. Après cela, on a bossé sur l'album pendant dix semaines, ce qui est un peu plus que d'habitude. C'était nécessaire, parce que depuis 'Brothers', on n'a pas vraiment eu le temps de se poser. Nous sommes entrés une première fois en studio en janvier dernier, dans l'Ohio, puis on a fait une tournée combinant Brésil et Etats-Unis, puis on y est retournés l'été dernier, mais cette fois à Los Angeles."* Il est légitime de se demander pourquoi les deux musiciens, qui possèdent chacun leur propre studio, ont décidé de traverser le pays. La réponse est simple : *"Brian — Danger Mouse — est venu chez nous deux fois pour nous aider à réaliser nos albums. C'était donc à nous de le rejoindre ce coup-ci. Il a voulu travailler à Los Angeles et, de tous les studios qu'on pouvait trouver là-bas, on en cherchait un qui ait une pièce où on ne serait pas trop entassés, avec une belle console de mixage. Le côté historique nous intéressait aussi, et il se trouve que le Sunset Sound est peut-être celui qui a le passé le plus riche à Los Angeles. Bon, au final, nous n'avons pas vraiment senti cet héritage dans le studio où l'on a travaillé, le numéro 2. Mais dans les autres, c'était un peu mieux, en particulier le studio 1 qui a vu passer les Doors. Cela dit, le studio 2 possède un son énorme, très naturel."* Le lieu ne semble pas avoir particulièrement enthousiasmé Dan Auerbach, c'est le moins que l'on puisse dire : *"Le studio ne m'a pas du tout inspiré. C'était vide, impersonnel, des pièces qui se ressemblent toutes. Un studio à grand budget. Il fallait vraiment creuser au plus profond de soi pour trouver une source d'inspiration."* L'environnement particulier de la Californie n'a en tout cas pas déplu à Patrick : *"Je pense que la ville nous a influencés de façon inconsciente. Le mode de vie à Los Angeles est plutôt relaxant. On travaillait l'été, il faisait très chaud. Ça a peut-être déteint sur les morceaux plus lents, plus languissants. C'est un album d'été en fait."* On comprend donc au fil de la conversation qu'une fois encore, Danger Mouse a fait office de troisième Black Keys officieux. Le discours de Dan accrédite cette théorie : *"Oui, c'est bien plus qu'un simple partenaire. Quand on est en studio, on discute d'égal à égal, on échange des idées. Il y a peu de gens en qui Pat et moi pouvons avoir totalement confiance, et Brian en fait partie. En plus de ça, nous sommes amis depuis huit ans. Ce n'est plus vraiment un producteur au sens étroit du terme : nous sommes comme de vieux potes qui prenons du plaisir ensemble, musicalement parlant. Les parties instrumentales ont toutes été composées collectivement. En général, Pat joue un rythme à la batterie et chacun prend un instrument, quel qu'il soit, un clavier, une basse, une guitare. De toute façon, Brian sait jouer de tout. Il n'y a pas de règle établie. Si ça ne marche pas, on change d'instrument. On essaie de parvenir à quelque chose, de construire les bases d'un arrangement. Ensuite, on travaille les mélodies et en dernier, j'écris les paroles. On réalise le processus à l'envers puisque habituellement on s'occupe d'abord des textes."*

Un peu d'espoir

Ces joyeuses séances ont donc donné naissance à "Turn Blue". Comme ses deux derniers prédécesseurs, il se présente sous une pochette étudiée, et son annonce se voit précédée d'un plan de communication béton. En l'espèce, il s'agissait d'un tweet mystérieux signé... Mike Tyson. Dan en rigole encore : *"On a pensé que ce serait marrant. Un clip commercial avait été prévu mais on a trouvé intéressant d'anticiper l'annonce de deux jours. Mike Tyson paraissait être la personne idoine, parce qu'on lui a récemment offert une chanson pour un documentaire qu'il est en train de tourner. Je lui ai parlé au téléphone, mais jamais rencontré en personne, hélas."* En ce qui concerne cette pochette représentant une spirale bicolore, l'origine remonte en fait aux sixties : *"C'est une référence à l'Ohio,* nous éclaire Patrick. *En particulier, à un show d'horreur qui passait tard le soir à la télé, dans les années soixante. Il était présenté par Ghoulardi, un acteur de série B. Il y avait cette illustration derrière lui pendant son émission et ce type utilisait des phrases d'accroches, dont 'Turn Blue'. Comme il s'agit d'un disque plus sombre, on aimait bien la formule :* 'The Black Keys Turn Blue'. *Les Cramps avaient également utilisé ce genre de phrase d'accroche avec 'Stay Sick'. D'un autre point de vue, le dessin fait aussi penser à une platine et son côté pré-psychédélique nous plaisait, car il règne une forme d'ouverture d'esprit sur la plupart des chansons."*

Musicalement, le grand Patrick a raison. Les Black Keys balayent un éventail plutôt large, que Dan Auerbach nous dit *"inspiré par les radios rock de notre enfance"*. Globalement, deux tendances se dégagent. D'un côté, on peut

considérer qu'ils surfent sur la formule mise au point avec "Brothers", présente ici avec "In Time" et "10 Lovers". Pat ne dément pas : *"C'est un son qui est facile à créer pour nous. Pour ces deux chansons, il a suffi que je me mette à la batterie et le reste est venu spontanément, sans effort, sans même y penser. Après, il y a des chansons sur notre premier album qui sont similaires à celles-ci, comme 'The Breaks'. On a toujours eu les mêmes influences — j'écoute toujours pas mal de hip hop par exemple — mais on les interprète différemment."* D'un autre côté, il y a ici des morceaux qui tranchent vraiment avec ce que les Black Keys proposent habituellement. Le single "Fever", avec son pimpant Farfisa (*"Je n'ai pas peur d'écrire une chanson pop"*, dixit Dan), a pu surprendre les plus vieux fans du groupe. Ceux-ci goûteront probablement davantage l'étrange "Weight Of Love", dont les sept minutes sont ornées d'un long solo de guitare atmosphérique rappelant un peu Pink Floyd. Dan lui-même a l'air d'en être encore amusé : *"C'est vrai qu'il s'agit d'un solo comme je n'en ai jamais fait. Ça me paraissait même un peu prétentieux quand je l'ai couché sur bande. Je n'aime pas trop être dans la lumière. Je ne suis pas ce genre de guitar hero phallique qui aime dire* (il prend une voix virile) *: 'Oh mes fans, courbez l'échine devant mes prouesses.' Cela dit, j'adore les solos : Derek And The Dominoes, 'Layla'… Les Black Keys ne sont pas un groupe où les solos sont importants. Ça m'a donc pris un peu de temps pour m'y mettre et essayer. C'est drôle de tenter des trucs qu'on n'a pas encore faits. A chaque disque, on a toujours apporté quelque chose de nouveau."* En effet. Parmi les autres innovations du présent effort, on note la présence d'une douce ballade avec piano ("Waiting On Words"), un sample d'un compositeur de bandes originales de western spaghetti (Nico Fidenco, sur "Year In Review") ou un Diddley beat inhabituel ("It's Up To You Now") inspiré par les Rolling Stones, avec qui ils ont joué et qui leur ont demandé de reprendre du Bo Diddley. On apprécie aussi "In Our Prime", chanson pour laquelle les Black Keys disent *"avoir voulu recréer le style des Beatles de la fin des années soixante, avec plusieurs parties emboîtées les unes aux autres"*. Il y a enfin la débonnaire et immédiatement accrocheuse "Gotta Get Away". A l'évocation de ce titre, le dernier de "Turn Blue", le visage de Dan s'illumine, et il empoigne sa guitare, pour nous montrer comment la chanson est née : *"C'est venu d'un coup, comme ça* (il joue les premiers accords). *La structure est totalement classique, du pur Motown. J'avais un petit ampli qui s'appelait le Kalamazoo. Parce qu'il a été fabriqué à Kalamazoo, dans le Michigan. Je trouvais que ça sonnait bien. Et puis je collectionne les vestes de gangs de bikers, et l'un des plus grands gangs venait de San Berdoo. Ça m'a inspiré cette phrase :* 'Je suis allé de San Berdoo à Kalamazoo.' *Voilà. On a trouvé intéressant de prendre la direction inverse de ce que les musiciens font habituellement : débuter par une chanson rapide et terminer par un titre lent. 'Turn Blue', c'est une expression qui peut vouloir dire 'Va te faire foutre', et ça fait sens aussi."* Et lorsqu'on lui dit qu'elle ressemble à Creedence Clearwater Revival, il n'en prend pas ombrage : *"J'adore Creedence ! Quand on a commencé avec Pat, du temps où on s'exerçait dans notre sous-sol, on écoutait beaucoup 'Bayou Country'. Le CD doré, si vous vous souvenez, celui qui était censé être de haute qualité. Je l'écoute toujours aujourd'hui, c'est vraiment un album génial."* Cependant, si les onze morceaux de "Turn Blue" (choisis parmi les vingt-cinq qui ont été enregistrés) sont stylistiquement variés, ils sont liés par des textes à la thématique commune : le divorce difficile de Dan, alors très récent au moment de l'enregistrement. Lorsqu'on aborde le sujet, avec le plus de tact possible, le blond barbu est loin de botter en touche : *"Oui, beaucoup de chansons sont autobiographiques. Ça m'a aidé, d'écrire tout ça. Il fallait que ça sorte. Dans les paroles de 'Waiting On Words', il y a encore un peu d'espoir. Dans celles de 'Bullet In The Brain', il n'y en a plus du tout… 'It's Up To You Now' fait également référence à mon divorce. Quand on vient de rompre avec quelqu'un, on se met à sortir sans cesse parce qu'on est déprimé. C'est une phase que beaucoup de gens traversent. J'ai des amis qui ont rompu et après cela, leur copine est devenue une toute autre personne. Cette chanson parle de ce phénomène."*

Heureusement, Dan a pu compter sur Patrick — lequel a vécu la même expérience au moment de "Brothers" — pour le soutenir : *"Oui, la séparation est toujours quelque chose de difficile à vivre. Mais plus il y a de la distance avec ce genre d'évènement traumatisant, moins on ressent la teneur émotionnelle qui y est associée. C'était encore très frais pour lui quand on a réalisé cet album et 'Turn Blue' en sera à jamais une sorte de polaroïd, dont certaines paroles m'ont d'ailleurs mis mal à l'aise tant elles étaient personnelles. Cet épisode nous a encore rapprochés mais, le fait est, il y a environ 60 % des couples qui divorcent. Ce n'est pas quelque chose de rare et c'est ce que je lui ai dit pour dédramatiser la chose. Ensuite, l'eau coule sous les ponts et ça permet de digérer."*

Entre roublardise et honnêteté

Ainsi voguent Dan Auerbach et Patrick Carney, éternels outsiders du Midwest devenus des méga-stars du rock and roll, mais qui connaissent les problèmes de tout un chacun. Qui plus est, ils sont aujourd'hui des producteurs très demandés. Le premier garde un goût amer d'un disque jamais publié enregistré avec les Growlers (*"une vraie déception, parce que c'était un truc qui sonnait très bien"*) mais vient étonnamment, après avoir collaboré avec Dr John ou Hanni El Khatib, de mettre sa patte sur le nouvel album de Lana Del Rey : *"Une fille rigolote, rencontrée à New York par le biais d'amis communs. On s'est bien entendus et je lui ai proposé de venir à Nashville. Je ne connaissais pas tellement sa musique, mais je me suis demandé comment j'aimerais l'entendre… Je l'ai donc captée en live avec sept musiciens autour d'elle. C'est un disque cool. Je suis impatient que les gens l'entendent."* Le second, quant à lui, vient de s'occuper du cas des fantasques Black Lips : *"Ce sont des potes. On a passé sept jours en studio, pour huit chansons. Il y en avait une dont je sentais qu'elle pourrait avoir un certain impact, en particulier à la radio, mais… les paroles parlaient de téter du lait directement au sein… Musicalement, on avait les ingrédients pour un super single. Je leur ai dit que s'ils ne changeaient pas les paroles, ça ne marcherait pas. Ils m'ont répondu qu'ils s'en foutaient… Tant pis. J'aime bien ces mecs, ils sont super sympas."* Malgré le succès galopant, l'amitié du duo semble indéfectible : un bien précieux, de nos jours. Dan résume le tout avec une sincérité désarmante et une humilité particulière : *"On a passé plus de dix ans ensemble. Nous avons donc une connexion particulière, qui fait que nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre. Dans le groupe, nous avons travaillé davantage que tous les autres : plus de concerts, plus de répétitions, plus d'enregistrements… Pendant des années, on ne gagnait pas grand-chose, mais on faisait avec, pour l'amour de la musique. Aujourd'hui ça marche pour nous, mais peut-être que ce ne sera bientôt plus le cas. Il faut vivre avec ça. C'est déjà super d'être là où nous sommes, et c'est peut-être parce que nous n'avons jamais vraiment essayé d'écrire des tubes. On aime ce qu'on fait et on espère le faire le plus longtemps possible."* Patrick, de son côté, se montre plutôt optimiste pour l'avenir, même s'il a tendance à rester prudent : *"Je pense que c'est notre meilleur album. Le plus cohérent et le plus intéressant. Si on doit perdre des fans, ça arrivera et c'est d'ailleurs déjà arrivé, notamment avec 'Attack & Release'. Il y a probablement des gens qui vont le descendre, mais ce seront ceux qui ne comprennent pas notre démarche. J'aimerais que le public apprécie cet album et ce qui m'ennuierait, c'est qu'on nous suggère de refaire ce qu'on faisait il y a dix ans."* Au public de juger, désormais. Il est toutefois intéressant de constater la voie choisie par les deux hommes, entre roublardise et honnêteté : ils expérimentent, tout en gardant la patine sonore qui les a rendus célèbres. A ce train-là, on peut être sûr qu'ils graviteront encore longtemps dans les plus hautes cimes des charts internationaux. Ils ont le talent pour, profitent d'une gloire acquise de haute lutte et amplement méritée : peut-on sérieusement le leur reprocher ? Non, probablement. ★

Album *"Turn Blue"* (Nonesuch/ Warner)

Parsons Palace

Pur produit de cette *cosmic american music* conceptualisée par l'ex-Byrds Gram Parsons, le premier disque des Flying Burrito Brothers, "The Gilded Palace Of Sin", est sorti en 1969. Il est enregistré par Parsons et ses musiciens peu après sa rencontre avec Keith Richards, qu'il a reconnecté sur la musique country. Fusion country-soul, cet album a été un échec commercial mais une énorme influence pour des artistes comme Eagles, Steve Earle et les Jayhawks. C'est l'un des préférés d'Elvis Costello qui en a repris plusieurs morceaux.

Photo Danny Clinch-DR

GEORGE

The Bondy affair

THE ROLLING STONES

Avant de sillonner la planète pour une nouvelle tournée, le groupe de Charlie Watts a choisi de se faire la corne dans un local de répétition de la banlieue parisienne. Notre tenace reporter était dans les parages.

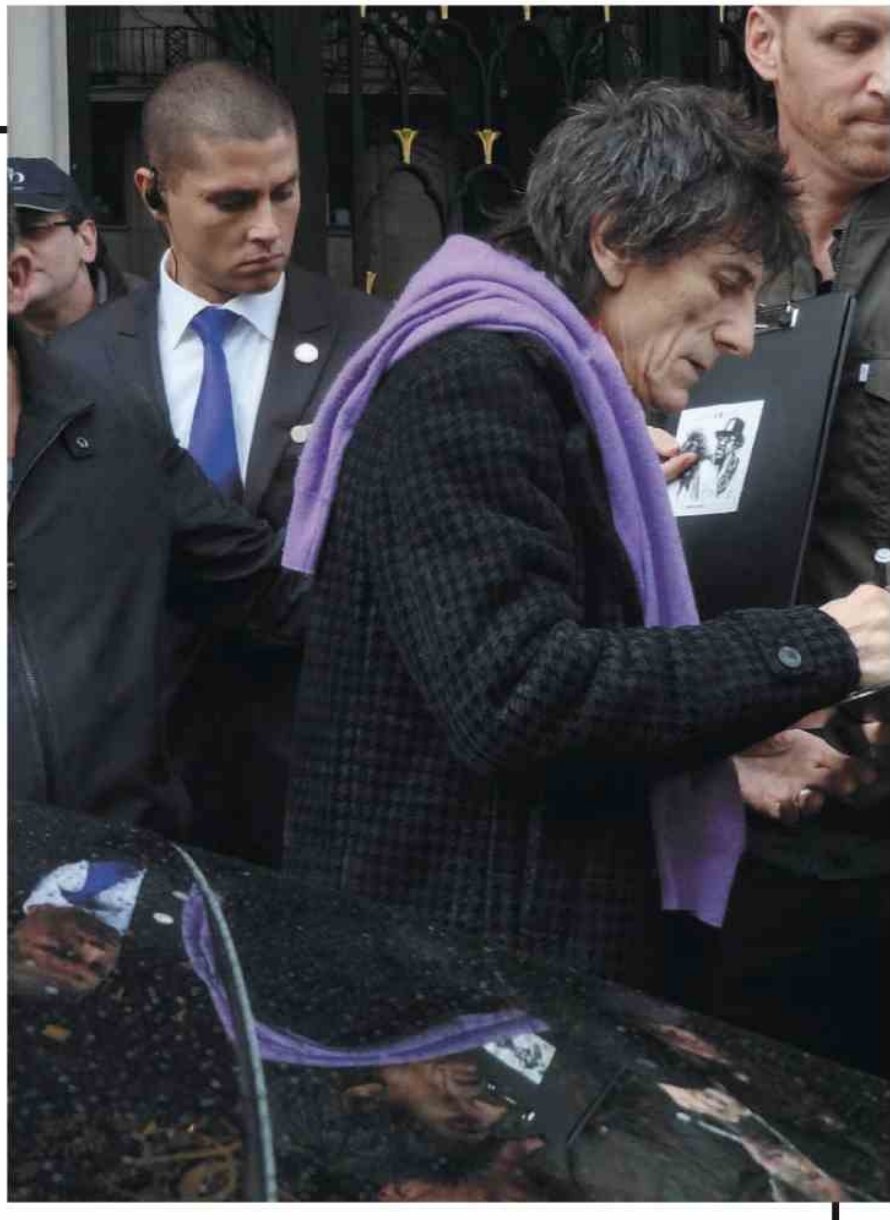
Décembre 2013 : c'est Bobby Keys qui a lâché le morceau. Bobby Keys, le fameux solo de sax sur "Brown Sugar" c'est lui. Bobby, tout juste 70 ans, est né comme son pote Keith Richards le 18 décembre 1943, et il va donner un concert dans un club de Red Bank/ New Jersey pour son anniversaire. Le journal local vient l'interviewer pour promouvoir l'événement.
Sacré Bobby, il n'imaginait pas qu'il allait déclencher un tsunami de l'autre côté de l'Atlantique en annonçant innocemment que les Stones allaient répéter à Paris avant leur concert à Abu Dhabi.
Sacré Bobby, il ne doit pas connaître Internet/ Twitter/ Facebook et autres réseaux sociaux qui propagent n'importe quelle info à l'autre bout du monde à la vitesse de la lumière.

C'est l'effervescence sur la planète stonienne, les Stones vont répéter à Paris tout comme en octobre 2012, le groupe avait passé trois semaines dans un studio de la Seine Saint-Denis perdu au milieu d'une zone industrielle, entre l'autoroute et les cités. Final en apothéose avec un concert surprise au Trabendo (15 euros le billet) et un concert privé, grassement payé, organisé pour Carmignac au théâtre Mogador, avant d'enchaîner deux dates à l'O2 de Londres avec, en invité, les revenants Mick Taylor et Bill Wyman sur quelques titres. Suivront 5 concerts aux Etats-Unis, avant que la tournée ne reprenne en avril 2013 par 19 concerts supplémentaires et un retour à la maison pour 2 shows à Hyde Park récemment sortis en CD-DVD.
Dès la mi-janvier, la ligne du RER E est un peu plus fréquentée que d'habitude. Départ Saint-Lazare, un train tous les quarts d'heure direction Bondy.
Les répètes doivent commencer lundi 27 janvier, un camion a déjà déchargé du matériel le samedi et puis plus rien pendant une semaine. Mick Jagger est retenu, paraît-il, sur le tournage du film sur James Brown qu'il produit. Keith est aperçu sortant d'un club à New York... Heureusement qu'il y a Ronnie Wood pour balancer sur Twitter qu'il fait ses bagages pour la tournée. Merci aussi à Serena Williams qui annonce, également sur Twitter, qu'elle est dans l'avion avec Keith. Charlie et Ronnie voyagent ensemble dans l'Eurostar. En ce premier week-end de février, ils sont accueillis à leur arrivée Gare du Nord par quelques fans biens informés.
Premier jour des répétitions le lundi 3 février, la nouvelle s'est déjà répandue, pas mal de paparazzi sont devant l'hôtel où séjournent les *Pierres Qui Roulent*, Jagger préférant son appartement parisien. Devant le studio il y a déjà du monde, une vingtaine de fans, autant le premier jour qu'il y en avait le dernier en 2012. Pas un bon signe. Surtout que Francis Zégut sème la pagaille en annonçant sur son excellent blog, très suivi, un concert surprise au Trianon le 10 février ainsi que le nom du studio.

Surprise

Musicalement les Stones semblent en forme, ils attaquent d'entrée par "Bitch" et enchaînent les tubes, les mêmes qu'ils jouent à tous leurs concerts, finissant sur "Start Me Up", c'est le décrassage général en formation réduite avec Chuck Leavell aux claviers et Darryl Jones à la basse. Ça joue bien, même si "Doom & Gloom" doit être recommencé plusieurs fois. Vingt titres pour cette première séance. Le soir même, la setlist complète apparaît sur le blog Rockerparis (la Bible des concerts rock) comme l'a surnommé Le Parisien en novembre 2013. Rockerparis qui avait déjà balancé toutes les setlists des répètes de 2012 faisant le bonheur des fans de par le monde.
La journée du lendemain sera plus laborieuse. Sur les 15 titres joués, la moitié doit être doublée voire triplée. "Emotional Rescue" sera joué pendant au moins 30 minutes. On a tout de même droit à quelques pépites : "Sway", "Wild Horses", "Loving Cup" ou le "Bo Diddley" de Bo Diddley.

Photo Patrice Guino



En ce mercredi ensoleillé deux belles surprises, la première : Jackie Lombard est vue sortant de l'hôtel en claquant la bise au staff des Stones. Une sacrée bonne nouvelle, elle est sûrement venue négocier un concert à Paris. On parle du Stade de France, même si les Stones ont essayé d'obtenir un concert sous la tour Eiffel, ce qui leur a malheureusement été refusé par la Mairie de Paris, les élections approchant et le résultat étant incertain, la majorité au pouvoir ne voulait pas se voir reprocher plusieurs millions d'euros de frais d'organisation, à la charge du contribuable, en pleine période de crise. Dommage, cela aurait eu de la gueule, une langue géante sur la Dame de Fer. La deuxième surprise est musicale : le groupe interprète "Silver Train" de l'album "Goats Head Soup" pour la première fois depuis 1973. Le titre est apparu en face B de "Angie" et n'a été joué que quatre fois, en septembre 1973, au tout début de la tournée européenne. *"Silver train is comin'/ Think I'm gonna get on now, oh, yeah."*

Mick Taylor est enfin arrivé à Paris, la rumeur veut qu'il se joigne au groupe dès jeudi : fausse piste. On a droit à "Memory Hotel", "Far Away Eyes" et "Heartbreaker". Journée somme toute banale, même si Mick Jagger quitte le studio avant la fin des répètes (?) qui se terminent par deux versions du "Slipping Away" de Keith. Tout semble normal mais personne ne peut envisager ce qui va se passer le lendemain...

Ronnie, quant à lui, glisse à l'oreille d'une fan : *"La semaine prochaine il y aura une surprise."* Les initiés savent tout de suite de quelle *"surprise"* il est question.

Humiliation

Le vendredi 7 février est une journée à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire des Stones, ou plutôt d'une pierre noire. Le groupe arrive comme à son habitude vers 15 heures. Pour une fois, Ron Wood arrive seul et c'est Mick Taylor, pour son premier jour, qui partage sa voiture avec Charlie Watts. Mick Jagger en dernier : la routine. Seul problème, personne n'a vu Keith. Le groupe attaque par "Silver Train" puis l'intro de "Ventilator Blues" d' "Exile On Main St", et "Sway" est essayée plusieurs fois. Et toujours pas de Keith. Les téléphones 3G chauffent et la nouvelle tombe, Keith est retourné à Londres, sa première fille Angela ayant donné naissance la veille à un petit fils prénommé Otto...*What the fuck ?!*

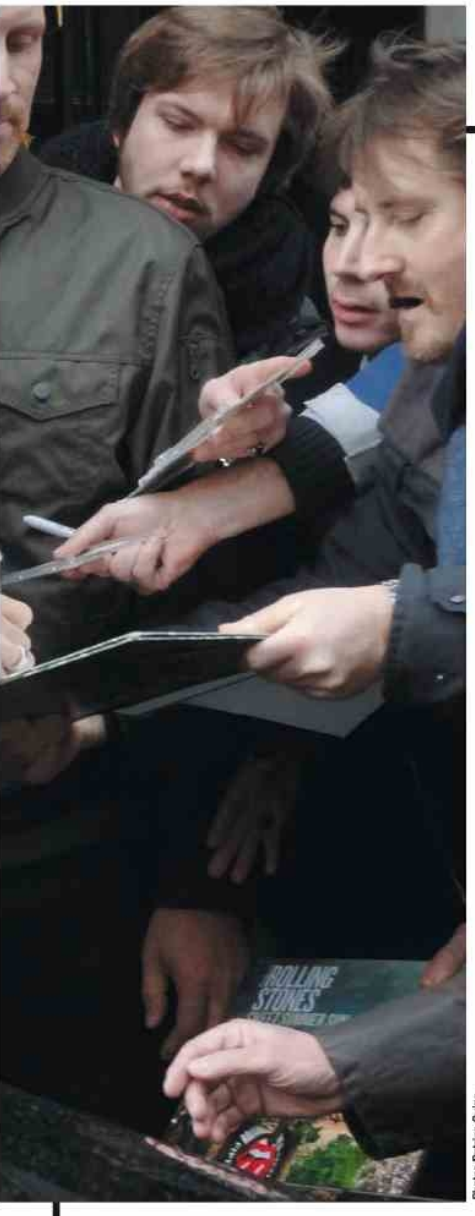
C'est la première fois depuis plus de 30 ans que le prince des ténèbres est absent et fait exceptionnel : les Stones répètent avec Ron Wood et Mick Taylor pour la première fois de leur carrière et *sans* le Riff-Meister. Assiste-t-on à l'explosion des Stones en plein vol ? Il faut dire que depuis la sortie du livre de Keith "Life" dans lequel ce dernier qualifiait Jagger de diva capricieuse, les tensions n'ont jamais été aussi fortes. Les deux leaders ont mis leurs rancœurs au vestiaire, surtout Jagger, afin d'engranger un maximum d'argent pour la tournée des 50 ans. Le groupe a généré, sur 21 concerts en 2013, plus de 120 millions de dollars, ce qui veut dire que le groupe gagne plus d'argent sur cette tournée, en jouant dans des arènes de 20 000 places, que le Boss en tournant dans des stades de 60 000 places. Il faut dire que les billets les plus chers peuvent aller jusqu'à plus de 900 euros pour les packs VIP. La tournée américaine, un succès commercial sans précédent, a cependant été houleuse en interne, Mick et Keith ne s'adressant plus la parole. Tout n'est pas rose au sein du plus grand groupe du monde. Le divorce de Ronnie d'avec sa femme Jo Wood, que les Glimmer Twins adorent, n'a pas été apprécié et encore moins son mariage avec Sally Humphreys de 30 ans sa cadette. Aucun des Stones ne s'est d'ailleurs déplacé à leur mariage et Keith, qui était attendu comme témoin, a été remplacé par Rod Stewart. L'incorporation de Mick Taylor pour la tournée anniversaire n'a pas arrangé les choses.

Au sein de *l'organisation*, il est traité moins bien qu'un laquais et, alors que le groupe engrange des millions, il n'est payé que quelques milliers d'euros par concert, un cachet remboursé par la seule vente d'une dizaine de places de catégorie 1 vendues pour les dates américaines. Suprême humiliation, après avoir joué ses deux titres réglementaires, il est rappelé en fin de concert sur "Satisfaction" pour jouer une inaudible guitare acoustique.

Ce vendredi donc, rien n'imposait la présence de Keith à Londres. Surtout, il pouvait prendre l'avion stationné au Bourget après les répètes et être au chevet de sa fille avant 21 heures.

Chaude journée.

Musicalement, ça tourne parfaitement, Mick Taylor en vieux routier assure. On a droit à "Heartbreaker" et une fantastique version de "Can't You Hear Me Knocking" est jouée et applaudie par la quarantaine de fans présents devant le studio



Photos Patrice Guino

Premier jour, la nouvelle s'est déjà répandue, pas mal de paparazzi sont devant l'hôtel

ainsi que deux versions de "Moonlight Mile".
Les chances d'un éventuel concert au Trianon lundi s'envolent : comment les Stones pourraient-ils donner un concert en club après seulement 5 jours de chauffe dont un sans Keith ? *No way !*
Le week-end est bienvenu pour se remettre de toutes ces émotions, car les Stones ont des horaires de quasi-fonctionnaires, ils ne travaillent que du lundi au vendredi de 15 h à 20 h.

Effervescence

La seconde semaine débute aussi bien qu'elle s'était terminée, "Slipping Away" se fait entendre (jouée trois fois) puis "Happy" et Jagger ne s'est toujours pas pointé. Réponse du berger à la bergère. Enfin le voilà, toujours aussi souriant, pendant que Keith s'époumone sur "Before They Make Me Run". La suite se déroule sans anicroches, avec quelques raretés cependant : "Moonlight Mile", "Silver Train", "Rocks Off" mais aussi un slow, "Streets Of Love", issu de "A Bigger Bang", qui sera joué plusieurs fois au cours des deux semaines. Mouais... Sur les forums, certains l'ont renommée *"Streets Of Shit"*. Heureusement le titre n'a pas été interprété une seule fois sur la première partie de la tournée 2014.
Pas de concert au Trianon ce soir, bien sûr.
La bonne surprise du mardi : "Till The Next Goodbye" issu de l'album "It's Only Rock'n'Roll", titre jamais interprété sur scène. En revanche, devant le studio ça commence à devenir du grand n'importe quoi. Il y a de plus en plus de monde, des journalistes sont venus faire des plans pour des chaînes d'info en vue d'un éventuel concert secret. Un couple, très sympa, débarque du Sud de la France avec un bébé dans une poussette, mais la Palme d'or revient à deux petites vieilles de 70 ans bien tassés : "Les Stones répètent ici ! *Où c'est qu'on fait la queue pour avoir des billets pour assister à la répétition ?*"
Ah oui, on a oublié, Bobby Keys est arrivé hier. Nouvelle rumeur : un concert au Palais de Tokyo pour vendredi 14 au soir. Francis Zégut annonce de son côté un *éventuel* concert au Bataclan pour vendredi. On est sur les dents, il est généralement bien informé.
Le mercredi, on passe vite fait à l'hôtel pour voir les musiciens sortir. Ronnie est adorable, comme toujours, Bobby Keys aussi. En revanche, Mick Taylor, bras croisés, toise les fans présents d'un regard dédaigneux, pas cool ! Charlie ne s'embête plus, il sort discrètement sur le côté, de même que Keith Richards qui sera quasiment inapprochable pendant ces 15 jours. Sa sécurité est considérablement renforcée, il sera aussi le seul à se déplacer constamment avec deux gardes du corps, dans un van toutes vitres teintées qu'on ne peut ouvrir. Est-ce dû aux récentes menaces de mort dont il a fait l'objet ou au fait qu'il carbure toujours au super et n'est pas toujours très frais ? Mystère.
A Bondy, les Stones accordent des interviews à la presse asiatique, un concert à Singapour vient d'être annoncé. Le staff est de plus en plus pléthorique (maquilleuses, coiffeurs...). Paris étant devenu le QG des Stones avant le départ pour Les Emirats. Le groupe enregistre des petits *teasers* annonçant les prochains concerts. Les fans sont même interviewés dans la rue.
Fol espoir tout au long de l'après-midi : les répètes ouvertes c'est pour aujourd'hui, surtout que chaque fois qu'un garde du corps ouvre la grille pour laisser passer une voiture, il regarde attentivement toutes les personnes présentes. Bjornulf, patron du site/ forum de référence IORR, ne quitte pas la grille des yeux. Il a des contacts partout, y compris au sein du staff. Tout le monde est sur les nerfs.
"Sway", "Dead Flowers", "She's So Cold", "Silver Train" sont jouées... La routine quoi. Ronnie signe deux ou trois autographes en partant. Dommage, ce ne sera pas pour aujourd'hui. Aux dernières nouvelles, les chances d'un ultime tour de chauffe dans une salle parisienne s'amenuisent.

Photo Getty Images

Les retardataires s'agglutinent à la grille dans un ultime espoir, peine perdue

Vingt titres sont joués en ce jeudi avec quelques perles : "Bitch", "Heartbreaker", "Memory Motel", "Till The Next Time" et quelques vieilleries : "That's How Strong My Love Is", "Everybody Needs Somebody To Love". Devant le studio, l'effervescence est à son comble. Il y a de plus en plus de monde. Certains s'imaginent qu'ils peuvent se pointer, comme ça, la gueule enfarinée et que les Stones vont les inviter... L'espoir fait vivre. Un type en scooter débarque et distribue des flyers pour commander des pizzas par téléphone (?). L'affaire tourne à la pantalonnade. D'après nos infos, l'hypothétique concert de vendredi est définitivement annulé. Une partie du matériel est chargée du studio dans un camion, ça sent la fin.

Indestructibles

Vendredi 14 février, dernières répétitions et concert d'une vie pour certains. La nouvelle se répand assez vite dans le petit milieu des fans. Il faut être au studio *absolument* avant 15 heures. Manque de chance, nous sommes vendredi et il y a déjà des embouteillages pour sortir de Paris.

Le groupe a décidé, pour le dernier jour de faire entrer du public. Seules les personnes présentes avant l'arrivée de Charlie Watts, premier musicien sur les lieux, vont pouvoir y assister. Chacun se retrouve avec un numéro sur la main. Pas de pitié pour les retardataires : ils sont 27, ils resteront 27. Le Club des 27 !

Tout se passe dans le calme et dans un silence religieux. Personne ne fait attention à l'ultime répétition qui débute par "Start Me Up" puis "You Got Me Rocking". Les retardataires s'agglutinent à la grille dans un ultime espoir, peine perdue. Le staff fait bien comprendre que c'est pour remercier les fans qui ont passé 15 jours dans le froid et la pluie (tous les jours) que le groupe les autorise à assister à ce qui est certainement le plus petit concert de la carrière des Rolling Stones car, contrairement à l'année dernière où l'on avait pu voir le groupe vraiment répéter, c'est un véritable concert auquel les fans vont assister. Les 27, après avoir été préalablement fouillés et délestés de tout appareil de reproduction, entrent dans le Saint des Saints, une mezzanine surplombant la scène avec en contrebas le staff et trois ou quatre VIP dont la femme de Ronnie, installés dans des canapés.

Le groupe est habillé pour l'occasion comme pour un vrai concert dans un stade, sauf Mick qui se la joue châtelain en Touraine, avec pantalon de velours et grosse chemise à carreaux. "Doom & Gloom", "She's So Cold", le groupe est dans une forme éblouissante, de même que Mick Taylor venu croiser le fer avec le Riff-Meister sur "Silver Train" et une version à tomber du "Midnight Rambler". "Miss You" permet au maigre public de donner de la voix. Puis c'est le *quart d'heure Keef* : "Slipping Away" magnifiée par un poignant solo de Mick Taylor applaudi à la fin de son intervention par un auditoire conquis, et l'habituel "Before They Make Me Run". Puis les Pierres déroulent les classiques "Paint It Black", "Honky Tonk Women", "Tumbling Dice" et "Sympathy For The Devil". 70 minutes qui resteront gravées pour la vie. Les chanceux sortent la larme à l'œil sans trop en faire par respect pour les copains restés dehors.

A l'intérieur, ça continue de mouliner dur avec, en final, "Satisfaction" mais personne n'y prête attention, trop content de recueillir les impressions des héros du jour.

Pendant le week-end toute la presse française se fait l'écho du *"plus petit concert de la carrière des Rolling Stones"*. Mick est reparti à Londres, les autres se baladent dans Paris...

Lundi 17 février : fin de l'aventure parisienne, les Stones quittent le sol français à bord de leur Boeing 767, direction Abu Dhabi dans les Emirats Arabes Unis. Le retour à la normale va être sacrément rude après ces deux semaines pleines de rebondisse-ments, les concerts avortés : Trabendo, Bataclan, Trianon, Palais de Tokyo, les chamailleries, le froid, la pluie, l'arrivée de Mick Taylor, le froid, la pluie, le départ de Keith, son retour.

Un groupe au bord de l'explosion la première semaine, un final en apothéose la suivante. Indestructibles ! C'est pour ça qu'on les aime et c'est pour ça qu'on sera au Stade de France le 13 juin. *It's only rock'n'roll but I like it !* ★

PATRICE GUINO

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA
RTL2
W9
les déferlantes
Sud de France
8ème édition
ARGELÈS SUR MER
7 - 8 - 9 juillet 2014
INDOCHINE
LILY ALLEN
SHAKA PONK
VANESSA PARADIS
PHOENIX ☆ MGMT ☆ M
BLONDIE ☆ AGNES OBEL
GESAFFELSTEIN ☆ KEZIAH JONES
FAUVE ☆ THE SELECTER ☆ UB40
GAETAN ROUSSEL ☆ FFF ☆ YODELICE
CASCADEUR ☆ SEASICK STEVE ☆ GIEDRÉ
BO SARIS ☆ KODALINE ☆ HOLLYSIZ ☆ EVEN IF...
www.festival-lesdeferlantes.com
ROCK&FOLK
L'INDEPENDANT
RIFFX.fr
FRED PERRY
Clear Channel
attraptemps
mac

De gauche à droite : Marc Blanc, Gily et Patrick Fontaine

"Effervescence underground"

BANANAMOON BAND

Fruit de la rencontre de Daevid Allen et de musiciens français, ce rocambolesque groupe a gravé à la fin des années 60 un remarquable album psychédélique, hélas jamais vraiment sorti. Erreur réparée

PAR PHILIPPE THIEYRE

Bananamoon, cette lune souriante en forme de banane, est née dans l'imaginaire du chanteur, guitariste et poète australien, Daevid Allen. Transposée graphiquement, elle symbolisera pratiquement toutes ses expériences musicales avec Gong ou en solo.

Underground britannique

Inspiré par les écrivains de la Beat Generation, Allen quitte Melbourne, en 1960, pour Paris où il s'installe au 9 rue Gît-le-Cœur dans un modeste hôtel plus tard surnommé le *Beat Hotel*, car Allen Ginsberg, Peter Orlovsky, William Burroughs, Bryon Gysin, Robin Cook, entre autres, y séjournèrent. Là, il rencontre le compositeur Terry Riley. Pour payer sa chambre, comme Jean Seberg dans "A Bout De Souffle", il vend le Herald Tribune, mais au Quartier Latin, près du club de jazz Le Chat Qui Pêche. En 1961, parti pour le Sud de l'Angleterre, il forme le Daevid Allen Trio avec le fils de sa logeuse à la batterie, Robert Wyatt, alors âgé de 16 ans, et le bassiste Hugh Hopper. Allen reparti, ces deux derniers fondent les Wilde Flowers avec Kevin Ayers. A l'été 1966, Daevid Allen, Robert Wyatt, Kevin Ayers et l'organiste Mike Ratledge forment Soft Machine (qui deviendra, avec Pink Floyd, l'un des groupes phares de l'underground britannique). Lors du retour en Angleterre, Daevid Allen se voit refuser l'entrée du pays pour des problèmes de visa et reste en rade entre Boulogne-sur-Mer et Calais avant de retourner à Paris. A la Vieille Grille, un des lieux du free-jazz à Paris, il se produit avec la chanteuse et poétesse anglaise Gilli Smyth et un ensemble de musiciens, le Gong Full Moon Fantastical. L'expérience prend fin en janvier 1968. C'est à ce moment que Jérôme Laperrousaz, futur réalisateur des films sur le festival d'Amougies, de "Continental Circus" et de "Made In Jamaica", présente au couple Allen/ Smyth deux musiciens français, le batteur et chanteur Marc Blanc, et le bassiste Patrick Fontaine.

Photo DR

Notre premier LSD

Elèves au lycée Rodin de Paris, Marc Blanc et Bernard Stisi créent, en 1966, les Primitiv's, dont feront également partie Léon Cobra, le guitariste Bernard Lavialle et Patrick Fontaine. Marc Blanc : *"Les Primitiv's jouaient essentiellement des reprises des Stones, Pretty Things et Yardbirds. Nous nous produisions dans les clubs parisiens suivis par une cinquantaine de fans fidèles, mais surtout, nous avions un manager doté d'un patronyme à particule, qui avait réussi à nous faire intégrer le circuit lucratif des rallyes mondains. En 1967, nous sommes engagés pour toute la saison d'été en Corse, au total 97 jours à raison de trois sets par jour. En rentrant sur Paris, nous décidons de faire un break et d'aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la Manche. Là, nous reçûmes une véritable claque en découvrant l'effervescence de la scène underground londonienne. Soft Machine, en particulier, alors en trio avec Kevin Ayers, Mike Ratledge et Robert Wyatt, personnalisait l'esprit même de l'avant-garde."* Après le départ de Bernard Stisi, Fontaine, Lavialle et Blanc décident d'abandonner les reprises pour se concentrer sur une forme musicale plus personnelle, sorte de free rock à base d'improvisations, sous le nom d'Expression. Le trio partage des soirées free au Requin Chagrin avec les jazzmen Barney Wilen et Jacques Thollot et joue pour les cercles lettristes. En revanche, ce fut plus dur pour trouver des concerts rémunérés.

Dans la nuit du 17 au 18 novembre 1967, se tint, au Palais des Sports de Paris, le premier festival psychédélique intitulé La Fenêtre Rose, organisé par le plasticien Jean-Jacques Lebel, avec Soft Machine, Tomorrow, Dantalian's Chariot, Cat Stevens, Spencer Davis Group... *"C'est là que nous avons pris notre premier LSD, du super pur. Une expérience incroyable… Mais, peu après, Bernard* (Lavialle) *doit partir pour le service militaire. Pour nous, la proposition de rencontrer Daevid Allen pour former un groupe était incroyable. C'était un des fondateurs de Soft Machine, notre modèle. Une freak-out party* (une improvisation totale sous hallucinogènes) *plus tard, c'était OK."*

Coup de matraque

"Le Bananamoon Band était le groupe de Daevid, principal compositeur et leader incontestable. Nous étions avant tout ses accompagnateurs. Jérôme (Laperrousaz) *nous engage alors pour la musique d'un film d'épouvante qu'il réalise pour la télévision : une secte rock'n'roll décide de kidnapper et supplicier un mec en lui passant de la musique expérimentale à grands renforts de larsen et feedback. Le tournage a duré cinq jours durant lesquels nous fumions tellement que nous étions constamment défoncés. Finalement, le film a été censuré et n'a jamais été programmé."* En mars 1968, Bananamoon obtient la possibilité d'enregistrer plusieurs morceaux avec Bernard Estardy aux studios CBE. Finalement, ni Pathé-Marconi, ni aucun autre label n'est intéressé par les bandes que récupère Marc Blanc. Les quatre titres issus de ces séances, dont "Pretty Miss Titty", "Rich Girl" et "Un Œuf For You", constituent la première face de l'album de Bananamoon édité par Monster Melodies sous la forme d'un magnifique vinyle translucide à la pochette dorée et scintillante. De bonne qualité sonore, ils se révèlent excellents et préfigurent les meilleurs moments de la première époque de Gong, celle de "Camembert Electrique". *"Nous consommions plus ou moins régulièrement de l'acide* (LSD) *mais Daevid, lui, en gobait, par moments, comme si c'était des bonbons. J'habitais déjà ce petit appartement à côté de celui de ma mère. C'est dans son frigo que nous planquions nos stocks. En mai 1968, Jérôme Laperrousaz nous appelle à nouveau pour un film pour l'ORTF* (la radio-télévision nationale). *Démarrant dans un dojo de karatékas, il se poursuit autour de Saint-Michel au milieu des manifestations et des carcasses de voiture. Daevid, affublé d'une robe noire, haranguait la foule et distribuait des ours en peluche aux CRS. Des militants n'ayant guère apprécié cette mise en scène qui, selon eux, dévalorisait leur action, le tournage est interrompu."* En France, contrairement aux Etats-Unis, militantisme politique et psychédélisme ne faisaient alors pas bon ménage. Le lendemain, Laperrousaz a été viré de l'ORTF, mais toute la troupe participe à l'occupation de la Maison de la Radio pendant laquelle Daevid prend un bon coup de matraque. *"Il a commencé à flipper. Pensant être recherché par la police, il est parti avec Gilli à Deià sur l'île de Majorque, endroit où résidaient de nombreux artistes britanniques. De notre côté, avec Patrick, nous nous rendons à Avignon, où s'engage un nouveau tournage. Le Living Theater, avec qui nous devions jouer, est expulsé d'Avignon. Nous le suivons à Châteauvallon, le projet de film ayant été stoppé, les producteurs étant, sans doute, lassés de nous entretenir en attendant l'arrivée de Daevid et Gilli. Finalement, tout le monde se retrouve pour un concert au festival d'Aix-en-Provence."*

Mamy Scopitone

"Nous débarquons, en juillet, à Antibes chez Mamy Scopitone." Andrée Daidy Davis-Boyer *alias* Mamy Scopitone a d'abord été impresario pour de grandes vedettes du music-hall des années 50. Au début des années 60, elle se lance dans la production de scopitones. Daidy tournait presque tous ses films dans le jardin de sa maison d'Antibes. Toutes les idoles de l'époque yé-yé se sont adonnées à l'exercice. *"Nous attendions notre tour pour être filmés. L'idée sera abandonnée en cours de route, mais ce séjour nous a permis de répéter dans de bonnes conditions. La première version de 'French Garden' a été enregistrée là. Et puis, nous faisions parfois de la figuration comme sur les scopitones des*

Aphrodite's Child, le groupe psychédélique de Demis Roussos et Vangelis, et de Julie Driscoll et Brian Auger, 'Save Me'. Le mois suivant, nous décidons de rejoindre Jean-Pierre Kalfon, Didier Malherbe et Anémone, la future actrice, à Deià. Vivant en communauté, l'ambiance générale était super et les rencontres avec des artistes tels que le peintre Mati Klarwein et l'écrivain Robert Graves enrichissantes. Nous jouions dans des clubs, des maisons particulières et nous répétions dans ce qu'on appelait le Bananamoon Observatory d'où vont sortir les derniers morceaux du disque : une version du 'Why Are You Sleeping ?' de Soft Machine, une deuxième interprétation de 'French Garden' et de 'Pretty Miss Titty' ainsi que le final très freak-out de 'Je Ne Fume Pas Des Bananes'."

"Revenus en France, nous passons l'hiver chez Bob Bénamou à Montaulieu dans la Drôme (ne pas confondre avec Montolieu dans l'Aude où vécut Kevin Ayers), *un antiquaire et galeriste qui deviendra le manager de Gong. Il nous héberge en échange de la plantation d'une forêt de sapins.*

"Daevid gobait de l'acide comme des bonbons"

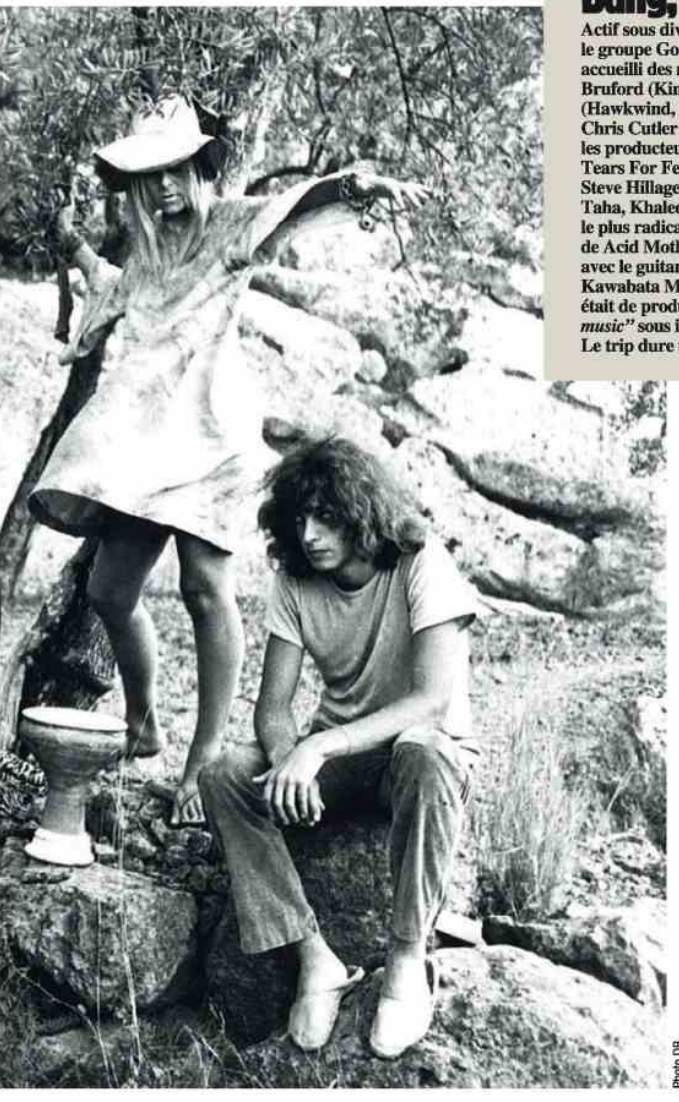


Photo DR

Bang, c'est Gong

Actif sous diverses formes depuis 1966, le groupe Gong de Daevid Allen a accueilli des musiciens tels que Bill Bruford (King Crimson), Tim Blake (Hawkwind, Crystal Machine) et Chris Cutler (Henry Cow) ainsi que les producteurs Mike Howlett (OMD, Tears For Fears, Gang Of Four) et Steve Hillage (Simple Minds, Rachid Taha, Khaled, Faudel). Le personnel le plus radical date de 2003 : sous le nom de Acid Mothers Gong, Allen tourne avec le guitariste japonais psyché Kawabata Makoto, dont l'ambition était de produire de l'*"extreme trip music"* sous influence krautrock. Le trip dure toujours.

Daevid prend contact avec le producteur Jean Karakos, patron du label Byg. De mon côté, je me sens de plus en plus frustré par mon rôle d'accompagnateur. En marge des répétitions, j'écris déjà des morceaux en vue d'une autre expérience. Deux événements vont accélérer la fin de Bananamoon, le retour de Bernard Lavialle libéré de ses obligations militaires et un concert au Bataclan regroupant plusieurs groupes français dont Martin Circus, Triangle, We Free, Ghislain Blues Bag… En assistant à leurs prestations, j'ai soudain eu l'impression de passer à côté de quelque chose d'important, de louper le coche. La séparation est consommée en avril 1969. Daevid et Gilli vont développer leur projet mystique avec Didier Malherbe dans Gong. Patrick et moi formeront Ame Son avec Bernard Lavialle et le flûtiste François Garrel, le frère de Philippe, le cinéaste."

Au bout d'une idée

Ame Son signe également avec Jean Karakos et les disques Byg. Le parcours de Gong et d'Ame Son est parallèle : ils enregistrent leurs premiers albums à l'automne 1969, leurs premières prestations scéniques ont lieu au festival d'Amougies (du 24 au 28 octobre 1969) et leurs albums paraissent presque en même temps au printemps 1970. "Magick Brother" de Gong, avec une nouvelle version de "Pretty Miss Titty", un peu avant "Catalyse" d'Ame Son. Leurs routes se croiseront encore lors des nombreux festivals de l'été 1970. En 1971, Daevid Allen sort un disque sur Byg intitulé "Banana Moon", avec Robert Wyatt, dont les morceaux n'ont rien à voir avec ceux enregistrés avec le groupe. Ces derniers seront exhumés une première fois en 1992 sur le CD Legend "Je Ne Fum' Pas Des Bananes", un peu perdus au milieu d'autres titres de Daevid Allen. Par la suite, si Daevid Allen, avec ou sans Gong, connaît une carrière bien remplie et sans concession, celle d'Ame Son, bien qu'il ait été un des groupes français les plus inventifs et originaux de l'époque, s'arrête brutalement en 1971. L'album "Primitive Expression", paru sur Spalax en 1998, est une compilation de morceaux inédits. *"N'étant pas entrés dans le circuit des MJC* (Maison des Jeunes et de la Culture), *nous avions du mal à trouver des concerts hors des festivals. L'argent venait à manquer, l'inspiration était moins vivace. Nous étions peut-être simplement arrivés au bout d'une idée. Nous nous sommes reformés en 1974 avec Jean-Louis Aubert, notamment pour une courte tournée avec Family. D'autres reformations suivront, en 1995 avec le guitariste Jean-François Pauvros, et en 2008, c'est le groupe originel qui se produit à l'exposition Explorations Psychédéliques au CAPC de Bordeaux, mais nous ne sommes pas parvenus à stabiliser la formation, très vite les engueulades et divergences de vue prenant le pas. Entre-temps, après un passage par Red Noise, le groupe de Patrick Vian, j'avais réalisé plusieurs disques en solo. En ce moment, je travaille sur un nouvel opus d'Ame Son avec mon fils Roméo à la guitare, François Garrel et, sans doute, Patrick Fontaine."* ★

Bananamoon Band *"Banana Moon Band" (Monster Melodies)*
Superbe édition accompagnée d'inserts dont une série de cartes postales/photos prises pendant l'été 1968 à Deià
Merci à Gilles Yéprémian et à Marc Blanc

"Pestes à guitares"

TIGER BELL
THE PACK A.D.

Notre équipe de choc a pris en filature le bus de tournée des quatre punkettes suédoises, rejointes en fin de périple par l'impeccable duo canadien. Récits de voyage.

PAR ISABELLE CHELLEY PHOTOS MARION RUSZNIEWSKI

Flash-back. Novembre 2013. La rédaction nous appelle. Tiger Bell joue à la Mécanique Ondulatoire à Paris dans quelques heures. Et si on interviewait ces quatre Suédoises qui disent jouer du *cheerleader punk* ? Leur premier album, "Don't Wanna Hear About Your Band !" vient de sortir et réchauffe notre cœur de fan des Runaways. Sur scène, on découvre des tueuses, jouant à 150 à l'heure des chansons fidèles à la bonne vieille règle de trois — trois minutes, trois accords, *wham bam, thank you mam*. On s'est promis de les revoir, mission tout sauf impossible, puisqu'elles semblent vivre dans un tour bus. Et comme selon elles, leurs tournées sont riches en rebondissements, on décide de se greffer à la fin de leur périple en France.

Jeudi 24 avril

La météo a promis un temps de chien, mais Bourges est sous le soleil lorsque Marion, la photographe, gare la *Rock&Folk mobile* près de l'accès presse. Johanna, tour-manager et ingé-son de Tiger Bell, nous appelle. Elles ont fini la balance, Lotta, la batteuse, s'est fait mal au genou, elles n'ont aucune idée d'où a lieu l'interview radio programmée plus tard. On traverse donc au pas de charge le village de stands jusqu'à la Scène Pression Live, inhalant un mélange intéressant d'encens et d'oignons frits, manquant de piétiner un leprechaun à flûtiau et oreilles pointues, et on les repère, face au stand gaufres/ graillon. Canan, la bassiste brune à frange, Lovisa, la chanteuse et guitariste rousse, et Lisa, la guitariste blonde nous réservent un accueil touchant : *"On va boire un coup ?"* Lotta arrive en boitant et s'excuse pour le reste de l'après-midi. On se demande comment elle va assurer le concert du soir. *"Ça va tant que je suis assise"*, affirme-t-elle. De retour vers l'espace presse, escortée par Lisa et Lovisa, on passe devant un vendeur de ballons. *"En venant, on se demandait lequel on choisirait"*, raconte Lisa. La team Rock&Folk en a fait autant, sans doute l'effet du patchouli aux merguez. *"On a choisi Barbapapa."* Rock&Folk préfère Bob l'Eponge depuis que les Cramps ont joué dans un épisode du dessin animé. Après ce débat animé, on trouve une table au bar pro et, le nez dans nos verres, on profite de la balance de Fauve. Les filles sont fatiguées. *"Hier, on a joué à Montpellier, dans une sorte de garage*, raconte Lisa. *Il y avait une odeur horrible venant de la douche en coulisse."* Canan, dont le copain est plombier, s'est proposé de réparer. *"Pour déboucher la canalisation, il faut verser beaucoup d'eau. C'est ce que j'ai fait. Et l'odeur a comme explosé. Il a fallu ouvrir toutes les issues, mais sur scène, elle était encore présente."* Lovisa soupçonne qu'une malédiction plane sur la tournée. *"D'emblée, j'ai pris froid. Sur les premières dates, je n'avais presque plus de voix. Tout le monde a attrapé mes microbes. Lotta a ce problème au genou. A Amsterdam, Canan s'est ébréché une incisive en se cognant sur le micro. Mais le moteur du bus tient le coup !"* Contrairement à celui de la tournée précédente qui avait failli exploser.

On les accompagne jusqu'aux studios de radio, installés dans l'Auditorium. L'attachée de presse est briefée par l'animateur et manque de s'étouffer. *"C'est une interview croisée avec Von Pariahs, il n'y a que dix minutes, on va aller à l'essentiel. Pas le temps de parler de la taille de leurs petites culottes."* Un peu de sexisme ordinaire, ça manquait. Il y a foule dans le studio et on se plaque au mur tapissé des photos des artistes interviewés en quelques jours. Arrive la question sur la reprise des Suédoises de "Ça Plane Pour Moi", hit surréalistico-fracassé de Plastic Bertrand. Sam, le chanteur de Von Pariahs, se risque à dire que la meilleure reprise qu'il ait entendue était... *"La nôtre !"* coupe Canan, l'œil malicieux. Non, elle était signée Sonic Youth. Canan assure qu'après avoir vu Tiger Bell ce soir, les Von Pariahs changeront d'avis. L'interview achevée, les Suédoises vont se doucher dans leur hôtel en bordure de nationale.

Lotta de Tiger Bell

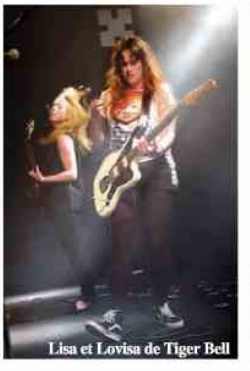
Lisa de Tiger Bell

Un peu avant 21 heures, on se glisse backstage pour voir Coming Soon qui joue avant Tiger Bell. Johanna vient nous chercher. Un organisateur du festival, chargé de les présenter, veut vérifier ses infos mais ne parle pas anglais. *"C'est vrai que leur premier concert a eu lieu dans un garage ?"* Non. *"Je peux dire qu'elles aiment le roller-derby et la bière ?"* Oui. *"Et qu'elles sont géniales sur scène ?"* Carrément. L'une après l'autre, les filles se changent, se remaquillent, se rechargent en houblon. On se plante devant la scène. Le public est clairsemé. Tiger Bell balance une salve de décibels et on comprend que les mois de tournée ont été bénéfiques. Le groupe est devenu une machine de guerre, rodé, efficace sans perdre en spontanéité. Les guitares et les voix se répondent et, en fond de scène, Lotta cogne comme une furie, planquée derrière un rideau de cheveux. Trois morceaux à peine et le devant de la scène se remplit. D'abord de curieux attirés par le cocktail Molotov gros riffs, mélodies punk-pop jouées à grande vitesse et voix féminines. Mais au lieu de circuler, les curieux restent, se mettent à danser. Spiderman (un festivalier costumé peut-être ?) tente de grimper sur scène. Deux gamines se faufilent à côté de nous. L'une filme le groupe, l'autre fixe la scène, captivée. Quand leur frère vient les chercher, elles partent en traînant les pieds. Le concert touche à sa fin. La reprise de "Ça Plane Pour Moi" est foutraque comme il faut, chantée en semi-yaourt, mais moins jubilatoire que le final, "Don't Wanna Hear About Your Band", hymne de pestes à guitares à fredonner à tout fâcheux voulant parler de son groupe.

Ce soir, elles jouent au Ninkasi Café, situé à côté du stade Gerland à l'écart du centre-ville. On débarque en pleine balance. Le son est nickel, la scène digne de ce nom et l'accueil chaleureux. Elles partagent l'affiche avec un groupe féminin, Black Luna, et l'after-show est assuré par les caisses de vinyles des Grriottes Girrls, l'équipe de roller-derby locale. Canan explique qu'elles sont associées à ce sport combinant douceur féminine et amour du patin, depuis qu'elles lui ont rendu hommage avec la chanson "Slaughter's Daughter". Après les balances, les filles partent en coulisse. Et reviennent, interloquées. Dans les loges, il n'y a ni coke (light bien sûr), ni champagne, mais d'énormes sacs de pommes de terre. Est-ce une coutume locale de bienvenue ? Y a-t-il une distillerie clandestine d'alcool de patates ? Pas le temps d'enquêter. Canan, qui a repris des études de graphiste, s'en va faire ses devoirs à l'hôtel. Lisa et Lotta ne rêvent que de s'écrouler devant une série télé. Lovisa va explorer la ville et on jette un œil aux environs. Un supermarché, une boutique dédiée à l'OL, la carte bleue ne risque rien. Autant retourner au Ninkasi où Fabien, le programmateur, nous propose de goûter la bière de leur micro-brasserie. On se sacrifie au nom de la curiosité journalistique. Et on ne regrette rien. Les membres de Tiger Bell nous rejoignent, une question à la bouche : *"Quand est-ce qu'on mange ?"* Suivie de : *"Où est-ce qu'on mange ?"* A 19 h 30, dans le beer garden du Ninkasi, Canan, la végétarienne de la bande, voit arriver avec bonheur un veggie burger et une salade de lentilles. *"J'ai eu droit à tout sur la route. Du riz blanc avec une pomme. Ou du poisson, parce que ce n'est pas de la viande."* Elles s'extasient toutes sur le catering. *"C'est difficile de reprendre un rythme normal après une tournée*, explique Lisa. *On est habituées à être nourries, trimballées…"* On profite d'une pause nicotine pour discuter avec Johanna. Elle travaille en freelance et a appris sur le tas, auprès de techniciens plus âgés, en charge des grosses salles à Stockholm. Il y a du sexisme dans son milieu. *"Mais c'est surtout de l'envie de mecs moins doués !"* On l'aide à installer le merchandising et à tenir le stand. Le ruban adhésif censé coller les T-shirts au mur ne veut rien savoir. La salle se remplit. Lovisa assiste à la première partie avec nous. On aperçoit les filles de Decibelles qui ont joué avec Tiger Bell mardi à Valence. Et de vrais fans déchaînés. Canan encourage le public à soutenir les groupes punk locaux, pour que la scène ne meure jamais. Elle dédie "Slaughter's Daughter" aux Grriottes Girrls. Le ping-pong vocal sur "Don't Wanna Be 3" ou la déferlante fun de "Look Into My Eyes" nous font oublier les T-shirts qui dégringolent du mur. Après le show, dehors, les fans prennent des photos avec Tiger Bell et font signer leurs pochettes de disques. Lisa, qui, on l'a remarqué la veille, est la seule ne semblant pas transpirer sur scène, nous demande des adresses de friperies parisiennes. Johanna lui rappelle qu'elles n'auront pas le temps de se promener. Lors de leur prochaine venue à Paris, c'est décidé, elles prendront une journée off.

Canan de Tiger Bell

Canan de Tiger Bell


Lisa et Lovisa de Tiger Bell

Johanna de Tiger Bell

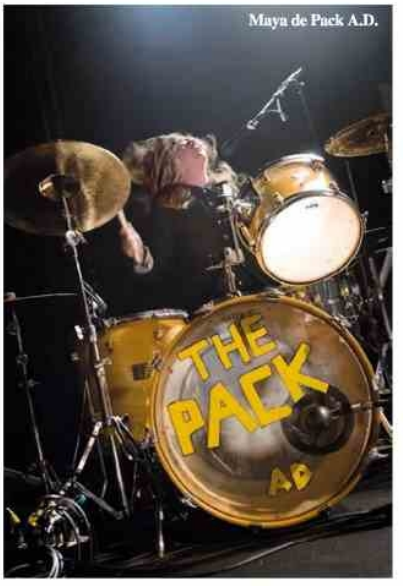
"Gros riffs, mélodies post punk et voix féminines"

En coulisse, les filles laissent retomber l'adrénaline en mangeant des Danettes au chocolat. Elles ont aimé se produire sur une vraie grande scène, le moral est au beau fixe, sauf pour Canan qui vient d'apprendre que son chat est malade. Lovisa veut savoir si *"sacrebleu"* est un gros mot en français. Oui, il y a deux cents ans. Pareil pour *"zut alors"*. Une tournée, c'est l'occasion d'échanges culturels.

Vendredi 25 avril

Sur le parking de l'hôtel, c'est l'automne de Bourges. Il pleut, il vente. Johanna a annoncé qu'elles lèveraient le camp à 11 heures. A 11 h 01, elle est devant le van, avec Canan et Lisa, attend une minute, va chercher les retardataires. On remarque l'inscription sur son sweat-shirt : *"Quel jour on est ? Dans quelle ville je suis ? Où est le catering ?"* La vie de tournée, résumée en trois phrases. On met le cap sur Lyon et une heure et demie plus tard, on se gare sur une aire d'autoroute, pile à côté du camion de Tiger Bell. Il n'y a pas que sur scène qu'elles aiment la vitesse. Elles distancent la R&F mobile et arriveront à Lyon avant nous.

Becky de Pack A.D.



Maya de Pack A.D.

Tiger Bell et Pack A.D.

Endurcies par le rock'n'roll, la bière et la route

Samedi 26 avril

On est en voiture lorsqu'on reçoit un texto de Johanna. N'écoutant que les conseils de Marion, photographe mais également chauffeur de la Rock&Folk team, les filles ont avancé leur départ pour éviter les bouchons de retour de vacances. Nouveau message vers 16 heures annonçant leur arrivée à la balance. Toujours obligeantes, les Suédoises attendent la photographe autour d'un café au Point FMR et n'ont pas déchargé leur van pour lui permettre d'immortaliser la scène. Maya et Becky du Pack AD débarquent. Les groupes partagent un label, et une affiche ce soir. C'est la première date de la tournée des Canadiennes, la dernière des Suédoises. Dommage, ces six-là sont faites pour s'entendre. The Pack AD offre à Tiger Bell des décapsuleurs fabriqués par un copain suédois ayant remarqué que, dans sa langue natale, le nom du duo signifie *bourré*. Le moral de Canan remonte d'un demi-cran. Ce matin, elle a appris la mort de son chat et ses acolytes confient qu'elle a pleuré pendant une partie du trajet. On propose aux volontaires une visite des alentours de la salle après la balance. Lovisa est enthousiaste. Nos projets tombent à l'eau en même temps qu'une énorme averse. On se contente de prendre un verre avec Lotta et Lovisa. *"Ce matin, à Lyon, on aurait dit qu'il y avait un marché aux puces."* On explique que c'était un vide-grenier. *"Oh, je suis encore plus frustrée*, remarque Lovisa. *Il restait de la place dans le van, on aurait pu rapporter des meubles, même. Je ne peux plus rien caser dans mon 25 m², mais bon…"* Lisa arrive alors que les autres sont parties au catering. Comme toujours, elle a le teint frais et le cheveu brillant. Elle a failli manquer le dîner, mais assure que la douche à l'hôtel en valait la peine. On la croit. Le trajet Lyon-Paris nous a aplati la frange. Johanna interrompt la conversation. La salle vient d'ouvrir, elle a besoin de nous au merchandising. S'ensuit un de ces dialogues magiques avec la sécurité. *"Vous ne pouvez pas entrer sans pass."* On explique qu'on est sur la liste et avec le groupe. L'attachée de presse sort sa liste. *"Et vous, vous êtes sur la liste ?"* Non, puisque c'est elle qui a la liste. On se croirait dans cette scène de "Wayne's World" où les deux chevelus tentent de s'introduire backstage en prétextant que leur copine y est et s'entendent dire : *"On a tous une copine à l'intérieur."* On finit par entrer et on découvre qu'il existe, surtout à Paris, deux types de fans de Tiger Bell. Beaucoup de filles, d'abord, avec leurs copains. Et des hommes, ayant l'âge d'avoir connu le punk encore bébé, qui se ruent, coudes au corps sur les vinyles. Il y a même la plus jeune fan du groupe, 4 ans, casque rose sur les oreilles, qui assiste au concert sur les épaules de papa. Canan lui dédie une chanson, Lovisa ajoute que dans 15 ans, elle espère la voir avec son propre groupe à Paris. Il n'est jamais trop tôt pour corrompre la jeunesse. Ce soir, tout le monde a droit à sa dédicace : Pascal, le fan hardcore au premier rang qui viendra faire signer son T-shirt à la fin du show ; La Boucherie de Paris, l'équipe de roller-derby qui vend ses T-shirts et The Pack AD bien sûr. Mêmes effusions dans le camp du Pack AD qui, comme Tiger Bell, s'est affûté depuis son dernier passage en France. Becky, la guitariste, a pris de l'assurance, même si elle laisse souvent Maya interpeller le public depuis sa batterie. Pourtant, c'est elle qui annonce : *"C'est une chanson des Cramps et elle est pour Tiger Bell…"* Les accords de "I Was A Teenage Werewolf" retentissent et on se demande ce qu'on pourrait demander de plus à cette soirée qui s'achève trop vite, après "Sirens" en rappel. Avant de plier bagages, les déclarations d'admiration mutuelle reprennent. Maya veut payer son tote-bag Tiger Bell. Johanna en fait autant avec le dernier album du Pack AD. On les aide à ranger. Dehors, le van est chargé. Une séance photos s'improvise avec les deux groupes. Elles enchaînent les airs féroces de musiciennes endurcies par le rock'n'roll, la bière et la route. Enfin jusqu'à ce que Canan tende son iPhone à Marion et encourage les filles à se lâcher. On a toutes envie de retarder l'heure du départ, mais demain, les Suédoises auront une vingtaine d'heures de route. Lundi, elles reprendront leurs jobs alimentaires, se prépareront à la tournée des festivals en Suède — une priorité puisque cette année, elles ont joué plus souvent à Paris qu'à Stockholm — et envisageront un deuxième album. On peut se coucher tranquille, le punk et le rock'n'roll n'ont pas fini leur course. D'autant que Johanna nous a confié, avant de dire au revoir : *"Avec ce qu'on a vendu ce soir au merchandising, on est sûres d'avoir de quoi payer l'essence du retour."*★

Tiger Bell : *album "Don't Wanna Hear About Your Band" (Platinum)*
The Pack AD : *album "Do Not Engage" (Nettwork Music)*

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

1 an - 12 numéros

+ le coffret Deluxe

"Superunknown"

de Soundgarden

I ♥ R&F

Photo Copyright : Michael Lavine

"Nostalgie grunge"

69€ seulement
au lieu de 99,95€
soit **30%** de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

OPTION 1 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit **19% de réduction.** ROFP147A

OPTION 2 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + coffret deluxe edition de Soundgarden « SUPERUNKNOWN» pour **69€** au lieu de 99,95€ soit **30% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90€ et le double CD pour 25,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

"Quel est notre problème ?"

HÜSKER DÜ

Paru voici trente ans, **"Zen Arcade"**, deuxième album du trio de Minneapolis demeure aujourd'hui encore un modèle de rock violent mais intelligent. Dissection et analyse avec le principal intéressé : Bob Mould.

PAR JOE BANKS

Inspiré par l'impitoyable philosophie des Dead Kennedys et de Black Flag, Hüsker Dü s'est d'abord forgé une réputation de groupe le plus rapide et intense de la scène punk hardcore américaine. Mais le trio était décidé à repousser les limites musicales en se taillant un son et une identité bien à lui. Aujourd'hui encore, avec l'influence quasi incalculable qu'il a eue sur le rock alternatif, il semble impropre de résumer le groupe à un simple descriptif du style *punk hardcore mélodieux*. Hüsker Dü était bien plus que cela et c'est sur "Zen Arcade", son étonnant double album de 1984, qu'il a fait son grand bond en avant.

Voyage initiatique

Qui était Hüsker Dü ? Sur les photos de l'époque, on peut voir un groupe dont l'anti-image était une prise de position en elle-même. Le chanteur et guitariste Bob Mould paraît coincé et maussade, prêt à en découdre ; le batteur et chanteur Grant Hart a des allures de stoner vaguement hébété, mais sympathique ; et le bassiste Greg Norton est le pivot stoïque du groupe, qui, il se trouve, arbore une moustache en guidon de vélo. Ils n'avaient pas l'air de faire partie du même groupe, mais la force de leurs individualités trahissait un amour commun du punk et de la pop classique à guitare des Beatles, des Who et des Byrds. Mould et Hart étaient également des auteurs/ compositeurs prolifiques, Mould suivant les traces du blitzkrieg bop des Ramones, tandis que les influences de Hart allaient du rock'n'roll des fifties à la folk — leur rivalité pour surpasser les chansons de l'autre a joué un rôle clé dans l'incroyable évolution de Hüsker Dü. Si au final le groupe a bâti sa légende sur la qualité de ses compositions, il y a d'autres raisons pour lesquelles "Zen Arcade" s'est avéré un succès artistique. Pour commencer, les tournées incessantes avaient incroyablement affûté le groupe et les notes de pochette de l'album soulignaient fièrement que l'enregistrement et le mixage n'avaient pris que 85 heures, avec des premières prises pour tous les titres sauf deux (les exceptions ayant pris un départ trop rapide). Le son aussi était différent, assaut brut de guitares métalliques grêles, roulements de caisse claire nerveux et basse pulsante exigeant l'attention de l'auditeur. Et Mould et Hart avaient des voix bien distinctes et séduisantes, le premier toujours à mi-chemin entre le cri et la confession, le second, avec son timbre nasillard et expressif, proche d'un Neil Young punk.

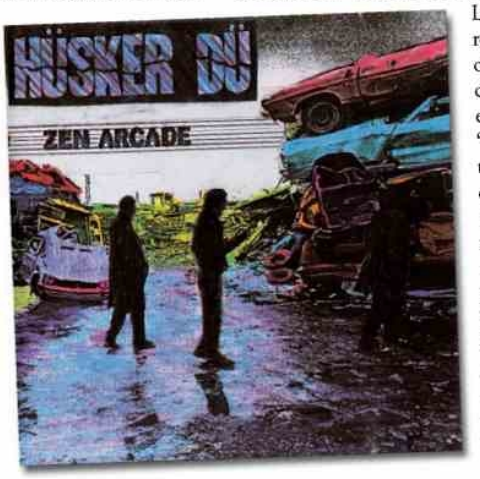


Photo Lisa Haun/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Mais c'est l'ambition pure de "Zen Arcade" qui impressionne vraiment. Avant le début de l'enregistrement, Mould avait déclaré dans une interview avec Steve Albini : *"Nous allons essayer de faire quelque chose qui dépasse le rock'n'roll et toute cette notion minable de groupe qui tourne."* Et, en plus d'être un double, c'était un concept album, ce qui a dû provoquer des crises d'apoplexie chez les fans de punk staliniens. Cependant, les disciples du hardcore n'avaient pas à se faire de souci, puisqu'une bonne partie de "Zen Arcade" assène une violente attaque sur les sens, plus affûtée encore que sur les disques précédents. L'album semble également contenir à peu près toute l'histoire du rock, dépoussiérant d'anciens styles, inventant au passage une nouvelle veine de rock psychédélique extrême.

Tout est là, dans l'imaginaire urbain primitif de sa pochette : les trois membres du groupe errent dans une casse grossièrement colorisée, cherchant au milieu des restes de voitures accidentées des pièces à récupérer et réinventer. Le titre, "Zen Arcade", semble évoquer une redéfinition des limites entre rock et pop, là où toutes les musiques existent dans un continuum libre au lieu d'être divisées en enclaves tribales.

"Something I Learned Today" est un premier titre explosif, sa batterie martiale galopante et son riff de basse irrésistible saisissant l'auditeur à la gorge jusqu'à ce que la guitare de Mould déferle en un blizzard d'acier, chargée d'adrénaline et de fureur vertueuse. Hardcore oui, mais, comme d'autres morceaux frénétiques de l'album, il propose une compréhension précise de la dynamique de ce qui rend une chanson excitante, au-delà de l'école de pensée (rock) du plus vite, plus fort, plus dur. Et la première phrase résume le rejet du groupe de la vision du monde rigide du hardcore : *"Ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est que le noir et blanc est toujours gris."* La voix de Mould est déjà à vif du puissant désir de communiquer. C'est une intro éblouissante annonçant que nous allons nous régaler pendant les 70 minutes qui suivent — franchement, si on n'est pas en train de sauter sur place en fracassant les chaises contre le mur, quel est notre problème ?

Interview 2014

Sur son nouvel album, "Beauty & Ruin", Bob Mould revient au rock mélodique musclé qui l'a fait connaître avec Hüsker Dü et Sugar. Et à l'instar de "Zen Arcade", il l'a décrit comme un cycle narratif de chansons. Rock&Folk a évoqué avec lui les deux albums.

ROCK&FOLK : D'où venait le titre "Zen Arcade" et que signifiait-il pour vous ?
Bob Mould : C'était une incohérence sortie de la bouche d'un membre du groupe ! Je pense qu'on peut dissocier les mots pour en trouver le sens, puis les remettre ensemble — un *jeu paisible* en quelque sorte.

R&F : Pourquoi avoir décidé de faire un concept-album ?
Bob Mould : Le concept est assez vague, presque comme si les chansons avaient créé le récit. À aucun moment, on s'est dit : *écrivons un opéra rock*. C'était plus une question de double album, ce qui était assez tabou dans le milieu du punk hardcore à l'automne 1983.

"Les gens sont très attachés à ce disque, sans doute plus que moi"

R&F : C'était donc en réaction à l'orthodoxie du hardcore...
Bob Mould : J'ai commencé à me rebiffer contre la norme hardcore avec "Real World" sur "Metal Circus". Je me sentais plus connecté à mes pensées et moins à la mentalité du troupeau — ce n'était pas un mauvais troupeau, mais toutes ces règles et ces conventions n'étaient plus mon truc mi-1983.

R&F : "Reoccurring Dreams" est particulièrement fascinant. Comment est né ce morceau ?
Bob Mould : Ce n'était qu'une jam pendant laquelle notre ingénieur du son (Spot) a eu la présence d'esprit d'appuyer sur le bouton *record* de notre deux pistes stéréo. Si on écoute attentivement, on peut entendre Spot jouer du saxo.

R&F : Comment envisagez-vous l'héritage de "Zen Arcade" ?
Bob Mould : Les gens sont très attachés à ce disque, sans doute plus que moi. Je crois que c'était le début d'une bonne série d'albums ("Zen Arcade", "New Day Rising", "Flip Your Wig") qui a distingué le groupe du punk hardcore stéréotypé en Amérique.

R&F : Comme vous l'avez à nouveau signifié sur "Beauty & Ruin", vous aimez l'idée qu'un album soit séquencé pour raconter une histoire. À quel point pour vous le besoin de communiquer via la narration et les paroles prime-t-il sur l'écriture de la musique ?
Bob Mould : Un bon album devrait incarner une période de la vie de son auteur. Avec "Beauty & Ruin", j'ai pu identifier quatre thèmes principaux — la perte, la réflexion, l'acceptation, l'avenir — au bout de neuf mois environ dans le cycle de travail. Créer ces quatre *cadres* séquentiels m'a aidé à choisir les *instantanés* correspondant aux cadres. À nouveau, il ne s'agissait pas d'écrire un opéra-rock, mais plutôt de comprendre les thèmes principaux et d'arranger les morceaux pour raconter une histoire. L'iconographie contribue également à tracer les grandes lignes de l'histoire. Le début de l'album est froid, lent et gris ; à la fin, il est chaud, rapide et solaire. Je suis vraiment fier de toute la réflexion investie dans cet album et je suis reconnaissant d'avoir eu un bon groupe de musiciens, d'artistes et de gens du métier autour de moi. Ils m'offrent leurs encouragements, leurs avis et leur soutien.

RECUEILLI PAR JOE BANKS

"Broken Home, Broken Heart" maintient le tempo et réussit à être plus sombre et furieux. C'est ici que devient apparent le concept flou du jeune homme aux prises avec la vie de famille (*"Tes parents se disputent, tu ne sais pas ce qui est bien ou mal"*) qui quitte la maison pour entamer un voyage initiatique dans le vaste monde. Les paroles servent à nouveau de métaphore pour se libérer d'une situation étouffante, mais Mould évoquait aussi le sentiment de colère sous le règne de Reagan et des Républicains en Amérique, l'impression d'être abandonné et trahi par les mesures militairement agressives et économiquement clivantes de l'état *parent*. Il y a un superbe pont à la Dead Kennedys et l'urgence de la chanson prive l'auditeur d'un couplet final.

Versant gothique

Et puis le son se met à changer... "Never Talking To You Again" est la première chanson de Grant Hart sur l'album, ballade acoustique speed-folk interprétée par Hart en musicien de rue à la voix mélodieuse, dopé aux amphétamines. C'est un exemple classique de composition directe et dépouillée, au son intemporel. "Chartered Trips" retourne au cœur de l'ouragan, avec un sens accru de la mélodie et un arrangement inventif (arpège de basse malin plaqué sur un accord de guitare soutenu et reverb de choix sur les voix) et indique la direction de plus en plus empruntée par Hüsker Dü.

"Dreams Reoccurring" est un morceau discordant de jazz-rock déconstruit, dont on comprend plus tard la raison, puis "Indecision Time" débarque comme une réaction consternée à ce maniérisme, son fracas haletant et super saturé truffé de détails. On dirait la bande originale d'un monde accéléré, la vitesse de la vie, toujours plus trépidante et chaotique. Si le symbole de l'anarchie est devenu un signe d'appartenance dans les milieux punk (ridiculisés par Mould), Hüsker Dü préférait refléter l'état d'anomie que le monde moderne pouvait produire chez les individus. En quête de sens, notre protagoniste se trouve parmi les disciples de Hare Krisna, leurs robes couleur safran et leurs voix trafiquées au varispeed s'évanouissant dans une vision de Haight-Ashbury façon bad trip, tandis que la chanson s'étire sur les rythmes sauvages d'un riff de basse à la Bo Diddley.

À la manière d'un dernier tour de piste hardcore, s'ensuit une poignée d'attaques frontales donnant l'impression d'être sous les tirs en zone de guerre. "Beyond The Threshold" a des couplets indistincts et déshumanisés alors que les refrains hurlés sonnent comme si Mould tentait de s'accrocher à sa santé mentale. Sans succès à en juger par "Pride", effondrement total du sens et de la logique, les mots de Mould rendus volontairement inintelligibles par l'incroyable vitesse de la chanson. En fait, ce titre opère avec la même force que le thrash metal, ce qui est intéressant puisque les étapes suivantes dans l'évolution du metal ont eu lieu à la même époque que "Zen Arcade". "I'll Never Forget You" poursuit le déluge hardcore, avec une seconde guitare en overdub pour ajouter du punch et une atmosphère clairement menaçante dans le refrain, tandis que "The Biggest Lie" débute par des power chords lents *sabbathesques* (une tendance qui sera plus prononcée au sein du post-punk) avant d'accélérer à la vitesse de la lumière. Dans une interview à l'époque, Mould parle de *"briser les défenses mentales de quelqu'un par le biais de la répétition"*, et l'effet cumulatif de ces quatre chansons perturbe les sens, imitant les ambitions du psychédélisme qui voulait que les gens pensent par eux-mêmes.

Ou peut-être n'est-ce qu'un dérèglement, puisqu'au cœur de "What's Going On", une dissonance provoque un malaise étrange, comme tous les premiers albums des Stooges réunis, le piano monocorde de "I Wanna Be Your Dog" en prime (d'ailleurs, beaucoup des titres de "Zen Arcade" sont subtilement étayés par un piano). C'est une brillante évocation de l'instant où l'on s'aperçoit qu'on a trop bu, virée finale titubante aux toilettes comprise... Puis "Masochism World" est un retour décidé dans la mêlée, le son d'un boogie de bar dans un tunnel aérodynamique truffé de riffs tout en maîtrise et défoulement. Enfin, "Standing By The Sea" est une embardée brutale et inconfortable vers la sobriété, sa ligne de basse fluctuante et ses effets sonores océaniques évoquant le versant gothique du psyché des sixties (on y entend aussi un cri incroyablement étiré du coproducteur Spot). C'est un changement de rythme troublant et une ballade typiquement fracassée de Hart, dont les chansons offrent une charge affective versatile qui contraste souvent avec l'expression plus directe de Mould.

Photo Art Fein-Shooting Star/ Dalle

Vitesse de la vie, toujours plus trépidante et chaotique

Passons au second disque et à ces deux titres qui auraient pu faire de grands singles. "Somewhere" (rare collaboration Mould/ Hart) est une chanson rock acérée et passionnée, ultra accrocheuse et dopée par des chœurs sur le refrains et une fabuleuse guitare enregistrée à l'envers. On dirait REM sous stéroïdes et le morceau indique à nouveau la direction collective du groupe. Après un bref interlude au piano ("One Step At A Time") survient le deuxième de ces hits au conditionnel, "Pink Turns To Blue". Construit autour d'un riff sur deux accords, simple et insistant, c'est de loin l'une des meilleures chansons de Hart (et de Hüsker Dü) et pratiquement un modèle pour la future scène emo. La sensibilité mélodique de Hart s'y exprime pleinement, les couplets folky s'élevant vers le superbe falsetto du refrain. Malgré son thème sinistre de dépendance à la drogue et de mort, résumé par la première phrase brutale (*"Partant chaque jour pour trouver une dose, ce n'était pas une pute sauf pour moi"*), il est impossible de ne pas aimer cette chanson.

"Newest Industry" est une autre composition agressive de Mould en lettré de la pop, avec des paroles post-apocalyptiques teintée d'humour noir : *"Ils ont brûlé et bombardé l'Est et le Nord et on ne peut plus aller nulle part. Les Etats du Sud sont surpeuplés, alors allons annexer le Mexique."* Avec son riff brutal et enlevé et son piano de saloon entraînant, son interprétation rappelle presque Bruce Springsteen et le E-Street Band à plein régime, intersection avec le rock classique qui devient plus pertinente alors que la carrière de Hüsker Dü progresse. "Monday Will Never Be The Same" est un instrumental au piano plus long qui pourrait servir d'intro à un morceau de Journey ou REO Speedwagon, puis "Whatever" rugit et se précipite vers la conclusion du concept, notre protagoniste se repliant sur lui-même pour vivre dans son monde. La guitare de Mould sonne comme une tôle qui résonne et influencera de futures générations autant que son écriture. Et s'il n'était pas déjà clair que Hüsker Dü n'adhérait plus au hardcore, la face C s'achève sur "The Tooth Fairy And The Princess", un (quasi) instrumental aux airs de boîte à musique qui frise le prog.

La connexion avec le rock classique est répétée avec "Turn On The News", ses arrangements de pop hard anticipant les hymnes socialement engagés comme "Rockin' In The Free World" de Neil Young. C'est également un grand single potentiel et le titre de l'album le plus diffusé sur les radios étudiantes. La voix expressive de Hart est parfaite sur des chansons de ce genre et Mould signe même un solo de guitare à la Van Halen (et un bon, qui plus est). Mais c'est sur le dernier morceau de "Zen Arcade" que Hüsker Dü se surpasse réellement. C'est déjà la dernière chanson ? Oui – "Reoccurring Dreams" est un instrumental jazz-rock de 14 minutes, enregistré live sur un deux-pistes, qui laisse supposer qu'en grandissant, Mould et cie ont été exposés à des disques du Mahavishnu Orchestra et de King Crimson entre leurs singles des Beatles. Ce morceau est remarquablement ambitieux, dans sa conception et son exécution, structuré comme un orage électrique qui ne cesse de s'éteindre et de revenir à la vie. Le motif central est imprégné de sidération et légèrement enfantin, le jeu de batterie de montagnes russes de Hart maintenant le tout en place, tandis que Mould improvise, conjurant parfois de petites mélodies et des accompagnements, mais le plus souvent malmenant son instrument. L'orage finit par se dissiper en une longue note de larsen pur et le son d'une énorme prise qu'on débranche. *This is the end, my hardcore friends…*

Hüsker Dü a continué de produire une série d'albums brillants en une très brève période, son étoile scintillant avant d'imploser dans l'acrimonie et l'épuisement en 1988. Mais trente ans plus tard, "Zen Arcade" demeure sa réussite la plus fracassante, servant à la fois de point de départ de fait à ce qu'on qualifiera assez prosaïquement de post-hardcore (Sonic Youth, Dinosaur Jr, Bitch Magnet...) et de première pierre du rock alternatif moderne (Pixies, Nirvana, Green Day...). Si on aime la mélodie et l'excitation, ainsi que la passion et l'intelligence dans le rock, c'est un album et un groupe indispensables dans sa vie. ★

Bob Mould : *album "Beauty & Ruin" (Merge Records)*

Dans le prochain numéro, Rock&Folk reviendra sur la scène post-hardcore américaine et ses albums clé

Impresario

CLAUDE CARRERE

Omnipotent manager de Sheila, le Français s'est éteint le 9 avril à 83 ans. Et avec lui une certaine conception du show-business vieille école.

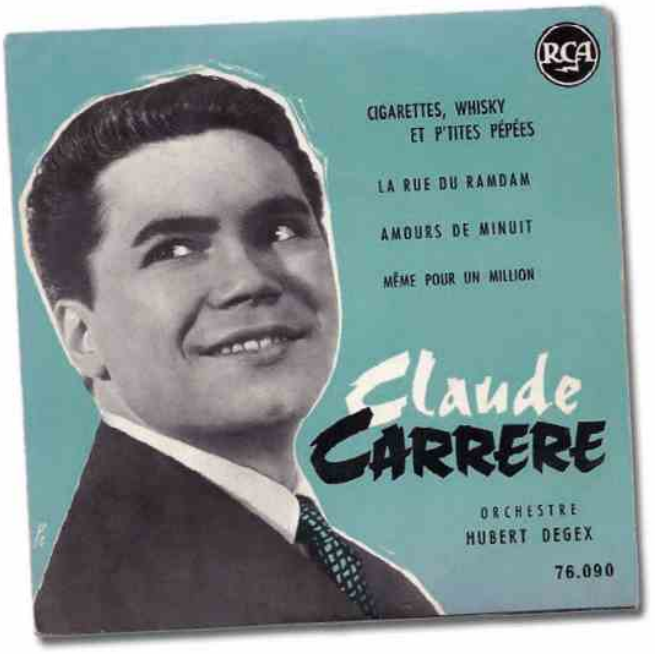
PAR PATRICK EUDELINE

Claude Carrère avait accepté le tournant disco de Sheila, pour un temps. Pire, Chic, Nile Rodgers... Tout ça, c'était son idée, à la base. Mais là, ça allait vraiment trop loin. Sa créature risquait de lui échapper. Nile Rodgers avait été ferme. Il ne voulait personne dans le studio pour enregistrer ce "King Of The World", l'album qui devait succéder au carton de "Singin' In The Rain". Claude Carrère, alors, avec des airs mystérieux, sortit devant Nile Rodgers une boîte de son attaché-case. Une sorte de parallélépipède, comme un paquet cadeau. *"Vous voyez bien que Sheila a besoin de moi, qu'elle ne peut se passer de moi. Et encore moins en studio.*
— Oui ?" Nile Rodgers le regardait, interloqué. Le petit Français, avec sa cinquantaine replète, déjà, et malgré son carnet de chèques, ne l'impressionnait guère. Et puis des carnets de chèques... il en avait vu d'autres. *"Dans cette boîte, il y a le secret du son de Sheila. Rien de moins."* La boîte semblait bien petite pour contenir un processeur de studio. Qu'y avait-il donc à l'intérieur ? Un *harmonizer* ? Une chambre d'écho, un EQ ? Bricolé en France, donc. Non, décidément Nile Rodgers n'était guère impressionné. Claude Carrère insiste cependant : *"Sans cette boîte, Sheila n'existe pas."* Nile Rodgers sourit et conclut : *"On va faire, sans. Quand même."* De toute façon, si on se fiait à ce qu'il avait entendu... Cette chanteuse, pour lui, planait dans d'insupportables aigus. Il avait donc changé toutes les tonalités. Le "Spacer" qu'il lui réservait était plus bas d'un octave que tout ce que la Française avait enregistré auparavant. Alors, la boîte à coucou de Claude Carrère, hein...

Une fois le producteur français définitivement parti, Bernard Edwards, son bassiste et complice de studio, lui glisse : *"Qui te dit que c'était un effet de studio dans la boîte ? Moi je crois que c'était un poulet sans tête."* Et il expliqua à Nile Rodgers que Claude Carrère était fasciné par l'astrologie, le magnétisme et les superstitions les plus diverses. *"Une* dagyde *? Une poupée vaudoue ?"* C'était ça ou un truc bricolé, un EQ primitif, pour *pousser* Sheila dans les aigus. Personne ne le sut jamais — et aujourd'hui encore, on s'interroge — sur ce qu'il y avait vraiment dans *la boîte magique à Sheila* que Claude Carrère trimbalait depuis les débuts de son artiste.

Claude Ayot était né en 1930, en Auvergne. Il connut donc la guerre, la Rive Gauche, l'existentialisme et les cabarets de Saint-Germain-des-Prés. C'était un homme déjà quand tous écumaient, d'Ecluse en Tête de l'Art, ces endroits qui faisaient les artistes, de Gainsbourg aux Frères Jacques, de Jean Yanne à Guy Lux. A vrai dire, il n'est pas un chanteur, acteur, animateur, comique... qui ne faisait alors *le circuit*. A vingt-cinq ans, alors que le rock and roll explose et que la France ne le sait pas encore, Claude Ayot, devenu Carrère, se verrait bien chanteur. Comme Eddie Constantine ou Philippe Clay, de sacrées idoles. Et donc il fait tous les radios-crochets, micros ouverts, spots amateurs. Il y croise Claude Nougaro comme Serge Lama, Philippe Nicaud comme les Frères Ennemis ou Jean Yanne. Son genre ? Chanteur de charme a priori. Comme Jean-Claude Pascal ou André Claveau. La prestance en moins. Il n'est pas très grand, presque rondouillard, et son sens du rythme est quelque peu approximatif. Mais il est malin. Alors il enregistre. Quelques EP chez RCA. De 1957 à 1959. Sans grand succès à vrai dire. Son "Sur Un Coup De Tête" sombre dans l'indifférence, son "Cigarettes Whisky Et Petites Pépées" est atomisé par la version d'Eddie Constantine, son "OK Corral" aurait mérité, dans le genre américain, un Yves Montand.

Photo Rue Des Archives/ AGIP



Chanteur de charme ? il y a déjà Sacha Distel ! Il comprend vite qu'il lui faut *passer de l'autre côté*. Dès 1959, il écrit pour les autres. Jimmy Frey notamment.
Et puis le rock explose. Rien ne sera plus comme avant. Le monde des cabarets et des années 50 est englouti. Enfin ses chanteurs...
Et c'est sa chance, il commence à composer pour un peu tout le monde. Jimmy Frey, tout d'abord... Et puis pour Danyel Gérard, avec Jean Constantin, pour Gelou, Mina, Gloria Lasso, pour Peter Kraus (le Johnny allemand selon Albert Raisner...) et, surtout, Richard Anthony. Grâce à ce dernier, Claude Carrère remporte un premier prix au festival d'Enghien. Même si son "Ma Mélodie" n'en méritait peut-être pas tant...
C'est un monsieur désormais. Il travaille pour l'éditeur Raoul Breton. En 1962, il est établi. Un monsieur qui collabore avec Georges Aber, Ralph Bernet, Jil et Jan ou Jacques Plante, sommités du biz d'alors.
Il vient d'adapter pour Lucky Blondo le "Sheila" de Tommy Roe, et sait déjà qu'une bonne idée n'est jamais perdue. Comme tous, il traîne au Golf Drouot. Si un nouveau Johnny, un Eddy passe... comme tous, il veut l'avoir. Il désire se lancer dans la production. A la manière de Norrie Paramor, de Phil Spector ou du fameux Colonel Parker. Il voit les choses ainsi.

Le Golf. Son tremplin, son Henri Leproux. Un des innombrables groupes qui traînent là vient de demander à Leproux, ce vendredi soir de tremplin, si ce dernier pouvait leur présenter quelqu'un. Qui les aide à se lancer. Justement Claude Carrère est là.

Henri Leproux lui présente les Guitares Brothers.
Oh ! rien que le nom déjà... On sait qu'ils ne sont ni meilleurs ni pires que les autres, qu'ils jouent sur guitares Lucky Seven ou Höfner et reprennent du Gene Vincent et du Elvis, "Apache" des Shadows. Non, rien de spécial. Mais ils ont une *chanteuse*. Du coup, Claude Carrère accepte d'aller assister à une répétition. On ne sait jamais, n'est-ce pas.
Une chanteuse ? Il en cherche une, justement. Enfin vaguement...
Il croit qu'il y a une place entre la très intellectuelle (finalement...) Françoise Hardy et la trop belle Sylvie. Une place à prendre.
Il a, déjà, auditionné les Jumelles et Sophie. Avec cette dernière, cela a failli se faire... sauf que les parents n'ont pas voulu.
Alors, le lendemain, Claude Carrère se retrouve dans ce cinéma désaffecté de la rue d'Arcueil où les Guitares Brothers répètent. Ce n'est guère fameux. Ils pourraient être rodés par une tournée des plages qu'ils viennent d'effectuer avec la jeune Annie... Mais décidément, ils sont trop timides, jeunes et inexpérimentés. Dans un coin, Annie regarde. Les Guitares Brothers n'avaient pas compris qu'elle était leur atout principal.
"Et elle ? — Oh, elle chante parfois avec nous. Enfin, elle s'amuse."
Tino, un des Guitares Brothers, avec Gibus et Trottinette, prend le micro et le tend à la jeune Annie. Qui se lance dans le fameux "Chariot" de Petula Clark. C'est imprécis, château branlant. Mais Claude Carrère est conquis. Enfin presque.
Il revient le lendemain avec Jacques Plait, le directeur artistique de Philips. Si, en fait, conquis, il l'était. Clairement.
Mais angoissé, encore : *"Les parents vont-ils accepter ?"*
La gamine n'a que seize ans.
Les parents ? Parlons-en. Après la légende. Les parents de la future Sheila. Qui faisaient les marchés et vendaient des bonbons. Les parents de la parfaite *petite fille de français moyen*. Micheline et André Chancel acceptent.

On connaît la suite. Le premier EP avec l'inévitable "Sheila". Qui ne marche guère. Et puis deux coups de génie coup sur coup.

Le coiffeur Michel Mastey qui *invente* les couettes. Et "L'Ecole Est Finie", composé par Claude Carrère. A toute cette faune préadolescente, il le sent bien, il faut parler de choses qui les intéressent, de leur quotidien. Mais avec douceur... Pas comme ce voyou d'Eddie Cochran et son "Summertime Blues". Ou ce pervers de Chuck Berry. Tout cela, ce sont des rockers, des dynamiteurs de Palais des Sports. Sheila sera une twisteuse. Face au rock dur des Vince, Chats ou Chaussettes. Une sorte de Lesley Gore française, par exemple. Qui ne fera peur à personne. Sur le créneau, elles semblent nombreuses... En fait, il n'y a personne. Ria Bartok, Alice Dona, Gélou, Jackie Seven, aucune ne fait l'affaire. L'école, décidément, c'est parfait comme dénominateur commun. A s'étonner que personne, au fond, n'y ait pensé avant.
Avant "L'Ecole Est Finie", il y eut quelques mois difficiles où *Sheila* ne décollait pas vraiment. Claude Carrère, inlassablement, faisait répéter Annie Chancel dans sa voiture, et cela, même aux feux rouges. Elle s'empourpre : tout le monde la regarde. Mais son mentor est intraitable. L' "Ecole Est Finie" sera un cataclysme. Mieux.
Une identification. Sheila, dès ce moment... tout le monde l'adore — et même mon père. Tout le monde, sauf les purs et durs, cela va sans dire. Elle fait de la scène, avec les Surfs, avec Frank Alamo. Elle est la yé-yé girl absolue, la Mademoiselle Age Tendre. Les succès s'enchaînent. "Le Sifflet Des Copains", "On A Juste L'Age", "Vous Les Copains, Je Ne Vous Oublierai Jamais", quatre tubes en un an.
Tous les thèmes adolescents y passent.
Et Claude Carrère, chez Philips, monte son empire, autour de sa chanteuse. Il contrôle tout. Image, retombées, interviews, choisit les titres et les looks. Sheila est une employée. Elle n'a qu'à souhaiter... et envoyer la facture à son imprésario. A vingt ans, trop contente de s'offrir une Alfa Roméo, cela lui suffit. Les chiffres exacts ? Elle mettra des années à déberlificoter le montage. Et puis, après tout, elle n'est qu'interprète. Même les parents se taisent.
Claude Carrère a eu la brillante idée de *la boutique de Sheila*... Puisque toutes les gamines arborent vite le kilt, la chemise blanche et le reste de la tenue.

Pochette collection VP

Et c'est peu dire que cela se vend comme des petits pains.
Elle est la première à oser ce genre de merchandising. Avant même Johnny et Sylvie. Les franchises se multiplient. A la tête, ou comme homme de paille, c'est selon, Carrère a placé le père de Sheila. Comme cela, les parents sont satisfaits. Heureux, surtout, de ne plus faire les marchés. Et en oublient de récriminer.
Sheila survit à tout. La décennie explose, se politise, se psychédelise. Elle, elle va de "Kilt" en "Adios Amor", de "Petite Fille De Français Moyen" en "Folklore Américain". Son "Bang Bang" est un triomphe. Mérité. Ni Dalida, ni Sylvie, un temps pressenties pour reprendre le titre, ni même Nancy Sinatra, n'ont su tirer tant de grandiloquence enfantine du chef-d'œuvre de Cher.
Et à réécouter aujourd'hui... Les arrangements semblent plus fins que dans la mémoire, plus malins. Tout cela est parfaitement fait, s'inspire de Sonny Bono ou de Lee Hazlewood. Sans charre.
Bientôt Sheila arrête la scène après un burn-out et le scandale Gérard de Villiers (dans France-Dimanche : *"Sheila est en train de devenir un homme"*). Claude Carrère lui a promis le cinéma. Et c'est "Bang Bang". Un merveilleux navet (merveilleux puisque il y a Jean Yanne et Gérard Majax...) où il contrôle tout sans trêve, impose son ami Guy Lux comme ce scénario inepte.
D'ailleurs, on l'aura compris, Claude Carrère est le genre de manager qui impose tout. Auprès de Sheila, il y a désormais Humbert *Mémé* Ibach, placé par lui. Mais il n'y a pas de fiancé. Et cela fait jaser. Et ce n'est pas le freluquet Akim avec qui elle enregistre en duo qui risque de faire le poids. On murmure qu'elle est la maîtresse de Claude Carrère. Et cela depuis le début. On dit tout et rien. En fait, quand elle prétend naïvement *"ne pas avoir le temps pour cela"*... eh bien, c'est tout simplement exact.

"Les Rois Mages", même si elle continue d'en vendre par camionnées, avec la complicité de Guy Lux, de Maritie et Gilbert Carpentier, de tout un système huilé et totalement frelaté. Claude Carrère ne voit pas pourquoi les choses changeraient. *Ce qui a déjà marché marchera encore*. C'est sa devise. Il met du temps à s'en persuader mais accepte d'essayer en catimini le virage disco que Sheila lui propose. Carrère *cache* la Sheila discoïfiée dans un premier temps, sous un pseudo et une pochette anonyme. Avant de la révéler au grand public chez Guy Lux, une fois le succès avéré. Personne n'avait fait le rapprochement entre Sheila et cette Sheila *B Devotion*. Il lui offre alors Chic, une carrière internationale... Mais bientôt, il trouve que les choses vont trop loin et que la star façon club new-yorkais qu'est devenue Sheila... a perdu toutes ses attaches populaires. En fait, il a peur de la perdre. Aussi, après l'aventure disco, un "Little Darlin' " rock et vendu dans le monde entier et des millions de disques s'écoulent — et un succès critique certain. Dans Libération, Bayon la place aux côtés de Bowie et de Blondie, désormais — Sheila, pour ses derniers feux, rechante en français, même si elle vit désormais en Amérique et fréquente l'Actor's Studio. Et abandonne le *glitter disco* pour des affûtiaux façon Véronique et Davina. C'est "Pilote Sur Les Ondes" et bientôt "Et Ne La Ramène Pas". Qu'elle déteste. Mais que Carrère a imposé. Sheila a eu, un moment, le monde à ses pieds. Mais, déjà, il lui a coulé entre les doigts. Les eighties sont là. C'est sa fin. Avant de revenir comme pasionaria gay et boîte à mémoire, c'est l'heure des procès. Selon elle, Carrère l'a lésée. Et pas qu'un peu. Chiffres et noms d'oiseaux volent. On y est encore. Même maintenant que Carrère est mort. On n'arrive pas à comprendre si Sheila était salariée d'une société, comment concrètement fonctionnait leur arrangement. Carrère payait tout, certes, des maisons aux impôts. Mais le compte pouvait-il y être, en regard des millions de disques vendus ?

Ce qui a déjà marché marchera encore. C'est sa devise

Elle vit dans l'appartement au-dessus de ses parents, ne sort jamais, ne fréquente personne du showbiz : Claude Carrère verrait cela d'un sale œil. Il veut protéger sa poule aux œufs d'or. Et se protéger lui aussi, évidemment, par la même occasion.
Tout cela durera jusqu'en 1972. Après un "Rois Mages" emprunté aux Middle Of The Road, et "Les Gondoles A Venise" superbement orchestré. Claude Carrère n'aimait guère ce Ringo Willy Cat. Mais il comprit vite qu'il ferait le fiancé, puis mari et père idéal. Et il maîtrisa tout. Jusqu'à la naissance de Ludovic.

Mais le virage le plus important se négocie dans l'ombre : ce ne sont plus les disques Philips qui régentent Sheila, mais les disques Claude Carrère. Il vient de fonder sa propre maison de disques.

Nous sommes en 1973. Et Sheila n'est plus son unique préoccupation. Chez Carrère, on signe à tour de bras et on distribue le label Flèche de Claude François comme des catalogues de jazz. Le label fera jusqu'à 300 millions de chiffres d'affaire et douze pour cent de parts de marché. On y monte des *coups*. On y signe Dalida comme Sacha Distel. A l'image de Claude François, Carrère veut se diversifier. Dans l'édition, par exemple. D'ailleurs, il rachète les magazines Hit et Podium. Et même Trente Millions D'Amis. Bientôt ce sera des livres, avec Lafon. La vidéo, quand arrive la cassette. Et même les bateaux. Il rêve en effet de chantiers navals. Il en ouvrira... Mais pour l'instant, c'est encore Sheila qui le préoccupe avant tout. Les deux vont se quitter et ne le savent pas encore. Sheila déteste "Patrick Mon Chéri" et tous ces tubes qui ont suivi

Il a créé l'empire Carrère, on l'a vu, s'est diversifié dès 1972, voulant tout embrasser. Ne lui manque alors que la télévision qui, il le sait, va exploser en cette fin des années 80.

Intervilles, Tournez Manèges, La Roue De La Fortune, Fort Boyard. Tant d'autres... Tout cela lui doit. Peu ou prou, via Carrère Télévisions.
En 1991, il vend à Warner Carrère Music. Il sait que la TNT arrive, il a besoin de capitaux. Il crée Carrère Group. C'Est Pas Sorcier, Arrêt Sur Images, Maigret... On se lasse de compter les faits d'armes. Carrère Group est introduit en bourse... mais comme dans tous les contes de fées hollywoodiens, la réalité va finalement reprendre le dessus et tout va s'effondrer. Patatras, grandeur et décadence, Claude Carrère est accusé de délit d'initié, chiffres d'affaire et commandes fictifs... poursuivi donc, comme un vulgaire Tapie. Tout s'effondre.
On lui colle des millions d'amendes. Le système Carrère se heurte au monde qui se met en place. Un monde rigide et comptable où plus rien ne se fait *à l'arrache*, ni dans la poésie pure. Lui qui était de la génération des *chèques au porteur* ne sait raisonner ainsi.
Le groupe Carrère est liquidé en 2010. Il meurt le 9 avril 2014, alors que l'autorité des marchés financiers lui cherche de solides noises. Sheila n'est pas venue à son enterrement. Comme lui n'a pas assisté à ses retours triomphants à l'Olympia.
Le temps des Fechner, Barclay, Carrère est désormais historique. Terminé, le temps des Moguls et des escrocs magnifiques. Certains diront le temps du music-hall. Un temps remplacé désormais par des technocrates et des fantômes Internet. Chacun conclura. ★

"On va prendre les choses et les emmener très loin"

JACK WHITE

Homme de concret, l'ancien White Stripes reçoit dans ses locaux de Third Man Records pour évoquer, outre son nouvel album, les innombrables disques qu'il enregistre, produit ou grave directement sur d'antiques acétates.

PAR JONATHAN HUME

Samedi 19 avril 2014. C'est le Record Store Day à Nashville comme ça semble l'être désormais partout dans le monde. Le jour du disque (et, on ne va pas se mentir, le jour du vinyle) est désormais célébré jusqu'au Japon. Le moindre disquaire indépendant jouit de l'évènement comme un tenancier de bar s'assure un maximum de fûts vidés le soir de la Saint-Patrick. Mais à Nashville il se passe un truc spécial. Au sud de downtown, sur la 7e Avenue, un peu excentrés, se trouvent les locaux de Third Man Records. Un magasin, une salle de concert, un studio d'enregistrement et de répétitions, un labo photo, un local de stockage immense, un camion/ boutique itinérant et, au cœur du bâtiment, le bureau de Jack White, le boss. Et Jack White, c'est un peu le Père Noël du Record Store Day. Chaque année il fait honneur à l'évènement comme si sa réputation en dépendait (et elle en dépend un peu, il est vrai). En 2013, l'homme profite de l'occasion pour inaugurer le Record Booth, cette petite cabine en bois dans laquelle n'importe qui, de Neil Young à Weezer en passant par vous, lecteurs, peut s'introduire et enregistrer un morceau. Celui-ci est instantanément gravé sur un petit vinyle transparent de six pouces. Lorsque l'enregistrement est terminé, on n'a plus qu'à attendre quelques instants pour voir son disque apparaître, prêt à l'emploi, à la manière d'un photomaton. *So cool !* En 2014, il fallait aller plus loin. Jack White et son équipe décident donc de tout mettre en œuvre pour réaliser l'impensable : enregistrer, mixer, graver et mettre en vente un disque en l'espace d'une demi-journée.

Rendez-vous est pris et le samedi au petit matin, une foule dense se presse devant les portes de Third Man pour assister à la performance de Jack White. Même Alison Mosshart est sur place. Les deux premiers morceaux sont mixés et gravés simultanément sur un acétate, sous les yeux du public qui peut assister à la procédure à travers une porte vitrée judicieusement placée derrière la scène de la Blue Room (où tout est effectivement bleu, du sol au plafond en passant par l'éclairage et la décoration). A 10 h 39, White annonce : *"The records have left the building."* Il embraye sur un concert en bonne et due forme tandis que le disque matriciel traverse la ville pour atterrir dans l'usine United Record Pressing. Là, il sera pressé en quantités limitées. 3 heures, 55 minutes et 21 secondes après avoir été enregistré, le 7 pouces "Lazaretto"/ "The Power Of My Love" arrive entre les mains de son premier acheteur. Un petit 45 tours pour l'Homme, un grand disque pour l'Humanité.

Quelques jours plus tard, Jack White nous accueille dans son bureau de Nashville. Canapé de velours, taxidermie, ossements et portraits de bluesmen aux murs. La splendide installation hi-fi diffuse la BO d' "Assaut Sur Le Central 13" de John Carpenter. On vient pour lui parler du World's Fastest Record et de "Lazaretto", son nouvel album. Mais il avait visiblement beaucoup d'autres choses à raconter.

Photo Mary Ellen Matthews-DR

ROCK&FOLK : Parlez-nous de "Lazaretto"...
Jack White : C'est l'album qui m'a pris le plus de temps depuis que je fais des disques. Ça m'a mobilisé pendant un an et demi, peut-être même plus. D'habitude j'enregistre toujours mes albums en deux ou trois semaines et cette fois-ci je me suis dit : *Pourquoi ne pas passer une année sur ce disque ? Enregistrer de temps en temps. Peut-être que ce sera une bonne idée, peut-être pas…* Bon, je me suis rendu compte au bout de huit mois que je n'aimais pas du tout cette méthode. Mais c'était trop tard. J'ai donc dû continuer de travailler comme ça. Pourtant, écrire des paroles pour une chanson composée neuf mois avant, c'est vraiment bizarre. C'est presque comme écrire pour une autre personne. Mais je me suis dit que ce serait un bon challenge et effectivement ça l'a été. Un challenge qui m'a plusieurs fois laissé totalement vide. Et puis d'un coup, les choses se remettaient en place et c'était reparti. Des coups de chance...

R&F : "Lazaretto" est un album assez court mais brasse de nombreux genres et joue sur des atmosphères très variées. Quel était votre principale volonté artistique sur ce disque ?
Jack White : Je travaille toujours chanson par chanson. J'en avais environ vingt-cinq pour les séances de "Lazaretto". Je bosse d'ailleurs toujours sur certaines d'entre elles. Celles qui se trouvent sur l'album semblaient former une certaine harmonie. Et puis ce sont tout simplement celles qui ont été terminées en premier, qui paraissaient prêtes à êtres gravées. De toute façon je ne suis pas du genre à travailler sur des concepts ou à réaliser des albums dédiés à un genre en particulier. Et même à l'intérieur des morceaux, ça tourne. Dans le titre "Lazaretto" on dirait qu'il y a au moins six genres différents.

R&F : Du funk, de la country, du stoner et même du hip hop. On a déjà noté au moins ça...
Jack White : Absolument, il y a de tout ça. Mais aussi des synthés new wave et en effet, du hip hop. J'aime mélanger tout ça. C'est comme ça que je me sens bien. C'est toujours un peu ennuyeux de se dire en composant : *Ouais ça c'est le morceau country. Ça c'est le morceau blues, etc.*

R&F : Et d'une certaine manière "Lazaretto" semble très connecté à "Blunderbuss", l'album précédent. Les deux se complètent parfaitement...
Jack White : Ah, c'est bon à entendre. Un peu genre "Rubber Soul" et "Revolver", c'est ça *(rires)* ? C'est logique puisqu'une grande partie des musiciens sont les mêmes que sur "Blunderbuss", ça a été enregistré dans les mêmes studios. C'est cool que tu trouves que tout est cohérent avec l'album précédent parce que les chansons sont tellement variées, compare "Love Interruption" à "High Ball Stepper", ce sont deux mondes différents. Mais si on sent qu'elles viennent toutes du même endroit, du même artiste, alors c'est génial. C'est justement comme ça sur "Rubber Soul" et "Revolver" des Beatles. "Good Day Sunshine" et "Tomorrow Never Knows", deux morceaux diamétralement opposés mais qui parviennent à fonctionner ensemble.

R&F : Cet album vous a pris du temps mais pas le World's Fastest Record qui lui est allé très vite. Comment vous êtes-vous senti tout au long de cette aventure organisée pour le Record Store Day ?
Jack White : C'était assez dingue parce que, comme la plupart des choses que nous entreprenons ici, on se prépare mais pas trop. On laisse pas mal les commandes à Dieu, ce qui signifie que beaucoup de choses auraient pu mal se passer. Ce n'est pas grave en soi quand on fait son truc de son côté mais, quand les gens se pressent pour assister à ça et sont en attente d'un truc, parfois on peut devenir un peu tendu. La nuit qui a précédé l'événement, une pièce importante de la machine à graver s'est cassée et on ne savait pas du tout quoi faire. Soit on enregistrait tout en mono, soit on fabriquait de la stéréo déguisée. On aurait dû faire semblant de graver, prendre les bandes pour les emporter chez Sony et graver à partir de celles-ci. Je me suis dit que je ne pouvais tout simplement pas faire ça et j'ai préféré enregistrer en mono.

SUGAR

R&F : Mais la mono, on aime ça...
Jack White : Mais ouais, moi aussi j'adore. Souvent je trouve même ça mieux en mono. C'est tellement plus fort, je ne comprendrai jamais comment ça se fait mais les mix mono sont tellement plus puissants. Bref, on s'est retrouvé dans cette situation où on a failli devoir tout annuler : *Désolé les gars, finalement on ne fait plus rien !*

R&F : Mais vous vouliez forcément le faire pour le Record Store Day ou c'est quelque chose que vous auriez tenté de toute façon ?
Jack White : Ecoute, on a développé une réputation selon laquelle à chaque RSD, Third Man propose des choses audacieuses. Et généralement l'idée nous tombe dessus quelques semaines avant l'événement. Le World Fastest Record à l'origine c'est George Ingram, notre maître graveur, qui y avait pensé. Alors que notre procédé d'enregistrement Live-To-Acetate (*l'enregistrement des artistes en live, tout en mixant et gravant simultanément les prises sur vinyle, sans aucune autre altération — NdA*) était enfin fonctionnel, il m'a dit qu'on devrait tenter de créer le World's Fastest Record. S'il y avait un moment parfait pour le faire, c'était bien celui-là. Si tu savais comme on a eu du mal à expliquer aux journalistes qu'on pouvait réellement graver sur vinyle en direct et que personne d'autre au monde ne pouvait le faire... Et puis finalement quand on vient voir un show et qu'on constate comment ça se passe, là on comprend. C'est comme de dire : *"Hey, j'ai un label indépendant !"* Généralement les gens répondent : *"Et alors ? Tout le monde en a un !"* Sauf que quand ils viennent chez Third Man et voient comment ça se passe, ils se rendent compte qu'on ne fonctionne pas de la même manière que les autres. C'est toujours un bonheur pour moi de faire visiter ces lieux parce que c'est ce que je rêvais toujours de voir quand j'étais gamin. Mon but était de rassembler toutes ces machines incroyables dans un seul et même endroit.

"On se prépare mais pas trop. On laisse pas mal les commandes à Dieu"

Parler à la foule

R&F : Record Store Day a pris une telle ampleur que même les grandes enseignes tentent d'en tirer parti. Vous n'avez pas peur que petit à petit le Record Store Day ne perde son identité ?
Jack White : Je suis toujours étonné de constater à quel point le Record Store Day est devenu populaire. Ce n'est pas forcément une chose à laquelle on s'attendait et franchement comment ne pas s'en réjouir ? Il y a même des gens qui viennent et qui n'achètent rien, ils soutiennent juste l'idée du Record Store Day. Et heureusement que ça permet aux disquaires indépendants de survivre. Moi, je suis très heureux que le Record Store Day se soit démocratisé. C'est même une bonne chose que les gros labels s'y mettent et éditent ou rééditent des artistes super populaires car c'est une manière comme une autre de ramener les gens au format vinyle. S'il s'agit de s'offrir "Abbey Road" pour petit à petit arriver au Velvet Underground, c'est génial.

R&F : De tous les musiciens venus enregistrer et jouer chez Third Man, lesquels vous ont le plus impressionné ? On imagine que lorsque Jerry Lee Lewis débarque, il se passe quelque chose de spécial, non ?
Jack White : C'est complètement dingue, mec. Je veux dire, Jerry Lee Lewis venait jouer et nous on savait qu'on serait heureux, quoi qu'il fasse. C'est déjà tellement fou que lui ou Chuck Berry donnent encore des concerts, c'est vraiment impressionnant. Je veux dire, c'est comme s'ils venaient du 19e siècle. De voir ces gens jouer du rock'n'roll, un genre qu'ils ont participé à inventer. Ils n'appelaient même pas ça le rock'n'roll, ils n'avaient pas encore de nom pour qualifier la musique qu'ils jouaient. Ce n'est arrivé que plus tard. On dirait que ça fait des siècles mais, en réalité, c'était il n'y a pas si longtemps. Que ces gens-là se produisent encore sur scène, c'est extrêmement inspirant.

R&F : Et quand on voit jouer ces artistes, assiste-t-on à des choses qu'on ne voit pas chez les groupes récents ?
Jack White : Je pense que j'ai passé plus de temps que n'importe qui, du moins parmi mes pairs, à fréquenter des octogénaires, des personnalités de l'histoire du rock, et à apprendre d'eux le plus possible. Il me semble que les jeunes groupes d'aujourd'hui s'orientent plutôt vers une esthétique punk. Ils montent sur scène et font leur truc. C'est clairement attirant pour eux. Les artistes de l'époque, on leur apprenait comment entrer sur scène, comment s'adresser à la foule, on leur expliquait l'aspect showbiz. L'attitude punk, comme celle qu'on avait au début avec les White Stripes, c'est super mais on en est arrivé au point où on se produisait devant des foules de milliers de personnes. A ce stade, on doit vraiment commencer à parler à la foule, qu'on le veuille ou non. Si on ne le fait pas, on va se faire détester. Il faut aussi faire des rappels. J'ai horreur de ça, mais j'ai bien dû m'y mettre. Tout ça c'est un apprentissage. Les mecs comme Jerry Lee Lewis, on voit tout de suite qu'on leur a appris les ficelles en 1955. On les observe et on a envie de taper sur l'épaule des jeunes et de leur dire : *"Tu vois, c'est comme ça qu'il faut faire. Alors remonte sur ta scène et fais pareil qu'eux parce que c'est comme ça que ça marche."*

Numérique, en voiture

R&F : Comment a eu lieu votre rencontre avec Neil Young ?
Jack White : Ça s'est passé l'an dernier pour Record Store Day. Il tournait des images en ville pour le baladeur numérique qu'il a construit, le Pono, et il est venu faire un tour chez Third Man. J'étais surpris de le voir, je crois bien que c'était la première fois que je le rencontrais. Il est arrivé et nous venions tout juste d'inaugurer notre Record Booth. Donc il observe les gens entrer dans la cabine, enregistrer leur titre et ressortir avec un vinyle et il y a ce teenager qui joue un morceau de Neil Young au moment où il débarque. C'était vraiment marrant quand il est sorti du Booth et que Neil Young se tenait justement devant lui. Quelle expérience ça a dû être pour ce gamin ! Et puis soudain Neil Young décide d'entrer lui aussi dans la cabine pour enregistrer quelques trucs. C'était super. Puis quelques mois plus tard, il m'appelle et me dit : *"Hey mec, je voudrais faire mon nouvel album dans ta cabine."* Qu'est-ce que tu voulais que je lui réponde ? Je lui ai dit : *"Bien sûr, ce n'est pas moi qui vais t'en empêcher ! Faisons ça quand tu veux. Faisons-le tout de suite !"* Quelque temps plus tard, il a débarqué et m'a demandé de produire avec lui. On a donc réalisé l'album ensemble, on a également tout filmé et c'était... c'était génial, mec. Chaque chanson sonne magnifiquement car elles sont enregistrées dans ce format complètement à part.

Ultra vinyle

Pour l'édition ultra vinyle 180 grammes de "Lazaretto", Jack White a frappé très, très fort. La face A est à jouer à l'envers, à partir du centre. Elle se termine par un *locked groove*, dit sillon sans fin, sur la bordure extérieure. Sous le papier du macaron face A, un morceau caché jouable en 45 tours et sur celui de la face B, un autre (en 78 tours). Quand on se penche au bon angle, l'hologramme d'un petit ange apparaît à la fin du sillon, dessiné par Tristan Duke. Une face est brillante et l'autre mate comme un 78 tours. "Just One Drink" a deux intros (acoustique ou électrique) sur deux sillons parallèles qui finissent par se rejoindre. Le tout avec zéro compression, plus des mix et un ordre des chansons différent du CD. White, le *black vinyl lover*.

Photo DR

Jack avec le pionnier Jerry Lee Lewis :
"Je fréquente les octogénaires. Eux savent faire..."

R&F : Vous avez pu tester le nouveau format numérique de Neil Young ? Avez-vous eu le Pono entre les mains ?
Jack White : Ouais. C'est plutôt cool, mais c'est assez difficile à expliquer au grand public et aux gens qui n'ont pas forcément de prétentions audiophiles. Les gens qui se servent d'iPod quotidiennement et n'écoutent que du mp3, il est possible qu'ils notent une différence mais il se peut également qu'ils ne voient pas l'utilité du prix plus élevé et de la résolution supérieure du son. Il suffit de regarder quelques années en arrière quand le Super-Audio-CD et tous les trucs du genre ont débarqué, les gens n'ont pas vraiment adhéré. C'est tout simplement parce que la plupart des gens s'en fichent. Je veux dire, regarde la stéréo que j'ai ici. Tu crois que la majorité des gens voudraient se prendre la tête à assembler un truc pareil *(rires)* ? Une boombox les satisfait amplement. Et il n'y a rien de mal à ça, les gens écoutent la musique comme ils le souhaitent. Ce qui est vraiment cool avec le Pono c'est que, contrairement à un iPod qui ne renseigne en rien sur ce qu'on écoute, il détaille précisément sur l'écran les spécificités techniques d'un morceau. Et donc si on joue par exemple "Satisfaction" des Stones, il va dire si c'est du mp3, du 16 bit, du 24, etc. On a le choix entre toutes ces résolutions et la possibilité de sélectionner la plus fidèle au format d'origine. Et comme on peut passer d'une version à l'autre instantanément, on s'aperçoit vraiment que, ouais, en effet, la différence est notable. Le Pono a beaucoup d'atouts. Tout comme le vinyle en a également.

R&F : Et vous ne trouvez pas ça ironique qu'une vieille légende comme Neil Young mette son énergie dans le développement d'un nouveau format numérique tandis que vous, alors que vous avez trente ans de moins, vous vous focalisez sur le vinyle ?
Jack White : C'est la question que je me suis posée lorsqu'on a lancé Third Man Records. Je me suis dit : *Qu'est-ce que tu veux faire ?* Et ma réponse c'était que l'avenir de la musique, au moins pour la prochaine décennie, c'est le vinyle et le numérique. Le CD, tout le monde s'en fout, les cassettes ont disparu et le vinyle est toujours là. Les gens n'arrêtent pas de penser que le vinyle fait son come-back alors qu'en fait, il n'est tout simplement jamais parti, mec. Je n'arrête pas de voir des articles titrant : *"Le vinyle : il est de retour !"* Il y en a tellement que je pourrais en couvrir tout un mur. Mais cela ne veut pas dire que je suis contre le numérique. Je dis souvent : *numérique en voiture et vinyle dans la chambre à coucher*.

Voilà ce que je veux faire

R&F : Revenons à votre musique. Au fil du temps vous vous orientez vers des réalisations de plus en plus ambitieuses en termes d'arrangements et de compositions. Est-ce que parfois l'énergie particulière du duo des White Stripes vous manque ?
Jack White : Les White Stripes c'était le défi ultime. D'une certaine manière j'étais seul, là sur cette scène. Avoir été capable de créer un son, de drainer des personnes dans des stades et de parvenir à entrer en connexion avec eux,

c'était plutôt intense. Ça m'a toujours bouleversé. Mais je l'ai fait pendant assez longtemps. J'ai le sentiment d'avoir fait toutes les choses auxquelles on pourrait penser dans le cadre des contraintes imposées par un duo. Aujourd'hui c'est une bouffée d'air salvatrice que d'avoir tant de musiciens qui travaillent avec moi et d'avoir toutes ces idées nées de tous les projets parallèles auxquels j'ai participé car je peux monter sur scène et jouer ce que je veux. Et si je veux faire une version intimiste d'un morceau, je peux. Si je veux mettre une section de cuivres, je le fais. A l'époque des White Stripes, je m'éloignais le plus possible de toute forme d'opportunité, d'excès d'arrangements, et c'était obligatoire. Aujourd'hui, je suis complètement libre. Je peux dire : *Ce soir on ne va pas jouer ça comme ça*. Et c'est vraiment vers ça que se dirige la prochaine tournée. Nous avons plusieurs arrangements prêts pour les mêmes morceaux. C'est déjà ce qu'on avait à l'époque de "Blunderbuss" mais, comme je ne veux pas stagner et toujours pousser plus loin, on va y aller encore plus. On va prendre les choses et les emmener très loin de là où elles viennent. Au bout d'un moment, si on sort un nouvel album et qu'à chaque fois on part en tournée pour jouer précisément ce qu'on vient d'enregistrer, on risque de transformer ses concerts en spectacles nostalgiques. Si je joue "Fell In Love With A Girl" de 2001 de la même manière en 2014, les gens vont se dire : "*Ah je reconnais cette chanson !*" et on ramène les gens vers leur passé et je pense que ce n'est pas une bonne chose. C'est trop s'appuyer sur la nostalgie. On peut prendre "Fell In Love With A Girl" et complètement la transformer, lui donner un nouveau style, quelque chose qui est en prise avec où on en est aujourd'hui. Voilà ce que je veux faire.

"L'avenir de la musique, c'est le vinyle"

R&F : Donc on a peu de chance de voir jamais d'affiche annonçant : *"Ce soir : Jack White interprète l'intégralité de 'Elephant' "*...
Jack White : Oh mec, cette idée vraiment *(rires)*...

R&F : Aujourd'hui quand on parle avec des gamins de 20 ans, on s'aperçoit que vous êtes aussi important pour eux que Kurt Cobain l'avait été pour la génération précédente. Dieu merci, vous êtes encore vivant et vous sortez des disques. Quel sentiment ça vous procure de désormais faire partie des classiques aux yeux de votre public le plus jeune ?
Jack White : C'est bizarre. Je me souviens, quand j'étais au lycée, je me demandais si, à la manière des radios spécialisées fifties ou classic rock, il allait un jour y avoir des stations de radio grunge. Est-ce que vingt années plus tard, le grunge allait devenir un truc nostalgique. Lorsque j'avais dix ans, en 1985, et que j'écoutais un album de Led Zeppelin qui avait dix ans, genre "Houses Of The Holy" ou "Physical Graffiti", j'avais l'impression d'écouter un truc qui datait de trente ans ! Et j'imagine que c'est la même chose aujourd'hui pour un gosse qui écoute "Elephant" des White Stripes, en 2014. Ce n'est pas si vieux pourtant, comme mon Led Zeppelin à l'époque. Cet album avait juste le même âge que moi. Quand j'étais plus jeune, je pensais toujours que "American Graffiti" était un film qui parlait de la jeunesse des fifties. Jusqu'au jour où je me suis aperçu qu'en fait, l'action est censée se passer en 1962 et que le film a été tournée en... 1972. Donc malgré le fait qu'il ait été tourné dix ans après l'action, il paraissait tout de même plein de cette nostalgie d'un moment précis de la culture américaine : les fifties, les diners, les hot-rods, les cheveux gominés, le rock'n'roll. Dix ans plus tard, c'est dingue ! C'est comme si aujourd'hui on tournait un film nostalgique qui retranscrivait la période garage rock du début des années 2000. Il semble que trop peu de temps s'est écoulé pour faire ça. Mais je pense que la culture moderne est très différente.

R&F : Comment se passent les choses du côté de Dead Weather. Est-ce qu'un album va sortir ?
Jack White : C'est marrant, il y a quelques jours nous étions dans ma cuisine avec Alison (Mosshart) et Dean (Fertita) et Alison dit : "*Je m'en vais ce soir et devinez qui arrive en ville : Little Jack* (Jack Lawrence) *!*" Elle s'en va, il arrive, ils se croisent à l'aéroport et c'est ce qui nous arrive tout le temps à Nashville. Il y a toujours trois membres dans le coin mais on n'est jamais au complet. Alors on a bossé dès qu'on a eu le temps ces deux dernières années et on a quelques chansons dont on va certainement faire des 45 tours pour le Vault de Third Man *(un service premium auquel les clients Third Man peuvent adhérer afin de recevoir des produits en éditions strictement limitées — NdA)* et on compilera le tout sur un album complet l'année prochaine.

Nourrir la bête

R&F : Les Kills et les Queens Of The Stone Age ont beaucoup évolué avec leurs derniers albums respectifs et vous également. Vous sentez-vous toujours aussi connectés artistiquement avec Alison Mosshart et Dean Fertita ?
Jack White : On a été si soudés, tellement ensemble pendant deux ans non-stop. Je veux dire, on a énormément travaillé, on a parcouru le monde. Et évidemment "Blunderbuss" et tout ce que j'ai fait ces deux dernières années, ça a été une vraie coupure avec Dead Weather et c'est l'une des difficultés que nous rencontrons aujourd'hui : nous devons comprendre comment faire tout ça à nouveau. Quelqu'un nous a proposé quelques dates fin 2013 et on s'est dit : *On pourrait le faire mais il faudrait redevenir un groupe à part entière. Prendre un moment pour aller sur place, donner quelques concerts, récupérer l'oseille et rentrer à la maison. Cela va prendre du temps*. Avant je pouvais faire ce genre de trucs : enchaîner une tournée des White Stripes et une autre avec les Raconteurs. "*Allons-y !*" Aujourd'hui il y a tellement de choses qui se passent. Les QOTSA cartonnent, ça se passe bien pour moi, Jack Lawrence a rejoint City And Colour en tournée. Tu imagines bien que tout cela génère pas mal de problèmes de planning. Mais le truc cool, c'est qu'on est tous partants pour le faire, on veut faire un disque. Et on a le temps pour tout ça. C'est génial d'ailleurs de se dire qu'on a largement assez de projets pour couvrir les vingt prochaines années. Neil Young était comme ça : s'il voulait faire une tournée avec le Crazy Horse, il le faisait. S'il voulait se la jouer solo, il enregistrait un album tout seul. C'est un vrai privilège de pouvoir se permettre tout ça. C'est la vraie liberté artistique.

R&F : Lorsque vous prenez du recul sur ce que vous avez créé avec Third Man Records, de quoi êtes-vous le plus fier ?
Jack White : Ne serait-ce que le fait que ça existe m'emplit de fierté. Tout s'est tellement fait par accident. Toutes les petites idées accumulées se sont transformées en de grandes idées mais on n'avait rien planifié. Si on n'avait jamais acheté cet immeuble... C'est cinq ans de travail, trois cents albums sortis, un million de vinyles pressés, tous les concerts, les gens qui sont venus ici. Je remercie Dieu pour l'existence de cet endroit. C'est cette existence dont je suis le plus fier.

R&F : Et qu'attendre de cet endroit pour les prochaines années ?
Jack White : Oh mec ! si, déjà, on pouvait rattraper toutes les idées que nous avons eues ces deux dernières années et qu'on n'a pas encore eu le temps de réaliser... Un journaliste m'a dit une fois en venant ici que j'allais devoir "*nourrir la bête, dorénavant*". Mais je me mets sans arrêt dans une position où je suis obligé de créer. Je veux dire, ça ne m'arrive jamais de me lever en me disant : *Je pense qu'aujourd'hui je vais juste ne rien faire*. Ça ne m'est jamais arrivé et je pense que ça ne m'arrivera jamais. Il y a toujours quelque chose avec Third Man qui maintient mon cerveau en action. J'ai consacré tant de temps et d'énergie de ma vie d'adulte à l'art que je n'ai jamais vraiment pris de vacances. Parfois je me dis que, peut-être plus tard, je me poserai un peu puis, en y réfléchissant un peu, je me dis que je ne sais pas. Je me suis vraiment donné à l'art à 100 % et je ne crois pas vraiment qu'il sera jamais possible de faire marche arrière. ★

Album *"Lazaretto" (Third Man)*

Photo Mary Ellen Matthews-DR

Jack White, artiste américain global abordant divers courants : rock lourd, blues, country, boogie woogie ou folk.

JACK WHITE
DISCOGRAPHIE SELECTIVE

Un examen attentif de la discographie du White Stripes est l'occasion de partir à la rencontre de ses amis de Detroit, de découvrir ses obsessions country et son sens de l'héritage et du respect de la tradition.

PAR ERIC DELSART & JONATHAN WITT

Goober & The Peas
"THE JET-AGE GENIUS* OF GOOBER & THE PEAS"
1994

Goober & The Peas était un groupe de cow-punk connu pour son humour absurde. Pas encore marié avec Meg, Jack était alors batteur et connu au sein du groupe sous le nom de Jack *Doc* Willis. Il apparaît sur trois morceaux de l'ultime album des Peas.

Two Star Tabernacle
"RAMBLIN' MAN" (SINGLE)
1998

Quand Goober & The Peas se sont séparés, trois des membres (dont White et le chanteur Dan Miller) ont formé un groupe garage nommé Two Star Tabernacle. Si de nombreux pirates existent, le groupe n'a publié de son vivant que ce formidable single avec White au piano et le bluesman Andre Williams au chant.

The Hentchmen
"HENTCH-FORTH"
1998

Véritable institution garage à Detroit, The Hentchmen invitaient à l'occasion Jack White sur scène avec eux en tant que second guitariste. Cette collaboration est immortalisée dans le vinyle sur le quatrième album du groupe où White envoie ses premières étincelles à la six-cordes. Au dos de la pochette figure la mention *"Featuring Jack White"*, une plaisanterie à l'époque qui possède aujourd'hui un tout autre sens.

The Go
"WHATCHA DOIN' "
1999

Devenu un guitariste recherché, Jack White rejoint le groupe le plus bouillant de la Motor City et enregistre avec lui son premier album. The GO proposent un rock stoogien qui permet à White de s'exprimer en tant que soliste. Le bassiste de The GO, Dave Buick, publie par ailleurs sur son label Italy Records les deux premiers singles du nouveau projet de White, The White Stripes.

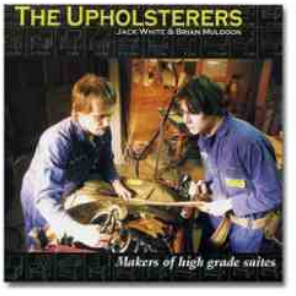
The White Stripes
"THE WHITE STRIPES"
1999

Convaincu après trois singles du potentiel du duo qu'il forme avec sa femme Meg à la batterie, Jack White quitte The GO pour se consacrer aux White Stripes. Le premier album du couple, primitif à souhait, mêle blues-rock lourd ("Wasting My Time"), rock garage rustre ("When I Hear My Name") et folk décharné ("Sugar Never Tasted So Good"). White scande de sa voix étranglée, les guitares sont saturées au-delà du raisonnable devant une batterie minimaliste.

En digne héritier du *blues boom* des années soixante, White électrise un classique du blues ("Stop Breaking Down" de Robert Johnson) et réussit la rare performance d'interpréter une reprise convaincante d'un classique de Bob Dylan ("One More Cup Of Coffee").

The Upholsterers
"MAKERS OF HIGH GRADE SUITES"
2000

A l'aube des années 2000, Jack White fabriquait des meubles et son entreprise se nommait Third Man Upholstery. Avec son collègue et ami Brian Muldoon, il a brièvement formé un duo batterie/guitare à la couleur garage. Un single est sorti, qu'on peut trouver, paraît-il, dissimulé dans le rembourrage de vieux meubles dans la région de Detroit.



Soledad Brothers
"SOLEDAD BROTHERS"
2000

Johnny Walker, guitariste et chanteur des Soledad Brothers, a appris à Jack White comment jouer de la slide. Il en joue même sur deux titres du premier album des White Stripes. En guise de remerciement, White a enregistré le premier album de ce duo

blues-rock sur un 4-pistes dans son salon (il vivait alors en colocation avec le batteur Ben Swank). White apparaît sur la pochette de l'album, déguisé en Oncle Sam et bâillonné. Ami fidèle, Swank est aujourd'hui le bras droit de White chez Third Man Records.

The White Stripes
"DE STIJL"
2000

Malgré leur divorce, Jack et Meg poursuivent leur histoire musicale ensemble. Inspiré par la peinture minimaliste de Mondrian et le design hollandais, le duo poursuit sa quête

vers le minimalisme. Moins brut que son prédécesseur, "De Stijl" alterne blues marécageux ("Little Bird", la reprise de "Death Letter") et folk-rock lumineux ("Apple Blossom", "I'm Bound To Pack It Up", "Truth Doesn't Make A Noise"). White s'y affirme en tant que songwriter, le groupe commence à faire parler de lui.

Clone Defects
"SCISSORS CHOP" (SINGLE)
2000

Entre deux albums personnels, White prend le temps d'enregistrer dans son salon un single des Clone Defects, groupe le plus cinglé de Detroit.

Aujourd'hui encore, White porte une grande affection pour Timmy Vulgar, chanteur frappé de visions extraterrestres qu'il a fait venir à Nashville avec son groupe space-punk Human Eye.

The White Stripes
"WHITE BLOOD CELLS"
2001

Quand sort "White Blood Cells", The White Stripes passent du jour au lendemain du statut de groupe garage doué à celui de *sauveurs du rock*. Porté par ses tubes immédiats qui tournent en boucle sur MTV (le blues rugueux de "Dead

Leaves And The Dirty Ground", la country de "Hotel Yorba", le punk de "Fell In Love With A Girl"), les White Stripes deviennent l'emblème du renouveau du rock à guitares. Leur look détonne, leur relation interroge, le monde n'a d'yeux que pour eux et voit en Jack White un nouveau prophète.

"Sympathetic Sounds Of Detroit"
2001

Detroit a le vent en poupe, et Long Gone John du label Sympathy For The Record Industry demande à White de concevoir une compilation des

meilleurs groupes de la ville. White enregistre et produit l'album, où il fait figurer ses héros (les Dirtbombs de Mick Collins, les Buzzards de Joe Dirty), les valeurs sûres locales (Detroit Cobras, Clone Defects) et des groupes en devenir (Whirlwind Heat, Von Bondies). La parfaite synthèse d'une époque.

The Von Bondies
"LACK OF COMMUNICATION"
2002

Devenu ambassadeur de la ville de Detroit, White s'entiche de ce jeune groupe (et de sa jolie bassiste) qu'il prend sous son aile, emmène en tournée, enregistre et produit dans sa propre maison. Brûlot garage-punk, "Lack Of Communication" est un des albums clef de l'époque. White prendra mal plus tard la trahison du groupe et passera le chanteur Jason Stollsteimer à tabac, un acte qui scellera son départ de la Motor City.

Electric Six
"DANGER ! HIGH VOLTAGE" (SINGLE)
2003

Pendant les six premiers mois de 2003, l'Angleterre est prise d'une *Detroitmania*. Electric Six décroche le jackpot avec un

morceau disco-punk aussi crétin qu'irrésistible. Jack White y donne de la voix sur les couplets mais est crédité en tant que John S Leary pour raisons contractuelles.

The White Stripes
"ELEPHANT"
2003

Enregistré à Londres dans les studios Toe Rag, "Elephant" est l'album de la

notoriété. White déroge à ses principes stricts : on entend une basse (en fait, une guitare baissée d'une octave), des effets de studio enrichissent certains morceaux (les voix démultipliées sur "There's No Room For You Here"), le groupe invite Holly Golightly sur une ritournelle ("Well It's True That We Love One Another"). Surtout, avec "Seven Nation Army", le groupe tient un tube qui lui fait accéder à l'immortalité.

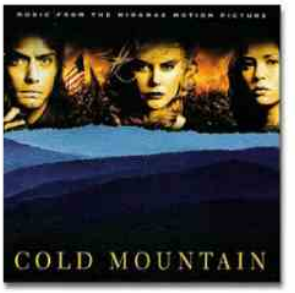
Whirlwind Heat
"DO RABBITS WONDER ?"
2003

En 2001, Jack White avait fondé sa propre maison de disques pour publier les disques des White Stripes. Première référence extérieure de Third Man Records, le premier album de ce trio d'allumés propose un post-punk déjanté digne de Devo et dont chaque morceau

porte un nom de couleur ("Orange", "Pink"). Le chanteur Dave Swanson deviendra ensuite photographe officiel du label.

Jack White
"COLD MOUNTAIN"
2003

Le monde du cinéma ouvre ses portes à White qui décroche un petit rôle dans l'épopée historique "Retour A Cold Mountain" située durant la guerre de Sécession. Il y campe un



déserteur mélomane et interprète quelques chansons traditionnelles accompagné d'une mandoline.

Blanche
"IF WE CAN'T TRUST THE DOCTORS"
2004

2004 est une année placée sous le signe de la country avec cet album qui marque les retrouvailles entre White, Tracee et Dan Miller, anciens collègues de Goober & The Peas. White apporte sa contribution à la guitare sur la *murder ballad* "Who's To Say".

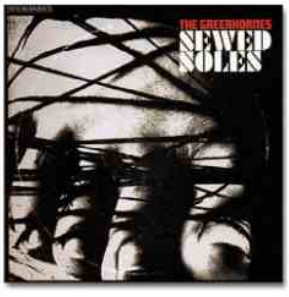
Loretta Lynn
"VAN LEAR ROSE"
2004

The White Stripes avaient dédié "White Blood Cells" à Loretta Lynn et avaient même repris son "Rated X". La grande chanteuse country a invité White à travailler avec elle. Sur "Van Lear Rose",

White sort le grand jeu : à la fois guitariste et producteur, il donne à Lynn un écrin magnifique. Immense succès, l'album a relancé la carrière de Lynn et imposé White comme un personnage incontournable du paysage rock américain.

The Greenhornes
"SEWED SOLES"
2005

Jack White ne produit qu'un seul titre sur cette compilation ("Shadow Of Grief", enregistré chez lui) mais cette



collaboration poussera White à inviter la section rythmique du groupe (Jack Lawrence et Patrick Keeler) pour former The Raconteurs avec Brendan Benson.

The Muldoons
"RED AND BLACK" (SINGLE)
2005

S'il produit des stars, White n'en oublie pas pour autant ses vieux amis. Il réalise pour son ex-collègue Brian Muldoon le

premier single du groupe qu'il a monté avec ses deux fils de 8 et 12 ans, véritables baby-rockers qui chantent les superhéros sur des riffs heavy.

The White Stripes
"GET BEHIND ME SATAN"
2005

Devenu une rock star planétaire, salement brouillé avec ses amis de Detroit, White étonne par ses choix artistiques et vestimentaires. Vêtu d'un étonnant costume mariachi, il tente de prendre son public à contre-pied et troque sa guitare contre d'improbables

marimbas. Comme prévu, les fans sont déroutés par cet album inégal qui ne convainc que le temps d'un single hard rock ("Blue Orchid") et de quelques tours de piano étonnamment funky ("My Doorbell", "The Denial Twist").

The Raconteurs
"BROKEN BOY SOLDIERS"
2005

En marge des White Stripes, Jack s'offre une petite récréation en compagnie de quelques potes : le songwriter Brendan Benson et la section rythmique des Greenhornes. D'emblée, la troupe assène un tube entêtant, "Steady As She Goes", et livre une galette solide. L'écriture pop sensible de Benson y brille

particulièrement ("Together") et se mêle harmonieusement à celle, plus bruyante, de Jack White ("Broken Boy Soldiers").

The White Stripes
"ICKY THUMP"
2007

Après le décevant "Get Behind Me Satan", l'ultime livraison des White Stripes leur offre une sortie à leur mesure. Le son est ici massif,

souvent tourné vers un heavy rock du genre rustaud ("You Don't Know What Love Is", "Little Cream Soda") mais réserve également quelques surprises : les trompettes mariachi sur "Conquest", la cornemuse de "Prickly Thorn, But Sweetly Worn" ou la douce ballade "A Martyr For My Love For You".

Jack White & Alicia Keys
"ANOTHER WAY TO DIE" (SINGLE)
2008

Un duo avec Alicia Keys pour *la* chanson de James Bond ? Drôle d'idée, et l'on ne peut vraiment dire que l'entreprise soit une totale réussite : laborieusement R&B (au sens moderne de la chose, hélas), cette "Another Way To Die" se traîne sur un tempo pachydermique et le refrain n'arrive pas à la cheville de ses illustres aînées ("Goldfinger", "Goldeneye", "Live And Let Die").

Pour Jack, 2004 est une année placée sous le signe de la country

The Raconteurs
"CONSOLERS OF THE LONELY"
2008

La pochette peut évoquer celle de "Déjà Vu", mais le contenu certainement pas. Très réussi et plutôt sous-estimé, ce "Consolers Of The Lonely" semble cette fois confronter les styles bien distincts de ses leaders : blues lourd pour Jack White ("Salute Your Solution") et mélodies tendance Beatles pour Brendan Benson ("The Switch And The Spur"). Pas de succès équivalent à "Steady As She Goes" ici, mais d'épatantes compositions telles "Top Yourself" ou "Carolina Drama", excellente conclusion folk et sans doute l'un des meilleurs titres à avoir jamais été signé par Jack White.

The Dead Weather
"HOREHOUND"
2009

Après toutes ces années à se conformer aux contraintes d'un duo minimaliste, Jack White opte ici pour le faste du supergroupe : il convoque donc Alison Mosshart (The Kills), Dean Fertita (QOTSA) et le fidèle Jack Lawrence (The Greenhornes), lui-même s'installant aux fûts. Et l'alchimie a bien lieu : feulements sexy, riffs baraqués, rythmique *zeppelinienne* avec, en prime, des compositions qui tiennent la route telles "Cut It Like A Buffalo", "Bone House" ou "Treat Me Like Your Mother".

Jack White
"FLY FARM BLUES" (SINGLE)
2009

Ecrit et enregistré en seulement dix minutes, tel un défi, pour les besoins du documentaire "It Might Get Loud", ce rude "Fly Farm Blues" est un blues austère et lugubre, doté d'un solo âpre, heurté. La première escapade en solo pour Jack.

The Dead Weather
"SEA OF COWARDS"
2010

La seconde livraison des Dead Weather ne fait assurément pas dans la dentelle : rythmiques suffocantes, guitares syncopées, claviers dissonants…

Dommage, la plupart des morceaux paraissent un rien trop invertébrés, bâclés, captés sur le tas (ce qui fut d'ailleurs réellement le cas). Exception qui confirme la règle : "The Difference Between Us", orné d'une mélodie accrocheuse en diable.

Karen Elson
"THE GHOST WHO WALKS"
2010

Seconde épouse de Jack après Meg, cette jolie rousse, mannequin de son état, possède un filet de voix résolument

flûté, enchanteur. La jeune femme avait également dans sa besace une petite douzaine de compositions délicates, oscillant entre folk spectral, country académique ("Cruel Summer") et cabaret (la superbe "Stolen Roses"). Présent à la batterie, Jack White cisèle ici une production inhabituellement discrète, classieuse, idéale.

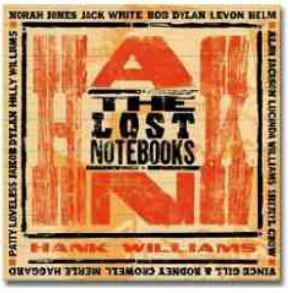
The White Stripes
"UNDER GREAT WHITE NORTHERN LIGHTS"
2010

Ouch ! Meg et Jack, en très grande forme, ne plaisantent visiblement pas sur ce témoignage incandescent, ultra nerveux, de la tournée dédiée à "Icky Thump" en 2007. Au programme :

versions explosives de leurs classiques ("Ball And Biscuit", "Fell In Love With A Girl"), gigues irlandaises, reprises qui cognent dur ("Jolene", "I Just Don't Know What To Do With Myself") et, évidemment, "Seven Nation Army" en clôture.

"The Lost Notebooks Of Hank Williams"
2011

L'affaire est pour le moins inattendue : un beau jour, la concierge de Sony retrouve des carnets de paroles inédites signées Hank Williams à l'intérieur d'une benne à ordure... S'ensuit ce



sympathique projet : confier la mise en musique de ces textes à différents artistes, tels Bob Dylan ou Merle Haggard. Avec une voix tremblotante laissant deviner un profond spleen, notre cher Jack (alors en plein tourment sentimental) y enlumine "You Know That I Know", bercée par une douce partie de pedal steel.

Danger Mouse & Daniele Luppi
"ROME"
2011

Encore un supergroupe ? Non, il s'agit plutôt cette fois d'une escapade studio fomentée par l'inévitable Danger Mouse sur le thème du western spaghetti. Jack White et Norah Jones en sont les invités de luxe, notre homme se fendant même de trois compositions ("The Rose With The Broken Neck", "Two Against One", "The World"), à l'atmosphère mystérieuse.

> Troquant sa guitare pour des mariachis, il tente de prendre son public à contre pied

Wanda Jackson
"THE PARTY AIN'T OVER"
2011

"Merci à Jack White pour cette entrée dans le 21e siècle" : voilà ce qu'écrit Wanda Jackson, l'une des très rares rockeuses originelles, dans les notes

de pochette de ce "The Party Ain't Over", disque de reprises stylistiquement variées (Johnny Kidd, Eddie Cochran, Bob Dylan, Amy Winehouse, Hank Williams). Wanda a bien raison : Jack lui fignole une production sur mesure, cuivres pétaradants et guitares débridées, qui magnifie les piaillements rauques de la toujours verte septuagénaire.

The Black Belles
"THE BLACK BELLES"
2011

Décidemment friand de la gent féminine, Jack s'occupe ici d'un *girl band* garage de Nashville au look gothique, comme échappé d'un film de Tim Burton. Le résultat est revigorant, bien caréné, avec captation analogique et guitares plantureuses ("Love You With A Letter", "In A Cage").

Beck
"I JUST STARTED HATING SOME PEOPLE TODAY"
2012

L'air de Nashville aurait-il servi de source d'inspiration à l'elfique Beck Hansen ? En tout cas, ce morceau typiquement country produit par White — lequel avait déjà joué de la basse sur un titre de l'album "Guero" — est un vrai ravissement.

Jack White
"BLUNDERBUSS"
2012

Il a fallu attendre 2012 pour que Jack White se décide à publier un album solo. Sur fond de peines de cœur galopantes Notre homme dégaine son piano électrique et se révèle en artiste américain *global*, abordant différents courants : rock lourd et abrasif rappelant les White Stipes ("Sixteen Saltines"), country ("Blunderbuss"), soul ("Love Interruption"), boogie woogie ("Thrash Tongue Talker") ou folk ("I Guess I Should Go To Sleep")..

Le Crédit Mutuel donne le LA
france inter
FRANCO FOLIES
30 ANS
LA ROCHELLE
10 > 14 JUILLET 2014
30 ans de folies avec vous !
STROMAE ★ FAUVE ≠ ★ SHAKA PONK ★ MIOSSEC
CASSEURS FLOWTERS ★ DÉTROIT ★ DELUXE
ASAF AVIDAN ★ IAM ★ JACQUES HIGELIN
JULIEN DORÉ ★ BEN L'ONCLE SOUL ★ OWLLE
CONCERT 30 ANS DE FOLIES ★ LES INNOCENTS
BERNARD LAVILLIERS ★ GIEDRÉ ★ CATS ON TREES
JABBERWOCKY ★ JEAN-LOUIS MURAT ★ AUDEN
CHARLÉLIE ★ LA MAISON TELLIER ★ ELEPHANZ
ET PLUS DE 100 CONCERTS...
BILLETTERIE
FRANCOFOLIES.FR / DIGITICK.COM
ET DANS TOUS LES POINTS DE VENTE HABITUELS
Infos - 05 46 50 55 77
24Ô3 poitou-charentes
Brasseries Kronenbourg
activités sociales
Crédit Mutuel
espace culturel
GDF SUEZ
RENAULT
SFR LIVE
En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE et le CCN
avec le soutien du CNV, du FCM et de la SACEM.
CLUB FRANCOS
DEEZER
SUD OUEST
ROCK-FOLK
COSMOPOLITAN.fr
L'EXPRESS
lesInRockuptibles
Aujourd'hui

Génération de la norme

Parquet Courts

"SUNBATHING ANIMAL"

WHAT'S YOUR RUPTURE/ ROUGH TRADE

Il nous a fallu ressortir un Walkman pour apprécier leur première cassette, "American Specialties". Leur deuxième album, "Light Up Gold", est l'un des millésimes 2013 qui a le plus usé notre platine. Même si on y entend de la flûte, leur EP, "Tally All The Thing That You Broke", nous a achevé. Quand le sujet Parquet Courts est abordé dans les dîners en ville, un chapelet de noms fuse dans l'air : The Fall, The Feelies. On a moins entendu parler des Ramones bien que, comme eux, ils changent peu d'accords, pour notre plus grand plaisir.
Plus simplement, ils ressemblent aux Strokes, mais en méchants et sans pose. Ces blancs-becs texans vivant à Brooklyn, transparents comme des méduses, n'ont ni look ni sex appeal. Même leurs sangles de guitares craignent. Ils appartiennent à la génération de la norme, ce grand mouvement mondial qui abolit nationalité, sexe, intimité et désir. Dématérialisé, n'est-ce pas ?
Et pourtant, à les écouter, l'homme translucide semble encore capable de colère. En branchant leurs guitares, à poil, dans l'ampli, ces quatre gus accélèrent la vie. Ce simple geste recrée une hiérarchie : les voilà au-dessus du lot, balayant un peu de médiocrité à grands coups de médiator. Puis, cette vie sans réalité, ils la racontent parfaitement dans leurs chansons. En un tube, "Stone And Starving", la vie de la jeunesse occidentale était résumée : défoncée, abrutie, toujours à se demander quoi consommer, mais affamée. Les frères Savage, Austin Brown et Sean Yeaton font donc preuve d'appétit, ce qui permit à leur musique d'exister pour plus que le nombre de leurs amis Facebook. Alors, ce nouvel album matraque-t-il autant que ses prédécesseurs ?
Oui ! Sur leur précédant EP, les Courts expérimentaient, se frottant au hip-hop façon Beastie Boys et au rock arty. Ici, sans s'éloigner trop de leur piquet, les quatre creusent leur sillon, se permettant de ralentir le tempo, d'étirer les chansons, devenir noisy, pour finalement accélérer et prendre des libertés, malgré leur carcan minimaliste. L'odeur d'album rock pour fumeur de joint plane ici et là. Mais, à nouveau, les chansons s'avèrent excellentes. "What Color Is Blood", "She's Rolling". On pourrait quasiment toutes les citer, ce disque n'ayant que peu de déchets. Rien de miraculeux là-dedans : Andrew Savage partage le stylo, le chant et la guitare avec Austin Brown, ce qui donne une double attaque de songwriter. Bien qu'il y ait un son Parquet Courts, monté en sauce par le jeune frère Savage, Max, qui joue de la batterie sans roulement, et leur pote Sean Yeaton qui martèle une basse ressemblant à un jouet, leur processus d'écriture est intégralement concentré autour des paroles. Parce qu'il ne reste plus que ça à faire, décrire la vie, à cru, quand la guitare électrique a régné en maître sur plus d'un demi-siècle de musique. En cela, on ne peut que mieux comprendre leur attachement à être considéré comme un groupe new-yorkais.
Si l'on remonte les sources de cette filiation, on y retrouve ce que le Velvet Underground avait inauguré : malmener les accords, recréer le sons de la ville et chanter la vie urbaine, nonchalamment. Voici l'album du mois donc. 5 étoiles, non pas parce que c'est le nouveau "Revolver", mais simplement car des types encore en vie, qui nous ressemblent, écrivent de bons disques.

★★★★★

THOMAS E. FLORIN

PISTE AUX ETOILES ★★★★★ INCONTOURNABLE ★★★★ EXCELLENT ★★★ CONVAINCANT ★★ POSSIBLE ★ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Conor Oberst

"Upside Down Mountain"

NONESUCH/ WARNER

Pour le meilleur et pour le pire, Conor Oberst aura été l'un des symboles du folk du nouveau millénaire. Enclin aux soubresauts rock ou aux humeurs exotiques, bavard au risque d'être verbeux, introspectif mais ouvert à toutes les collaborations, quitte à multiplier les avatars. Celui d'Oberst, 34 ans, a pour nom Bright Eyes, ce qui ne l'empêche guère de suivre sa muse avec le Mystic Valley Band ou avec ses camarades Jim James, M Ward et Mike Mogis au sein des Monsters Of Folk. Oberst mène de front une carrière sous son nom, dont voici le second album, son premier, toutes incarnations confondues, pour une major. La production est signée Jonathan Wilson qui, loin de ses envols solo psyché-rétro, a étendu avec intelligence la palette

sonore du chanteur. Petites touches d'electronica, chœurs féminins sensuels (les Suédoises de First Aid Kit), guitares ouest-africaines pleines d'allant : pop et chatoyants, les premiers morceaux répandent un entrain rarement associé à l'artiste, avant que les suivants ne le ramènent vers les rives plus familières de la mélancolie. Wilson opte alors pour l'épure et fait magnifique usage d'une pedal steel (le poignant "Artefact 1"). Oberst a corrigé beaucoup de ses maniérismes, ses effets de voix, son misérabilisme, même s'il semble ici fâché avec l'idée de rédemption amoureuse ("Lonely At The Top"). On retrouve jusqu'au bout cette alternance entre constructions pop, presque baroques ("Governor's Ball"), et épanchements intimistes. Une certaine linéarité mélodique persiste dans les couplets, mais l'album est certainement le plus engageant de son auteur à ce jour, et le plus cohérent. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Michael Jackson

"Xscape"

EPIC/ SONY MUSIC

Pour le second album posthume du King Of Pop, on pouvait craindre le pire. "Michael", sorti fin 2010, avait mis la barre très haut dans le cynisme et la médiocrité. Mais là, dès "Love Never Felt So Good" coécrit avec Paul Anka, on reste bouche bée. Cette chanson interprétée en 1984 par Johnny Mathis (le Cliff Richard noir et lyophilisé) retrouve ici les accents de l'âge d'or jacksonien. John McClain, un des coproducteurs avec Timbaland, Stargate, Jroc et Rodney Jerkins, retrouve l'arôme des années "Thriller", avec des cordes luxuriantes et une rythmique rampante. On n'a même pas besoin de la version bis, le duo virtuel avec Justin Timberlake inclus en fin d'album qui n'apporte rien de mieux. Si "Do You Know Where Your Children Are" peut sembler surproduit (surtout par rapport à la version que les fans connaissaient déjà depuis quelques années), c'est le bon goût qui domine. "A Place With No Name", libre adaptation du "Horse With No Name" créé en 1972 par America, est tout simplement superbe, tout comme ce "Chicago" que Timbaland a transformé en un groove mid-tempo aux superbes harmonies vocales. L'album est court (8 titres) et il est recommandé de l'acquérir en édition deluxe : les morceaux sont présents en deux

versions, dont aussi les productions d'époque. Du coup, même les fans les plus critiques de ce lifting post mortem peuvent trouver des circonstances atténuantes au projet. On y entend un Michael fragile, sur des musiques plus dépouillées, entre émouvante démo et piano solitaire, sans le beat de cette *contemporanéisation* voulue par le producteur exécutif LA Reid. Emotion, soul électronique et voix organiques. Le roi est mort et bien mort, pas sa musique. ✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Jack White

"Lazaretto"

THIRD MAN/ BEGGARS

Après le rouge, le bleu semble devenir la nouvelle couleur fétiche de Jack White, puisque celle-ci nimbait déjà la pochette de "Blunderbuss", premier opus solo qui avait surpris les fans du batteur des Dead Weather en abandonnant presque toute velléité blues ou garage. Deux ans plus tard, voici donc ce très attendu "Lazaretto", dont la pré-sortie a été entourée d'un assourdissant secret (écoutes privées dans une église, confidentialité stricte). Ces éléments d'apparence anodine — la photographie au teint pâle et triste, cette crainte du monde extérieur — résonnent et font sens lorsqu'on découvre les onze chansons envahies par un vague à l'âme carabiné, sur lesquelles Jack évoque à maintes reprises sa propre solitude ("Lazaretto", "Alone In My

Home"). La raison ? Les femmes, encore et toujours, notre homme ayant douloureusement divorcé de Karen Elson... Un sujet abordé avec sensibilité, voire un détachement cynique ("Three Women", "Just One Drink") qui s'accommode très bien avec le style très country de la plupart des chansons, gavées d'arrangements à base de pedal steel, piano, violon, le tout surmonté d'un chant en duo à la façon de Gram Parsons et Emmylou Harris. Autre surprise ici, la guitare électrique est quasiment absente, si l'on excepte quelques titres au son titanesque comme l'instrumental "High Ball Stepper" ou "The Black Bat Licorice", qui mêle un phrasé hip hop à des riffs secs, âpres. Des morceaux qui ne font que traduire d'une autre manière les tourments intérieurs d'un auteur véritablement surprenant et attachant. "Lazaretto" fera certainement débat — inutile de chercher ici le moindre tube viril à la "Seven Nation Army" — mais apparaît, si l'on adhère au genre, comme une belle réussite. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Kasabian

"48:13"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Il existe deux types de musiciens. Ceux qui quelquefois doutent, se remettent en cause ne serait-ce qu'un minimum. Et d'autres qui, comme Kasabian, n'ont pas que ça à faire. Le groupe de Leicester est apparu dans le paysage voilà dix ans. Et avec lui une certaine idée de l'Angleterre, un techno-rock parfait pour ingurgiter des pintes, danser en survêtement, aller au stade ou tout autre stéréotype lad. C'était grossier, mais souvent parfait. Depuis lors Serge Pizzorno et Tom Meighan ont tout fait pour prendre la place d'Oasis, modèle avoué bien que pas du tout électronique. Et cela s'est vu. Envie de grandeur, gros son, recherche de l'hymne. A chaque album, ici le cinquième, Tom Meighan raconte des choses du style : *"Mec, ce disque est énorme, le meilleur CD sorti depuis trois siècles"*, sans que cela soit évidemment le cas. Après le très bon "West Ryder Pauper Lunatic Asylum" puis le plus simpliste "Velociraptor !", Kasabian retrouve une parure flamboyante. Pochette fluo, beats, synthés pachydermiques, riffs offensifs. La puissance de feu est indéniable ("Bumblebee"), les ambiances variées (on passe d'un passage new age drogué à des morceaux electro pour fête foraine). Le simple "Eez-Eh" tient ses promesses, entêtant, pêchu.

Tout comme "Clouds" ou "Treat", des titres fonctionnels. Plus problématique, cette volonté chez Pizzorno (le guitariste qui compose et produit tout) de réaliser une *œuvre* davantage qu'un bon album. Les divers intermèdes, passages expérimentaux, nappages de cordes, longues intros qui parsèment l'ensemble sont exagérément ronflants par rapport à la qualité mélodique du disque : moins inspirée qu'à l'ordinaire. ✪✪

BASILE FARKAS

Roddy Frame

"Seven Dials"

AED

On l'avait vu venir, gros comme un abri de jardin anglais : Roddy Frame n'allait pas en rester là. Quelques semaines après la série de concerts qu'il a donnés fin 2013 pour fêter le trentième anniversaire de la parution (et la réédition) de "High Land, Hard Rain", premier album d'Aztec Camera, une merveille de groupe pop british — Frame est écossais — dont il était le leader à guitare flamboyante, on apprenait qu'il allait publier un quatrième opus studio solo. Après "Western Skies" de 2006 et deux autres qui ne nous rajeunissent pas, mais n'ont pas pris une ride. Car il faut savoir que depuis que John Peel a remarqué les premiers singles d'Aztec Camera, la qualité de ce singer/ songwriter ne s'est jamais démentie. En effet, en plus de

manier la six-cordes comme personne de sa génération — même Johnny Marr en est conscient — Roddy Frame, qui a grandi en écoutant Wilko Johnson, David Bowie et Echo & The Bunnymen, connaît l'importance de ces suites d'accords plus magiques que les autres, où un diminué (voire un augmenté) s'insinue entre les majeurs et les mineurs. Sur "Seven Dials", publié sur le label du collègue Edwyn Collins, rien de trivial, mais rien de pompeux non plus puisque l'homme a l'élégance et la retenue des grands orfèvres de la pop, connus ou méconnus, dont les chansons majeures donnent l'impression de couler de source. "White Pony", "Into The Sun" ou "Postcard" se bousculent aux portes d'un paradis qu'on préférerait sur Terre. Tout comme Mick Ronson à qui Roddy, dans le solo de "The Other Side", rend un poignant hommage en ralentissant le phrasé en fin de *lick*, exactement comme l'*Araignée de Mars* savait le faire. ✪✪✪

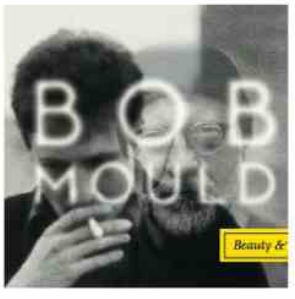
JEROME SOLIGNY

Bob Mould

"Beauty & Ruin"

MERGE

Au moment de renvoyer la balle, voilà Bob Mould qui monte au créneau. Curieusement, il reste meilleur que jamais d'entendre vibrer la voix inimitable du guitariste de Hüsker Dü en 14. Héros du légendaire groupe punk rock, puis de Sugar dans les années 90, devenu depuis une icône gay alternative, Bob Mould publie aujourd'hui son onzième album en solo. Ramassé en trente-six minutes, cet homérique "Beauty & Ruin" marque pour le *bear* électrique un véritable retour aux sources, absolument basique et sans adjonction électronique, en trio avec Jason Narducy (Split Single, Verbow) à la basse et aux chœurs puissants, et Jon Wurster (Superchunk, Mountain Goats) à la batterie qui cogne comme dans un disque des Ramones. L'axe reste donc inchangé, il s'agit en effet de la même chanson, simplement jouée un peu différemment. En mieux, en plus fort et droit au but, Mould assume en rendant hommage aux mélodies punk pop à guitare (*Beauty* sans doute...) et aux pures décharges d'adrénaline (... et *Ruin* donc) ayant bâti sa gloire au siècle précédent. Excédant rarement les trois minutes, des chansons aussi instantanées que "I Don't Know You Anymore", "The War" ou "Hey Mr Grey" sonnent mille fois plus mémorables



que tout ce que la cohorte d'imitateurs qui a suivi a pu enregistrer derrière. Cerise sur le gâteau ou non (selon les différentes éditions), le morceau caché à la fin se révèle aussi bon que les autres, mais peu importe. Le grand mérite de Bob Mould reste essentiellement de n'avoir jamais versé jusqu'ici dans l'auto-parodie. Grant Hart, son ex-collègue de Hüsker Dü, non plus d'ailleurs. En attendant, la balle roule bien dans son camp. ✪✪✪ 1/2

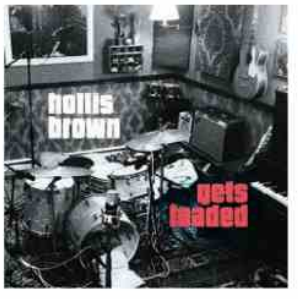
VINCENT HANON

Hollis Brown

"Gets Loaded"

ALIVE

Plaisir régressif mais plaisir tout de même, ce quintette de Brooklyn a ici confectionné un album qui reprend l'intégralité de "Loaded" du Velvet Underground. Hommage au dernier disque du VU avec Lou Reed.
Un disque sans Warhol, ni John Cale, ni Moe Tucker, moins célébré, moins *culte* que les autres, sans doute à cause de sa pochette ratée. C'est oublier qu'il regorge de chansons exceptionnelles et bien construites. Pas étonnant que Hollis Brown (nom pioché dans une chanson de Dylan) ait choisi celui-là : sur l'album original et l'EP qu'il a sorti, le groupe officiait jusqu'alors dans un registre assez classique, à la manière de Wilco mais avec moins de succès. Pas de révolution : les cinq ont enregistré sur du matériel vintage des versions fidèles



aux originales. Les guitares électriques ont ce même son simple, la batterie est naturelle, tout juste le groupe joue-t-il de manière un peu plus carrée et chante sans fausseté. La production moins fruste, plus soignée, remet même en lumière des choses qu'on sous-estimait. On redécouvre ainsi "Train 'Round The Bend" comme on admire un tableau de maître restauré. Choix amusant, les morceaux sont joués dans l'ordre inverse, pour un ensemble tout aussi cohérent. L'amour, la maniaquerie apportées au projet s'entendent. Hollis Brown aime les Velvets des années Doug Yule, et on ne saurait lui donner tort. Admirable, sans être magique. Le frisson de "Who Loves The Sun", "Rock & Roll" ou "New Age" était évidemment impossible à retranscrire. Pas grave, en s'adonnant à l'art perdu de la reprise, les Hollis Brown auront probablement appris comment écrire des chansons brillantes pour l'avenir. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Coldplay

"Ghost Stories"

PARLOPHONE/ EMI

Sale coïncidence : c'est le mois où le Front National monte en première division que Coldplay, objet de haine pour l'intelligentsia rock (?) d'ici, publie son sixième album studio. Qui déchaîne l'inimitié de la critique locale surtout parce que Chris Martin, plus que jamais leader du plus grand groupe pop du monde (depuis que U2 a délaissé l'audace pour le pédalage dans la semoule) y chante l'amour. Perdu. Scandale ! Exprimer ses sentiments ? Jouer cœur sur table ? Une infamie, pour certains, au pays des Droits de l'Homme. "Ghost Stories" est la confession d'un humain blessé à qui on peut tout reprocher, sauf son manque d'honnêteté. Une petite dizaine de chansons le plus souvent lentes (mais pas douces pour autant), de facture électronique (les machines expriment mieux l'inexorabilité) et acoustique (Martin compose au piano et à la guitare) qui évoquent, en mélodies graciles et suite d'accords ravaudeuses, le départ de l'être cher et le vide abyssal laissé. Seule l'*euro-dansable* "A Sky Full Of Stars", euphorisante et désespérée, extirpe de la torpeur curative imposée par la minimale "Magic", la pittoresque "Ink" ou la désarmante "True Love", agencée autour d'un accord de septième sauveur de mise. La voix robotique ("Midnight"), trafiquée

("Another's Arms") ou implacable comme la décrue ("Oceans", "O"), Chris Martin, lové au creux d'un groupe impeccablement voué à sa peine — le solo de guitare de Jonny Buckland dans "True Love" est une éclatante déchirure — et pourtant discret sur le plan de sa vie privée, dépose les larmes en public. Estimant peut-être que raviver les braises en présence de témoins va inverser le cours de son histoire. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Disques pop rock

Ray LaMontagne

"Supernova"

RCA/ SONY MUSIC

"Encore un mec incroyablement talentueux qui m'a laissé faire mon truc", déclarait récemment à la presse anglaise Dan Auerbach quant à son travail sur "Supernova". Ce qui est un peu le problème : l'emprise du producteur Auerbach est tellement forte que Ray LaMontagne semble comme invité sur son propre album... D. John, voici deux ans, avait su tirer parti des aspirations rétro du leader des Black Keys, grâce, il est vrai, à une moisson d'excellentes chansons. LaMontagne semble ici spectateur d'une production assumant tous ses fantasmes mid-sixties : strates de guitares, acoustique, électrique ou baryton, Mellotron, orgue, glockenspiel, clavecin... Auerbach ne se refuse aucune emphase et les arrangements frôlent souvent le kitsch,

particulièrement sur "She's The One" ou "Supernova". Comble, la voix de LaMontagne, d'une richesse de timbre extraordinaire, est fréquemment noyée de reverb, presque mixée en retrait. Le chanteur n'est pas non plus à exonérer, qui n'a pas livré ses plus inoubliables chansons — "Supernova" est une tentative pop à laquelle lui-même ne semble pas croire... Tout n'est pas non plus à jeter. "Ojai" est une belle déambulation bucolique, épurée, et "Lavender" et "Airwaves", délestées de leur vernis, recèleraient d'authentiques qualités atmosphériques. Auteur de trois albums magnifiquement mis en musique par Ethan Johns et aussi sombres que somptueux ("Till The Sun Turns Black", 2006), LaMontagne semble se satisfaire de ne plus avoir à afficher des tourments intérieurs, qu'il sublimait pourtant. En ce sens, ce choix d'un rôle très passif s'explique. Mais il aurait été avisé que Dan Auerbach ne tombe pas dans le syndrome Phil Spector. ✪✪

BERTRAND BOUARD

Klaxons

"Love Frequency"

BECAUSE

Klaxons, ou l'incarnation du groupe anglais qui dès ses débuts a fait tiquer les tenants du guitare/ basse/ batterie. Post punk certes, mais également electro puisque machines et production *chimique* étaient de la partie aux côtés des emprunts divers à Gang Of Four, dès "Myths Of The Near Future" (2007) : un premier album très pratique pour les journalistes compatriotes du trio qui marquait la fin du retour des groupes rock et le retour de la vengeance de la techno (et l'invention du terme idiot *new rave*). Détester le groupe de Jamie Reynolds aurait été très pratique sauf que celui-ci possédait dès ses débuts la faculté d'écrire de bons singles, sexy, modernes, comme "Golden Skans". L'album suivant, "Surfing The Void" (2010) était moins inspiré et aujourd'hui Klaxons revient avec le disque le plus technoïde de sa carrière : pochette conçue par un graphiste sous MDMA, photos de presse tout droit sorties de la grande période Happy Mondays, mais surtout, que des sonorités synthétiques et une production assurée notamment par Tom Rowlands des Chemical Brothers et James Murphy. Ultra compressé et donc harassant à la longue, "Love Frequency" fera définitivement fuir le fan-club du Velvet Underground : l'ambiance eurodance est là (la chanson-titre), le Fairlight ("Show

Me A Miracle"), sans oublier les ouvertures de filtres et tout l'attirail du genre. Un enfer pour beaucoup. Oui, sauf qu'à l'instar de Hot Chip, le groupe qui leur ressemble le plus, ces Londoniens ont un petit cœur qui palpite et une certaine mélancolie en eux. Soit exactement l'ingrédient indispensable à toute bonne musique de danse depuis Giorgio Moroder : une âme. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Gregg Allman

"All My Friends"

ROUNDER/ UNIVERSAL

Avec une quarantaine de chansons à son actif en autant d'années de carrière, Gregg Allman n'a rien d'un songwriter prolifique. Mais le chanteur des Allman Brothers a légué au rock américain un lot de classiques singuliers, tous écrits avant sa vingt-cinquième année, hantés par une mélancolie abyssale et transcendés par une voix puisée dans la plus noble tradition du blues. C'est un hommage en grande pompe, avec force invités, que le producteur Don Was lui a concocté le 10 janvier dernier, au Fox Theatre d'Atlanta, 2 h 30 de show préservé sur 2 CD (+ bonus DVD). Le *all star band* est à se pâmer, avec, outre pléthore de cuivres et choristes, le pianiste Chuck Leavell (actuel Stones et ex-Allman Bros) et les guitaristes Audley Freed (ex-Black Crowes) et

Jack Pearson, passé par les Allman Bros entre 1997 et 1999 et à même de décocher les plus sidérants solos en ayant l'air d'attendre son train. Deux futurs ex-Allman ouvrent le bal, Warren Haynes (vigoureux "Come & Go Blues") puis Derek Trucks qui passe "Stand Back" à la moulinette de sa slide. Sam Moore est impeccable ("Please Call Home"), tout comme Keb' Mo' et John Hiatt, et entendre Taj Mahal déclamer "Statesboro Blues" aux côtés de Gregg est un must, puisque l'arrangement de ce cheval de bataille des Allman Brothers lui fut un jour emprunté. Allman en personne livre deux duos bouleversants avec son pote Jackson Browne, puis conclut avec les Allman Brothers pour un "Whipping Post" d'une rare férocité. Question : que fichaient là tous ces chanteurs néo-country aux voix manufacturées quand l'art d'Allman tient tout entier dans la vulnérabilité et que le bonhomme n'a jamais caché son aversion pour le genre ? Belle soirée au demeurant. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

The Afghan Whigs

"Do To The Beast"

SUB POP

Des nouvelles de nulle part... Greg Dulli avait beau jurer que l'on ne l'y reprendrait plus, le voilà pourtant qui réactive ses Afghan Whigs pour un nouvel album (le premier en seize ans) aussi inattendu que bienvenu. Lui à part, seul le bassiste d'origine John Curley a répondu présent, mais le chanteur et compositeur tourmenté a surtout mis en veilleuse The Twilight Singers et The Gutter Twins, puis arrêté de fumer comme un pompier pour coller à nouveau le feu à ses histoires de cœurs brisés, solitude et survivance. Après quelques reprises bien senties de morceaux de musique soul balancés en guise d'amuse-gueules ("See And Dont See" de Marie *Queenie* Lyons et "Love Crimes" de Frank Ocean), ce septième disque de The Afghan Whigs, enregistré à Los Angeles, Cincinnati et La Nouvelle-Orléans, chaloupe toujours ente rhythm and blues, psychédélisme et grunge. Explorant cette fois le passage du temps et la mort qui s'ensuit inéluctablement, la formation originaire de l'Ohio intensifie le climax, avec des arrangements soignés, des vocalistes aussi divers que Van Hunt ou Joseph Arthur, ainsi que des membres variés de Chavez, Afterhours ou Eagles Of Death Metal. Simple à castagnettes aux paroles obsédantes (*"Dream, dream*

your sins away/ Sin your dreams away"), "Algiers" va plus loin, traçant une route entre Cervantes et The Ronettes avec un visuel digne de Clint Eastwood, mais les sommets s'avèrent trop nombreux — "It Kills" porte bien son nom — pour être cités. Sous l'emprise des films noirs et nuits blanches, Afghan Whigs explore les zones de gris avec une urgence qui n'appartient qu'à ce groupe unique en son genre. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Tuxedomoon

"Pink Narcissus"

CRAMMED DISCS

Formé en 1977, Tuxedomoon a réalisé plusieurs albums remarquables ("Half Mute", "Desire" ou "Divine"), la musique d'un ballet de Maurice Béjart, avant de se séparer au début des années 1990. Vivre sur des continents différents n'empêchera pourtant pas ses membres de rejouer régulièrement ensemble. Les Américains Steven Brown, Peter Principle, Blaine L Reininger et le Belge Luc Van Lieshout mettent alors entre parenthèses un parcours individuel riche en expérience. En 2011, l'Etrange Festival parisien leur propose de concevoir et d'interpréter une musique pour accompagner le film "Pink Narcissus", sorti en 1971, qui, avec une esthétique proche de celle d'un Kenneth Anger, relate les

fantasmes érotiques d'un prostitué homosexuel. Après sa prestation, Tuxedomoon enregistrera la BO en studio mais, suite à un incident technique, les enregistrements seront inutilisables. C'est donc à partir de la prise de son du concert que sont mixés les douze instrumentaux de "Pink Narcissus". Avec la basse de Peter Principle pour point d'ancrage, vont alterner invitations à la rêverie ("Vanity", "Dorian", "Reflection"), explosions sonores maîtrisées ("Willie", "Hassidic Pizza") et excursions exotiques non dénuées d'humour ("Toreador Del Amor"). Le violon de Blaine L Reininger, chatoyant, explosif ou crissant, se conjugue aux saxophones et au piano de Steven Brown, au trombone et à la trompette de Luc Van Lieshout, pour exalter des images entre mélancolie et violence sous-jacente. Même si l'exercice limite sans doute l'inventivité du groupe, notamment par l'absence du chant, "Pink Narcissus" est un disque plein de charmes et d'envoûtements. ★★★ 1/2

PHILIPPE THIEYRE

Mac DeMarco

"Salad Days"

CAPTURED TRACKS/ DIFFER-ANT

Au premier abord, Mac DeMarco a de quoi agacer. Avec sa dégaine improbable (chemises de bûcheron, casquette pourrave) et son attitude désinvolte (voix traînante, guitare perpétuellement désaccordée, rafistolée avec une planche de fortune), l'artiste semble jouer la carte du décalage permanent et de l'ironie cool. Sans surprise, les hipsters de tout bord l'ont fait roi des leurs après "2", son deuxième album sorti en 2012 où le Canadien chantait dans un *croon* hébété les travestis, les cigarettes cheap et la *lose* érigée comme *way of life*. Tout cela pourrait irriter si ce je-m'en-foutisme n'était en fait le reflet de la personnalité fracturée de Mac DeMarco, faux poseur mais véritable branleur qui se moque de son image. En bon disciple de Jonathan Richman, Mac DeMarco est un barde *indie* qui narre ses observations de la vie ordinaire avec humour, le sourire en coin et l'œil rieur. Enregistré de A à Z par DeMarco dans son appartement de Brooklyn, "Salad Days" relate la dernière année de son auteur après sa longue tournée des deux côtés de l'Atlantique. Sur des mélodies agiles à la production dépouillée — où, une fois de plus, sa guitare déglinguée est mise en avant — DeMarco livre quelques aphorismes malins qui témoignent de ses obsessions du

moment (le besoin de lever le pied sur "Brother", ses angoisses sur "Blue Boy", la séparation amoureuse sur "Let Her Go"). Si "Salad Days" ne se démarque pas vraiment de "2" en termes de son, l'écriture de DeMarco apparaît ici plus maîtrisée. Sur "Passing Out Pieces" et "Chamber Of Reflection", le chanteur réussit même une étonnante percée dans une soul eighties aux claviers cheap. Un talent insolent. ★★★★

ERIC DELSART

Disques pop rock

Lee Bains III & The Glory Fires

"Dereconstructed"

SUB POP/ PIAS

Il y a deux ans, Lee Bains III & The Glory Fires avaient publié un superbe long format ("There Is A Bomb In Gilhead"), passé relativement inaperçu sous nos cieux, par l'intermédiaire de la très respectable étiquette Alive Records. Venu de Birmingham dans l'Alabama, ce quatuor d'allure simple et prolétaire, uniforme jeans et T-shirts pour tout le monde, usinait un rock stonien (tendance Nellcôte) illuminé par l'organe soul de son meneur. Un disque gorgé de feeling, quoique un rien trop académique. Depuis, les choses semblent avoir bien évolué : Lee Bains a remanié ses Glory Fires de fond en comble et rejoint, de façon surprenante, la prestigieuse écurie Sub Pop. Cet ultime chamboulement se ressent fort

bien à l'écoute, car la troupe fomente ici une sorte de rock sudiste à haut voltage, saturation et larsens au clair, avec un grésillant duel de guitares en stéréo, deux (!) bassistes et Lee qui s'époumone au milieu, évoquant parfois le Rod Stewart des débuts. Un écrin sonore robuste — imaginer Creedence Clearwater Revival, en beaucoup plus nerveux — qui s'accorde parfaitement avec des textes garantis sans eau tiède, entre critiques de l'industrie musicale ("The Company Men"), de la religion ("Flags") et éloge de la ruralité (magnifique "The Weeds Downtown"). L'ensemble enfin bénéficie de la discrète présence du pianiste John Wesley Myers (Black Diamond Heavies), décidemment toujours dans les bons coups, et qui officie notamment sur "Dirt Track", titre country braillard qui fait office d'idéale conclusion. Ce bien nommé "Dereconstructed" se révèle donc comme une excellente et vigoureuse surprise, une rénovation osée de la fameuse *musique cosmique américaine*. Finement joué. ★★★★

JONATHAN WITT

Little Barrie

"Shadow"

TUMMY TOUCH/ MODULOR

Après avoir laissé libre cours à leur goût pour la soul sur un premier album, pour le surf et le rockabilly ensuite (et pour Mareva Galanter qu'ils ont accompagnée sur son album "Happy Fiu"), les versatiles Britanniques se réinventent avec l'aide de leur fidèle Edwyn Collins, coproducteur, en groupe *un peu plus garage*. Le flou est voulu puisque si ce quatrième et excellent disque évoque globalement des Arctic Monkeys en plus dépouillé — c'est un trio — il fait preuve de davantage de fantaisie : aux influences citées plus haut se mêlent un peu de funk, du psychédélisme, de l'indie nineties ("Sworn In"), des effets à gogo ("Fuzzbomb"), des clins d'œil aux White Stripes, aux Cramps et même à Sonic Youth... Difficile de coller une étiquette sur un disque aux directions aussi multiples. Disons que l'ensemble, à l'ambiance très cinématographique, ne dépareraît pas une BO de David Lynch : la pochette évoque d'ailleurs de façon transparente le célébrissime "Lost Highway", film avec lequel ils partagent également méticulosité et prise de tête. Que de noirceur ! *"Tu es toute seule, Pauline !"* beugle le chanteur avec, on le suppose, une pointe d'humour. "Shadow" porte bien son nom : un disque qui commence sur un sympathique *"je n'ai pas l'intention*

de vous rouler" ("Bonneville")... Promesse tenue, non sans second degré. On peut donc envisager que la meilleure façon de faire du neuf avec toutes ces vénérables influences, c'est par touches, avec art bien sûr, et une forme de distance, ce qui n'est pas plus mal pour un disque dont un des grands thèmes est le déplacement. A part ça, on espère que la petite Pauline est bien rentrée. ★★★★

BUSTY

Joseph Arthur

"Lou : The Songs Of Lou Reed"

VANGUARD/ CAROLINE

Ami de Lou Reed, Joseph Arthur, à la disparition de celui-ci, a eu tout naturellement envie de lui rendre hommage. Mal à l'aise à l'idée d'être taxé d'opportuniste, mais ne voyant pas comment saluer le talent de son ami autrement qu'à travers son œuvre, c'est le producteur Bill Bentley qui, en le poussant un peu, a fini par faire voler en éclats ses derniers scrupules. Heureuse idée car il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des douze titres sélectionnés pour comprendre que l'on a affaire à un connaisseur, un amateur éclairé, un érudit qui a su piocher avec intelligence dans le foisonnant répertoire du Lou pour en tirer une setlist particulièrement attractive, habile dosage entre *hits* et compositions moins connues. Cela commence (et aurait pu tout aussi bien

finir) par l'incontournable "Walk On The Wild Side" qu'il livre dans une version acoustique totalement dépouillée. Le décor est posé. Tous les titres vont subir le même traitement, interprétés dans une sorte de dénuement extrême, ce qui par contraste fait ressortir toute leur richesse ("Heroin", "Satellite Of Love", "Dirty Blvd", "Men Of Good Fortune"...). Et puis il y a sa voix. Cette façon de chanter si singulière, de s'approprier les titres sans en oublier les moindres contours avec un ton presque confidentiel, un timbre qui parfois frôle l'incantation. On aurait pu redouter que cette obsession minimaliste finisse par être redondante mais il n'en est rien. Sur le magnifique "Coney Island Baby" qui clôture l'ensemble, on se surprend soudain à se rendre compte que mieux qu'un hommage, cet album est un subtil recueillement autour de l'œuvre de Lou Reed. ★★★

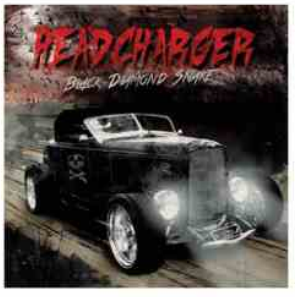
ERIC DECAUX

Headcharger

"Black Diamond Snake"

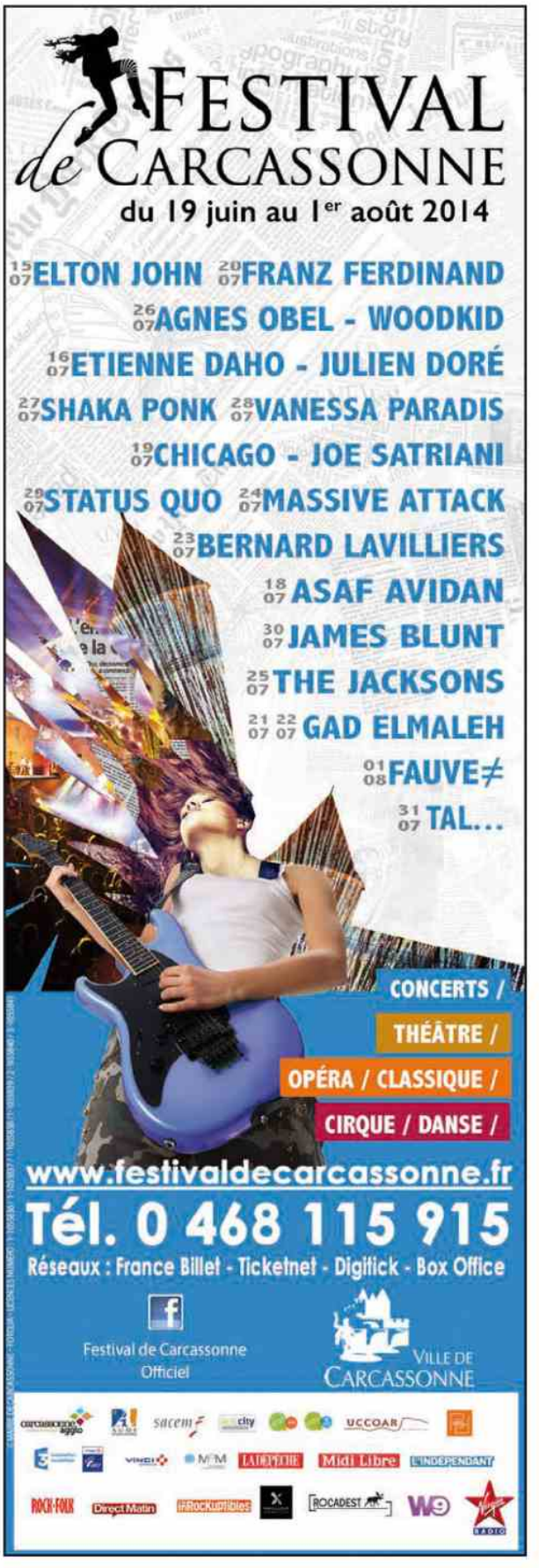
VERYCORDS/ WARNER

Plutôt tendance hardcore sautant à la jugulaire, Headcharger faisait déjà partie des groupes français sur lesquels compter : on suit la carrière de ces Caennais depuis longtemps et leur évolution est considérable — dès leur deuxième opus, "Watch The Sun" en 2007, nous étions déjà complètement séduits par l'intensité inouïe de leur rage, habilement mêlée à de singulières influences stoner, oppressantes et arides. Aujourd'hui, les Normands sortent un cinquième album toujours aussi viscéralement puissant que ses prédécesseurs, la maturité en sus : si l'on craignait une violence plutôt explosive, elle est enfin canalisée. Headcharger préfère rester les pieds calés sur l'accélérateur de son bolide et adopter tout au long de la course une rythmique insolente — prendre le frondeur "Go With The Flow" des Queens Of The Stone Age et le faire jouer par Motörhead, associé aux *twin guitars* de Thin Lizzy : on ne résumera guère mieux l'essence même de cette nouvelle formule. Cette machine folle et meurtrière ne change de vitesse qu'à mi-parcours, le temps de "Head's Up", accalmie cependant virile entremêlant chaudes atmosphères *desert rock* et douce ballade *southern skynyrdienne* — quel style, quelle aisance, quelle poigne : ces vétérans velus et burinés



du bocage normand sortent un disque attendu et irréprochable, mariant les harmonies de ce classic rock-là ("Don't Wanna Change Your World") avec un alliage *death proof* déjà bien éprouvé sur les routes depuis une dizaine d'années. Dix morceaux, idéalement concis et certifiés sans gras : voici enfin de quoi dignement propulser Headcharger en tête des formations heavy rock'n'roll les plus excitantes de notre Hexagone encore bien timide. ★★★★

JEAN-CHARLES DESGROUX



oasis

RETROUVEZ LE MONUMENTAL PREMIER ALBUM DU GROUPE DANS UNE VERSION REMASTERISÉE INDISPENSABLE

CD DOUBLE VINYL

L'édition 3 CD Deluxe comprend 33 faces B, titres rares et inédits d'Oasis dont leur immense single de 1994, « **Whatever** »

OUI FM ROCK&FOLK les inROCKuptibles BIG BROTHER [PIAS]

Disques classic rock

Nazareth

"Rock'n'Roll Telephone"

PIAS

Pilier du hard rock écossais depuis 1968, Nazareth aura connu son heure de gloire au confins des années soixante-dix avec une belle brochette de hits comme l'inusable "Hair Of The Dog", reprises (Joni Mitchell, Everly Brothers...) et autres. Au gré des décennies, le groupe aura connu de multiples musiciens mais toujours autour du chanteur Dan McCafferty et du bassiste Pete Agnew quelles que soient les formations en charge du tronçonnement des riffs d'un répertoire lourdement doté en décibels. Pour ce nouvelle album, la triste nouvelle est qu'il s'agit du dernier en compagnie de Dan McCafferty qui arrête les frais pour raisons de santé. A l'écoute de titres comme "Boom Bang Bang", "One Set Of Bones", "Speakeasy", "Punch

A Hole In The Sky" et l'énorme "God Of The Mountain", personne ne pourra dire que l'homme est parti en toute discrétion tant les plages citées font parler la poudre comme s'il s'agissait d'un premier album. Les guitares vrombissent telle une escadrille de B17 et sonnent comme toutes les guitares heavy devraient obligatoirement le faire. Même si la voix est un brin moins puissante qu'avant, cette série de classiques hard rock risquent fort de squatter pas mal de chaînes stéréo, systèmes d'écoute à transportation pédestre et autres. Rien que pour cela, cet album mérite d'être religieusement écouté, même si les autres titres ne sont pas aussi sauvages et, pour certains comme "Long Long Time", risquent même de surprendre le fan de base. Ne reste plus qu'à attendre sagement la tournée qui s'annonce pour voir si le remplaçant Linton Osborne sera à la hauteur ou non. De toute façon, avec une telle fin de carrière, Dan McCafferty a su tirer sa révérence de la plus belle des manières disponibles en magasin. ✪✪✪ 1/2

GEANT VERT

Radio Moscow

"Magical Dirt"

ALIVE/ DIFFER-ANT

Radio Moscow est un groupe paradoxal. D'une part parce que ce n'est pas vraiment un groupe mais le projet personnel de Parker Griggs, guitariste surdoué repéré par Dan Auerbach alors qu'il n'avait que 18 ans. Ensuite parce que ce projet est devenu de plus en plus populaire au fil des années alors que la qualité de ses albums s'étiolait. Le nœud du problème est que Griggs est un guitar hero à l'ancienne, un génie du manche au jeu hendrixien qui peine parfois à se canaliser mais que les amateurs de six-cordes se réjouissent de voir partir dans de fastidieux solos sur scène. Livrée comme prétexte à ses effusions guitaristiques, sa musique s'en est peu à peu ressentie, en particulier chez ses collègues qui ont fini par se lasser de l'auto-complaisance de leur leader. En 2012, la section rythmique a quitté le navire avec fracas (et un jet de guitare sanglant dans le front de Griggs) pour former les excellents Blues Pills. Pendant ce temps, Griggs a pansé ses plaies et s'est ressourcé en tournant sur le circuit stoner avec un nouvel attelage. Sage décision qui lui a permis de retrouver un peu de clarté au moment d'enregistrer le quatrième album de Radio Moscow. "Magical Dirt" marque donc une forme de retour aux sources pour Griggs : la frénésie de "The Great Escape Of Leslie Magnafuzz" n'est plus,

les maux de crâne qu'elle provoquait non plus. Le groupe s'appuie à nouveau sur un blues lourd et terrien et, en ralentissant le tempo, Radio Moscow a retrouvé un certain groove funky ("Gypsy Fast Woman", "So Alone"). Le groupe assume pleinement son côté *classic rock* (comme il le démontre sur le rock sudiste de "Rancho Tahama Airport" et "These Days") et ne s'en porte que mieux. ✪✪✪

ERIC DELSART

Chrissie Hynde

"Stockholm"

CAROLINE/ UNIVERSAL

Le fait que ce "Stockholm" soit le premier album solo de Chrissie Hynde a quelque chose d'étonnant. Certes, elle n'en a jamais publié auparavant mais elle incarne tellement, à elle seule, les Pretenders que l'on a fini par oublier que ce groupe en était un. Pourtant, avec ce premier exercice solo, on comprend assez facilement la démarche de la chanteuse : s'éloigner du rock, se rapprocher un peu plus de la pop. Histoire de s'en donner les moyens, elle a mis le cap sur la capitale suédoise (d'où le titre) pour travailler là-bas avec Björn Yttling (Peter Bjorn And John). Le résultat, même s'il est par endroits assez inhabituel, ne risque pas pour autant de décontenancer les fans de la première heure. Bien sûr, il y a cette voix unique, chaude, puissante,

affolante, cette manière si particulière de caresser les mots et dans ce lot de *pop songs* quelques titres accrocheurs comme "You Or No One", "You're The One" ou encore "In A Miracle". Mais là où les choses deviennent vraiment excitantes, c'est lorsque les guitares se réveillent. Le tennisman John McEnroe lui prête main-forte dans "A Plan Too Far" en titillant la six-cordes avec une belle énergie et le bonheur est encore plus intense lorsque Neil Young, en bon samaritain, vient poser sa guitare furieuse sur "Down The Wrong Way". Bizarrement, on a comme l'impression que notre ADN auditif a depuis longtemps associé la voix de la chanteuse aux riffs saturés et qu'il suffit que les deux se rencontrent à nouveau pour que la magie opère. Dommage qu'elle n'ait pas eu l'idée de convoquer une horde de *guitar heroes* pour ce premier album solo qui, du coup, aurait eu encore une autre saveur. ★★★

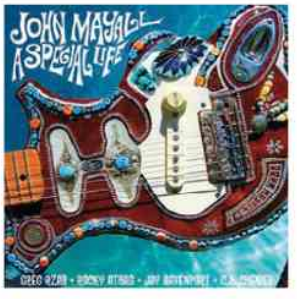
ERIC DECAUX

John Mayall

"A Special Life"

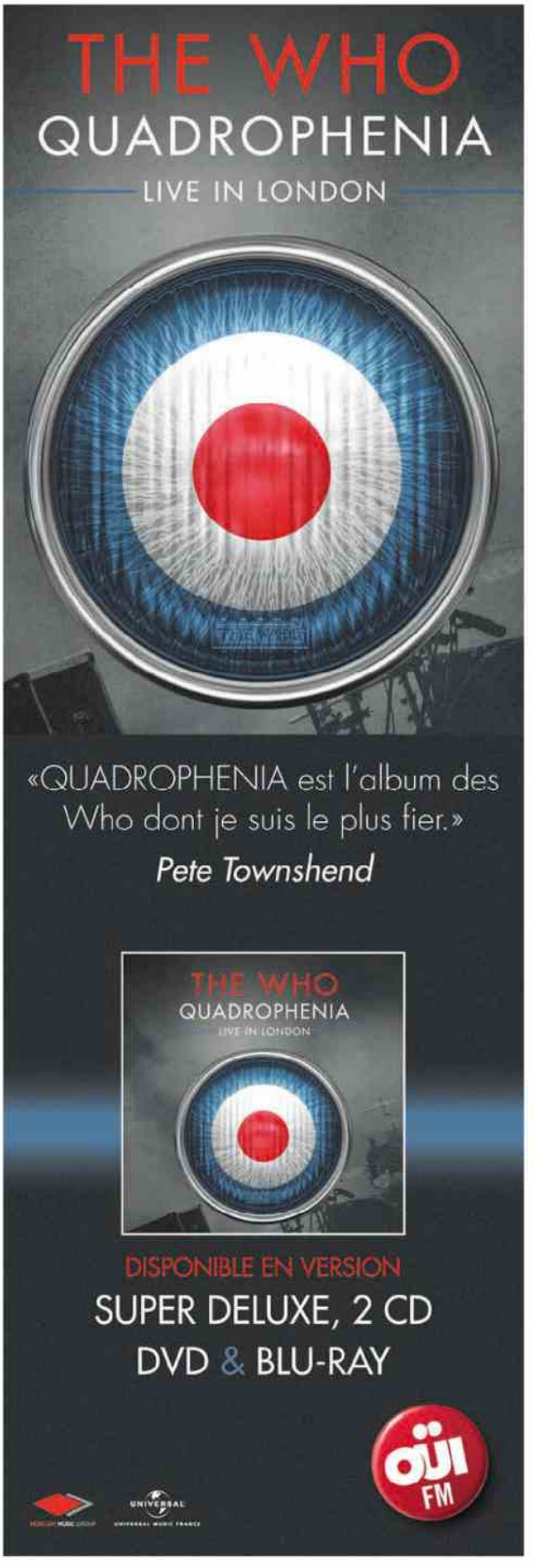
PROPER MUSIC

"A Special Life" ? L'euphémisme est de taille. Entré en musique à l'âge canonique (pour l'époque) de 30 ans, en 1963, le patriarche du british blues boom n'a depuis cessé de prêcher la bonne parole, avec ou sans ses apôtres des Bluesbreakers. Son quatre-vingtième anniversaire à l'horizon fin 2013, Mayall a bloqué quelques jours dans un studio de North Hollywood avec une équipe réduite, dont le bassiste Greg Rzab, passé par les Black Crowes ou Gov't Mule, ou le chanteur/ accordéoniste cajun Clifton Chenier (sur deux titres). Pour le reste, Mayall frise l'autosuffisance. Il n'est qu'à l'entendre enchaîner sur le shuffle gouailleur "Big Town Playboy" les chorus d'harmonica puis de piano, avant de reprendre le chant d'une voix qui reste assez ferme malgré les années. Cette dernière a toujours été unique, son timbre aussi éloigné que possible des modèles américains, tirant parti de ses limites pour devenir l'une des plus identifiables du blues moderne. Mayall ayant révélé plus de guitar hero que n'importe qui — Clapton, Peter Green, Mick Taylor, Coco Montoya ou Walter Trout — mentionnons leur successeur actuel, Rocky Athas, Texan d'origine, ce qui s'entend sur le solo explosif et fluide du boogie "Speak Of The Devil" (signé Sonny Landreth et



digne de ZZ Top). Quelques nouvelles compositions, sur lesquelles Mayall se montre plus inspiré sur l'état du monde ("World Gone Crazy") que pour l'évocation de sa propre existence (le morceau titre, riche en clichés). Sans rivaliser avec les classiques sixties, ni ses productions postérieures les plus solides ("Wake Up Call", 1993), "A Special Life" ajoute une digne ligne à la légende de cet infatigable passeur. ★★★

BERTRAND BOUARD



Disques français

Manset

"Un Oiseau S'Est Posé"

WARNER

Depuis mai 1968 et "Animal On Est Mal", Gérard Manset est un personnage unique dans le paysage du rock français, entremêlant le son des guitares tranchantes et des strates de cordes pour magnifier le sombre lyrisme des textes. Perfectionniste insatiable, il aime revisiter ses œuvres, les remixer, les réorchestrer dans son studio. Il n'hésite pas non plus à détruire les matrices de plusieurs chansons. Six ans après "Manitoba Ne Répond Plus" et quarante ans chez EMI, Gérard Manset entame une nouvelle ère chez Warner par un vingtième album qui est à la fois une compilation et un disque original tant le contenu en a été profondément renouvelé par rapport aux versions initiales. A l'exception de "Comme Un Guerrier" et du "Pont", tous les

morceaux ont été réenregistrés en 2012. Les guitares de l'énergique "Entrez Dans Le Rêve" sont une parfaite rampe de lancement pour cette succession de dix-huit titres répartis sur deux CD s'enchaînant à la manière d'un concept album et non d'un assemblage de compositions couvrant quatre décennies. Adaptation anglaise d' "Elégie Funèbre", chanson parue en 1970, dans laquelle se répondent les voix de Mark Lanegan et de Manset, "Cover Me With Flowers Of Mauve" est poignant, véritable exorcisme des peurs immémoriales. Magnifique inédit, "Un Oiseau S'Est Posé" se coule naturellement dans l'ensemble. "Il Voyage En Solitaire", le succès populaire, devient "No Man's Land Motel" avec le guitariste et chanteur américain Paul Breslin. Axel Bauer ("Celui Qui Marche Devant") et Raphael ("Toutes Choses") se montrent eux aussi à la hauteur du projet du maître alors que Deus offre une nouvelle jeunesse à "Animal On Est Mal". A l'image de la carrière de Manset, un album hors norme. ★★★★ 1/2

PHILIPPE THIEYRE

Sébastien Tellier

"L'Aventura"

RECORD MAKER/ UNIVERSAL

Sébastien Tellier avait fait une blague cosmique avec son précédent album, retrouvant le goût des canulars gainsbourgeois pour proposer un troublant projet issu d'un cerveau défoncé et taquinant l'époque (drogues, électronique, gourous, etc). La réponse de la France profonde fut fluide et glaciale. On ne comprenait ici ni le gag, ni la charge. D'autres artistes auraient laissé leur carrière dans l'affaire, pas Tellier qui s'en est reparti en tournée. Toujours aussi déterminé, le bon géant s'est cette fois tourné vers la pop la plus bigarrée (criarde parfois). Adieu l'alliance bleue, place aux cacatoès brésiliens ! Enivré par de rapides séjours au pays de Antônio Carlos Jobim, Tellier se retrouve à conceptualiser un album entier qu'il veut cette fois non electro, totalement produit avec de vrais instruments. Le studio de Jean-Michel Jarre, grand spécialiste de la voix traficotée, sera utilisé libéralement et, à quelques jours de la Coupe du monde, voici "L'Aventura"... Arrangé par Arthur Verocal, le disque tient toutes ses promesses. N'hésitant pas, sûr de lui, impérial, Tellier emporte l'auditeur vers un monde curieux, où la bossa nova rencontre la pop franco-française des années Juvet... Le résultat est fascinant. Enfin un disque qui ose s'éloigner des diktats radio pour proposer de longues

plages délicates, tel ce grandiose "Comment Revoir Oursinet ?" de plus de quatorze minutes. Après le bain electro de "My God Is Blue", après les musiques de films, voici l'opéra jungle... Tout ici foisonne de bruits étranges, trucages spatiaux, percussions samba. Avant même le premier match du Mondial, une seule chose est sûre, Tellier a marqué ! ★★★ 1/2

JOHNNY VOLUME

Lafayette

"TN Motor"

BAD STONE/ SONY MUSIC

Nous avions laissé Lafayette sur un premier album prometteur où l'immense lionne Nathalie Loriot et son gang prenaient des airs de Bellrays hexagonaux. Ils reviennent avec une seconde déclaration d'intention toute aussi convaincante que l'effort initial. Sauf qu'il y a eu du changement, du mouvement et le groupe s'est réduit au duo Loriot/ Franck Hedin pour une nouvelle mouture plus proche des White Stripes, y compris dans la formule musicale (l'intro de "Born And Rise From Nowhere"). Mais surtout, ne pas se méprendre, Lafayette n'essaie pas de copier le style des uns et des autres pour un résultat satisfaisant mais peu original. Ces gens détiennent l'essence de la chose rock pour faire tourner le plus puissant des moteurs avec parfois

des éclats textuels étincelants comme ce "See Your Blood Shine Like Gold In A Mine". Mais qu'importe le poids des mots quand le choc du son déclame ses 10 commandements en ordre ramonesque et moins de 32 minutes avec tout ce qu'il faut de charges lourdes et poisseuses, d'instants menaçants et de fières envolées. Certes les Lafayette ont des lettres et les deux ont écouté et intégré une large part du meilleur rock des cinquante dernières années pour le régurgiter du fond de leur garage avec une spontanéité inédite. De l'intention, les Lafayette en ont. Du style aussi et qui pourrait ne pas trouver magique ces moments suspendus d'une Lisa Kekaula *backée* par Black Sabbath ("Just Behind The Woods") ou de high energy pure ("Why Are You So Churchy ?") ? Si leur ancêtre est bien celui de la bataille de Yorktown, ils en ont gardé l'esprit de conviction et la force de frappe. On s'enrôle. ✪✪✪

HERVE DEPLASSE

The Dukes

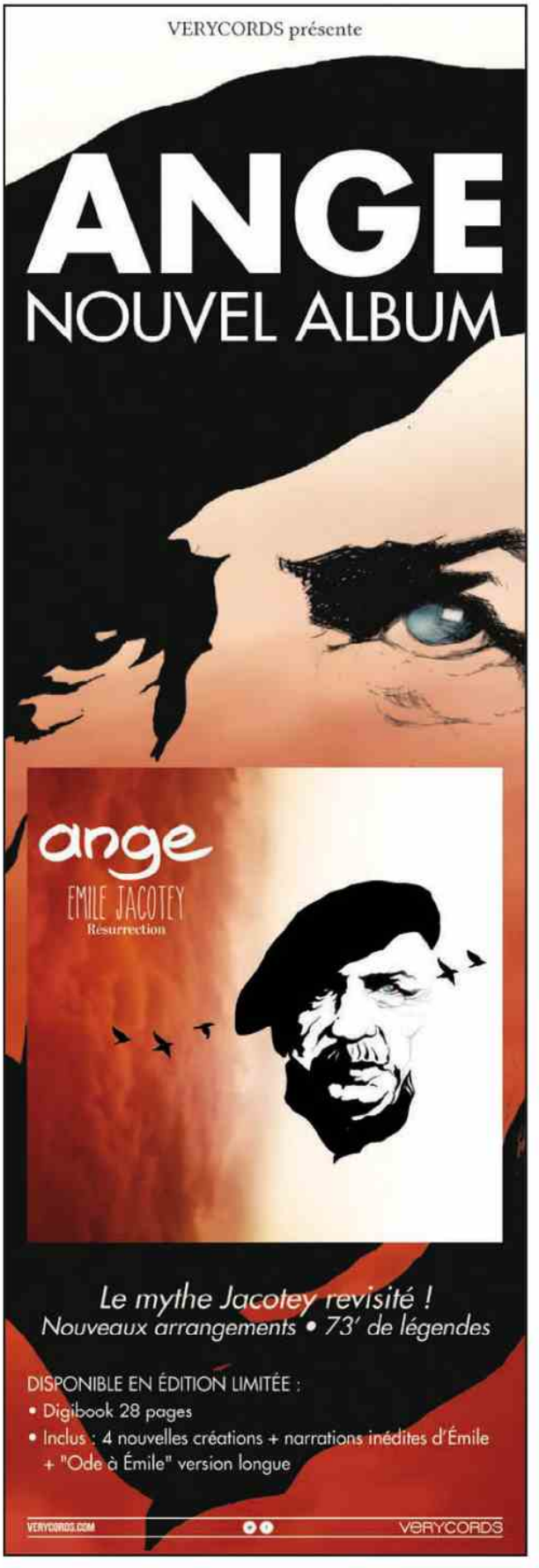
"Smoke Against The Beat"

POP/ CAROLINE/ UNIVERSAL

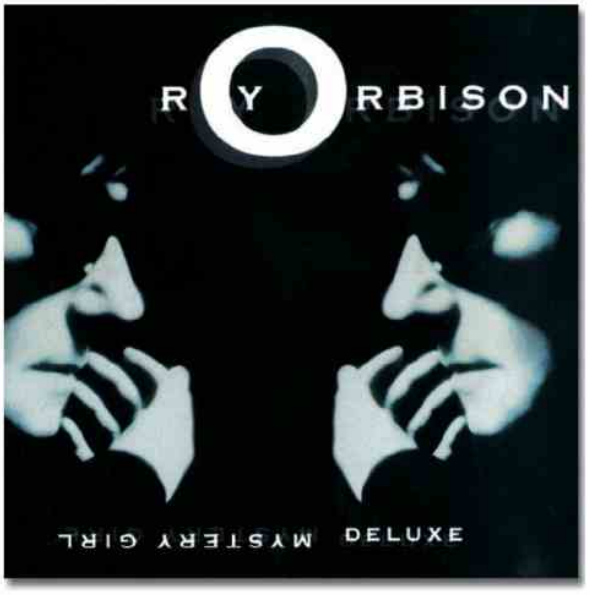
Pour leur second album, moins de quatre ans après leurs débuts (et trois ans après leur premier essai), The Dukes ont vu les choses en grand : le duo franco-belge (guitare-chant et batterie) qui évolue entre Paris et Bruxelles est allé enregistrer à Los Angeles avec Jamie Candiloro, jeune producteur qui a travaillé avec REM ou Courtney Love et a su assurer un son puissant et sophistiqué à la hauteur des intentions. Il fallait en effet pouvoir conjuguer finesse et pugnacité pour réussir le grand écart recherché entre pop et punk. La fibre pop reste une constante qui impose son parti pris mélodique, notamment au niveau vocal : harmonies soignées, refrains accrocheurs et sophistication harmonique constituent une sorte de fil conducteur tout au long des douze morceaux anglophones proposés ("Just In Cause", "Alright", "Genius"). Cette attirance est contrebalancée, voire carrément électrocutée, par un goût prononcé pour le rock noisy et le punk rock obsédant, ce qui engendre des salves trépidantes ("The Tyrant") et des poussées de sauvagerie ("Black Hole Love") où guitares et synthés vintage hérités des années soixante-dix s'en donnent à cœur joie. Mais les titres les plus réussis sont ceux qui jouent sur la tension entre ces tendances

antagonistes et désorientent en parvenant à allier rage hypnotique et douceur esthétisante : c'est le cas de "The Grey People", placé sous le signe du punk mélodique, et surtout de "Smoke Against The Beat", bel exemple d'une confrontation réussie entre pop-rock soigné et riff basique venu en droite ligne des Stooges pour dessiner les contours d'une power pop enivrante. ✪✪✪

H.M.

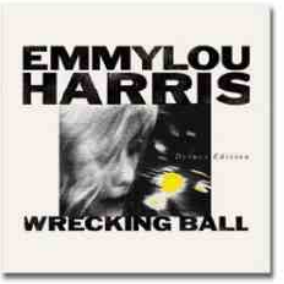


Spectorien



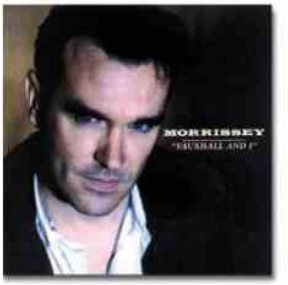
Roy Orbison
"MYSTERY GIRL DELUXE"
Sony Music

Milieu des années 80. 1986 exactement. Dans "Blue Velvet" de David Lynch, un Dean Stockwell flippant et travesti fait semblant de chanter "In Dreams" de Roy Orbison... La scène marque les esprits et, soudain, le Big O redevient aimable. Le voici qui fait un concert entouré des stars du moment, "Black And White Night", qui sort bientôt en VHS et fait un carton. L'heure du grand retour a sonné (c'est une époque où beaucoup de gens, de Lou Reed à Neil Young en passant par Bob Dylan, reviennent avec une inspiration inespérée). Jeff Lynne (ex-Idle Race, The Move et ELO, tout de même) et la clique des Traveling Wilburys, essentiellement des Heartbreakers de Tom Petty, se mettent au travail. Roy co-écrit de grands morceaux ("You Got It" avec Petty, les monstrueux "California Blue" et "A Love So Beautiful" avec Lynne), sa voix n'a pas pris une ride. D'autres accourent avec des chansons pour lui : Costello lui offre "The Comedians", U2 et The Edge — sérieux : le mec s'est vraiment fait surnommer *The Edge*... — "She's A Mystery To Me". Lynne, alors un producteur acclamé, sort sa batterie d'effets habituelle sur la majorité des titres : il charge, surcharge et baigne le tout dans un son brillant, clinquant. Mais rien n'y fait, rien, ni ces nappes de synthés dégueulasses, ni ces guitares rutilantes, ne parviennent à ruiner ce qui ressemble bel et bien à un chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre d'autant plus étonnant que plusieurs de ces nouvelles chansons (en particulier "A Love So Beautiful", "In The Real World" de Waylon Jennings et "California Blue") rivalisent sans problème avec ses grands classiques du début des années 60. Le bougre parvient même à faire une merveille d'une chanson signée par les neuneus de U2. Lorsque l'album est sorti, en 1989, c'était une grosse gifle pour les fanatiques de Roy, étonnés de le voir dégouliner de talent après avoir disparu si longtemps. Hélas, la vie de Roy Orbison aura été une tragédie jusqu'à la fin : après avoir perdu sa première femme dans un accident de moto, puis deux de ses fils dans l'incendie de sa maison à la fin des années 60, le Big O meurt d'une crise cardiaque juste avant que "Mystery Girl" n'arrive dans les bacs et devienne son plus grand succès. Les voies du Seigneur sont décidemment impénétrables. Belle réédition agrémentée de démos poignantes et d'un DVD. Pour une fois, on peut vraiment parler d'un chant du cygne. Et quel cygne, putain : quatre mesures de "A Love So Beautiful", on se met à croire en Dieu.



Emmylou Harris
"WRECKING BALL – DELUXE EDITION"
Nonesuch

C'est un peu la même histoire avec "Wrecking Ball" d'Emmylou Harris, bien que l'issue soit nettement plus heureuse. Au milieu des années 90, l'ange de Gram Parsons est un brin déboussolée. Star des années 70 avec son Hot Band, elle a tenté plusieurs formules dans les années 80, seule ou avec Linda Ronstadt et Dolly Parton, et a sorti en 1993 un grandiose album bluegrass limite rockabilly, "Live At The Ryman". En 1995, Daniel Lanois, producteur notoire pour ses miracles — il a ressuscité Dylan avec "Oh Mercy" — lui propose de se réinventer et lui confectionne sur mesure ce qui deviendra l'album le plus poignant de sa carrière. Sortant sa palette habituelle (une production ouatée, des guitares apparaissant et disparaissant dans des échos de cathédrale, une sonorité globale un peu sale et organique), il déploie un boulevard pour la chanteuse, qui sort soudain tout ce qu'elle a. Et elle en a en réserve. Dès la reprise du superbe "Goodbye" de Steve Earle, ceux qui l'auraient oublié se souviennent soudain brutalement que cette Emmylou est sans doute l'une des chanteuses les plus expressives de son temps. Les occasions sont multiples sur ce disque pour se mettre à pleurer comme un veau tant sa voix semble capable de remuer les sentiments : "Wrecking Ball" de Neil Young, "Waltz Across Texas Tonight", "Goin' Back To Harlan" d'Anna McGarrigle, "Every Grain Of Sand" de Dylan (supérieure à l'original), "May This Be Love" de Jimi Hendrix, totalement démontée et remontée, et, le clou du disque, "Orphan Girl" de Gillian Welch, probablement l'une des performances les plus saisissantes de toute sa discographie. Ses fans de country traditionnelle ont grincé des dents, les autres se sont dit que, plus de vingt ans après ses débuts, la chanteuse au visage d'ange sortait enfin son grand chef-d'œuvre. Emmylou était lancée : cinq ans plus tard, en 2000, elle parviendra à faire encore mieux avec "Red Dirt Girl". C'est dire si elle tutoyait le ciel.

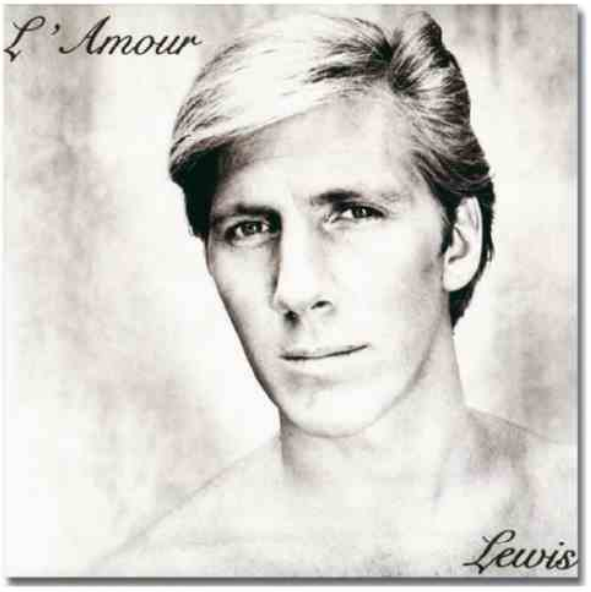


Morrissey
"VAUXHALL AND I"
Parlophone/ Warner

A peu près à la même époque qu'Emmylou Harris, en 1994, Morrissey sortait le grand jeu avec ce qui reste pour beaucoup son meilleur album en solo. C'est en tout cas celui qui réjouit le plus ceux qui n'ont jamais goûté les Smiths, les trouvant faibles en mélodies, sous-produits et trop monotones. Il y dans "Vauxhall And I" une majesté nouvelle, une ampleur enveloppante et, parfois, une grandiloquence qui forcent le respect. Steve Lillywhite, producteur poids lourd des années 80 (Siouxsie, Psychedelic Furs, XTC, U2, La's) sort la grosse artillerie et, malgré les inévitables tics de l'époque (une batterie un peu lourde), parvient à faire quelque chose de presque spectorien pour le chanteur qui a enfin un album en solo qui ne sonne pas étriqué. Morrissey est en très grande voix, largement meilleur qu'à l'époque des Smiths, et les chansons de Boz Boorer et Alain Whyte — rappelons que le Moz est incapable d'écrire autre chose que les paroles — sont régulièrement excellentes, culminant à la fin de l'album avec l'infernal "Speedway" qui démarre avec l'allumage d'une tronçonneuse et s'achève dans un crescendo wagnérien stupéfiant. Pour beaucoup, il s'agit du plus grand morceau de Morrissey, le chanteur s'y exprimant avec une ferveur inégalée — lorsqu'il dit *"In my own sick way, I'll always stay true to you"*, il y a de quoi frémir — pour ne pas dire proprement hallucinante. Ce classique des années 90 est désormais fourni avec une tripotée de titres live qui devraient réjouir les maniaques.

Lewis
"L'AMOUR"
Light In The Attic

Quelle histoire : des dingues ont trouvé un jour — c'était il y a quelques années — aux puces d'Alberta quelques vinyles de cet étrange objet à la pochette et au titre absurdes. Ecoutant "L'Amour", de Lewis, les gens de Light In The Attic ont vu la Vierge. Le disque a rapidement circulé chez les amateurs de bizarreries, jusqu'à devenir très culte. On ne sait quasiment rien de cet album, si ce n'est que Lewis s'appelait Randall Wulff — peut-être l'assemblage du pseudonyme et du titre était-il un hommage à l'écrivain de westerns Louis Lamour — qu'il a enregistré à ses frais à Los Angeles cet album sorti en 1983 et qu'on n'a plus jamais entendu parler de lui. Son unique disque est une énigme : des guitares acoustiques folk ou légèrement country couvertes



de nappes de synthé évanescentes, des arpèges de piano et une voix de crooner endormi à faire passer David Sylvian en solo pour un monstre de brutalité. Le charme irréel de "L'Amour" est incontestable, à tel point qu'on aimerait vraiment en savoir plus, notamment ce qu'avait en tête l'énigmatique Randall pour accoucher d'un truc aussi malade. Une chose est sûre : cet homme savait chanter.

"Punk 45"

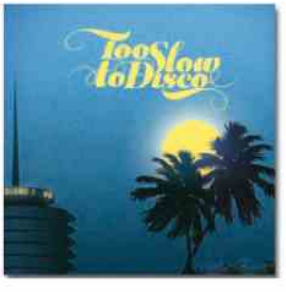
"VOL.3 : PROTO-PUNK 1969-76"
Soul Jazz

Soul Jazz sort son troisième volume consacré aux rares singles punk, en l'occurrence, cette fois-ci, le punk avant le punk. Beaucoup de raretés et de choses très cinglées ("One Way Spit" de Debris) pour quelques noms plus connus (les Hammersmith Gorillas du grand Jesse Hector, les 101ers de Joe Strummer, Cabaret Voltaire, Death, les Count Bishops et les Electric Eels). Mais globalement l'amateur aura de quoi découvrir beaucoup de choses très obscures venues d'Angleterre ou des Etats-Unis, comme George Brigman, Crime, les Mirrors, les excellents Hollywood Brats (dont le "Sick On You" sonne comme du New York Dolls ultra-violent), Jack Ruby, les très glam Victoria Vein & The Thunderpunks, le Killer Kane Band d'Arthur Kane, Zolar X, etc. Ou comment réviser l'histoire et s'apercevoir qu'avant les Ramones ou les Pistols, beaucoup de jeunes gens malades faisaient de la musique brutale et dérangée n'ayant rien à voir avec le hard rock. Intéressant, même si brutalité et dérangement ne sont pas toujours synonymes de qualité.

"Too Slow To Disco"

"VOL.1"
How Do You Are ?

Voici le concept : réunir des titres californiens des seventies un peu funky et dansants, une scène rebaptisée *yachtpop* (la *pop des yachts*, voilà un intitulé réjouissant !) par ceux qui ont assemblé cette compilation. Voici donc les Doobie Brothers, Fleetwood Mac,



PHILIPPE MANŒUVRE

PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS ***L'EXCESsive VINYL SESSION***

EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL fnac ®
OÜI FM
ROCK·FOLK

® un label Fnac

B.R.M.C.
B.R.M.C.

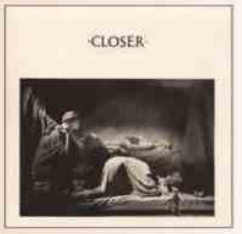
On ne fait pas dans la dentelle à San Francisco ! Un premier album sans concession, imparable, unique ! Psyché, folk et dark à la fois.

ISAAC HAYES
Hot Buttered Soul

Ce disque racine de la soul music a fait de Isaac Hayes une icône incontournable ! Indispensable à la discothèque de tout amateur de black music.

JIMI HENDRIX
Electric Ladyland

L'un des meilleurs albums de tous les temps ! Que du beau monde : Stevie Winwood, Jack Cassidy, Al Cooper, etc. Réédition en tirage limité.



JOY DIVISION
Closer

Un disque intense. Curtis et sa bande donnent le ton des années 1980. Cette réédition est un chef d'œuvre signé Martin Hannett.

fnac
ROCK·FOLK OÜI FM

Chicago, le Jan Hammer Group, Tony Joe White (que fout-il là ? Dieu seul le sait), Nicolette Larson, David Batteau, Browning Bryant et autres champions d'une variété barbue et bronzée qui auraient, selon les concepteurs, influencé Phoenix et Daft Punk. C'est possible. En attendant, il n'y a pas grand-chose à retenir de cette soupe vaguement funky nettement moins bandante que l'authentique Philly Soul ou le bon disco. *Raus...*

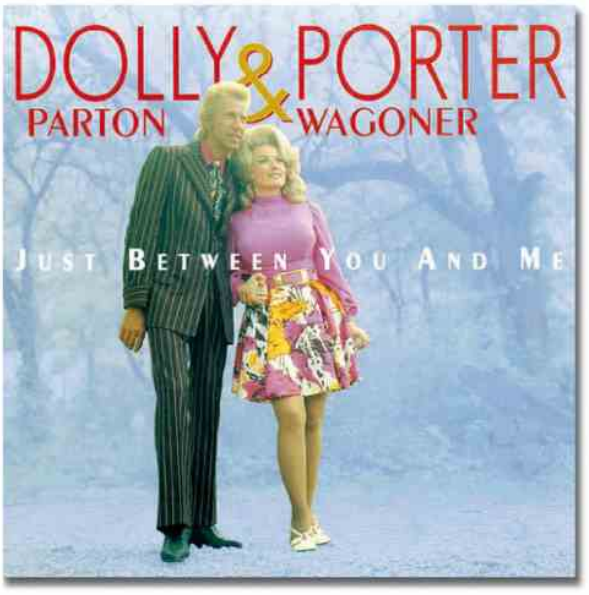
Johnny Cash
"OUT AMONG THE STARS"
Sony Music

Ce bon vieux Johnny Cash est devenu tellement déifié que les journalistes en sont rendus à s'exciter pour tout et n'importe quoi. La filière des titres avec Rick Rubin ayant été totalement exploitée, voici qu'on nous sert des inédits de 1981, vendus comme un nouveau Graal pour les dingues de l'homme en noir.

En 1981, Cash n'était pas au sommet de sa créativité, et ces morceaux, bien que jamais minables, restent largement anecdotiques — Cash y est en pilotage automatique — dans une carrière riche en hauts et bas. "Out Among The Stars" se situe au milieu mais ne s'adresse qu'aux collectionneurs les plus fervents.

Dolly Parton & Porter Wagoner
"JUST BETWEEN YOU AND ME – THE COMPLETE RECORDINGS 1967-1976"
Bear Family

Gee ! Question country, il y a mieux à faire ce mois-ci que se pencher sur les inédits de Johnny Cash. Les fous de Bear Family sortent un coffret de six CD regroupant tous les enregistrements du mythique duo Parton et Wagoner, et ça décrasse sec. Dès 1961, Porter Wagoner, *The Thin Man From West Plains*, avait une émission de télé à succès, dans laquelle il chantait souvent en duo avec une certaine Norma Jean, virée en 1967, et remplacée par une poupée blonde assez sculpturale, encore largement inconnue, Dolly Parton. Laquelle explose immédiatement l'audience, autant, on s'en doute, pour son apparence spectaculaire, que pour ses indéniables talents de chanteuse ultra expressive. Le duo durera jusqu'en 1976, date à laquelle Dolly, excédée par le protectionnisme intrusif de Wagoner,



décida de voler de ses propres ailes pour rencontrer le succès que l'on sait (elle avait déjà sorti en solo, dès 1971 l'excellent album "Coat Of Many Colours"). Entre-temps, le duo a enregistré une série de titres souvent fabuleux, impeccablement joués et produits, dont plus de 21 furent des tubes monstrueux. Il faut dire que visuellement, c'était un choc : Wagoner, dégoulinant de sueur, avec sa banane blonde décolorée et ses costumes de daltonien, Dolly, ses moumoutes infernales et ses grands yeux bleus, avaient de quoi marquer l'Amérique profonde. C'est ce qu'on peut voir dans le superbe livret (c'est une spécialité de Bear Family) gorgé de photos très impressionnantes, particulièrement celles de trois quarts de la Super Vixen country. C'était avant qu'elle se fasse massacrer par des chirurgiens esthétiques sous drogue. Quant à la musique, c'est un émerveillement sans cesse renouvelé.

Deep Purple
"MADE IN JAPAN"
Universal

Nous y voici. Après la résurrection du Zeppelin, le retour de Deep Purple. En l'occurrence, une version gargantuesque de son live "Made In Japan", en version quatre CD, le tout remasterisé, format 33 tours, livret

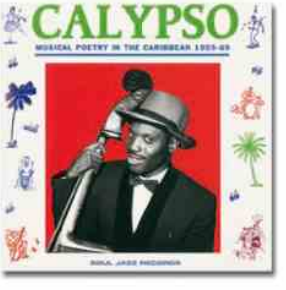
énorme, reproduction de documents d'époque, etc. La différence se fait tout de suite. Led Zeppelin, qu'on aime ou pas (ce qui est notre cas), avait inventé quelque chose, toujours nerveux malgré les décibels, souvent inventif, sale (les solos de Page), montrant, malgré tout, une certaine élégance (la passion pour le folk et le blues du Delta). Avec Deep Purple, on passe tout de suite dans une nouvelle dimension : le rock bourrin. La pompe, la grandiloquence, le ridicule, tout y est. Au rayon de la putasserie, "Smoke On The Water" est probablement le riff le plus nul de l'histoire du rock (avec "Seven Nation Army" des White Stripes), celui que tout autre musicien n'aurait jamais osé graver, mais évidemment, le fan de rock bas du front des seventies a adoré massivement. Naturellement, comme tous les ploucs, les Deep Purple ont cartonné au Japon — "*Everybody knows Japan is a dishpan*", chantait Rotten — où ce live a été enregistré en 1972. Les Bridés, qui ne parlaient pas anglais, n'ont sans doute pas perçu l'inanité terminale de paroles comme *"de la fumée sur l'eau, du feu dans le ciel, yeah !"* et puis finalement, même l'Occident s'y est mis. Ce machin ventripotent sort dans une version ultime : quatre CD pour trois concerts et tous les rappels, un DVD, un 45 tours, etc. Durant "Child In Time", sur le premier CD (15 août 1972), vers 2'50", il n'y a pas d'autre explication au bruit que Gillan sort de sa bouche : le pauvre homme se fait manifestement sodomiser par une escouade de Yakuzas sortis en rut des coulisses, ne supportant plus ce nouveau bruit pénible nommé *hayveee medal*. C'est rude, mais aussi très triste : que ne faut-il pas faire pour vendre des disques ?

Donnie & Joe Emerson
"STILL DREAMIN' WITH THE LOST RECORDINGS 1979-81"
Light In The Attic

Il y a un an ou deux, nous avions parlé ici de la grandeur de Donnie & Joe Emerson, deux ploucs créant une power pop bizarre et merveilleuse dans leur ferme (l'album "Dreamin' Wild", déjà sorti sur Light In The Attic) de l'Etat de Washington alors qu'ils avaient 17 et 19 ans. Le label sort aujourd'hui la suite. Plus tardive, donc sensiblement plus *new wave* (batteries en toc, écho, etc). Ça commence très fort avec "Don't Fight", perle pop, puis tout s'ébroue dans une *synth pop* bizarrement attachante et ultra mélodique, super kitsch mais montrant invariablement un singulier talent de songwriter. Etonnant.

"Calypso"
"MUSICAL POETRY IN THE CARIBBEAN 1955-69"
Soul Jazz

Un peu de musique noire dans cette rubrique uniformément blanche ne fera pas de mal. Avec sa classe habituelle, le label Soul Jazz exhume 19 perles en provenance de Trinidad dans une version un peu plus authentique que celle donnée par l'album



(pourtant charmant) de Bob Mitchum, "Calypso Is Like So". Au menu, un paquet d'épées dont Lord Kitchener, King Fighter, Lord Byron & Orquesta Nueva, Count Zebra & The Seasiders ou Lord Ivanhoe & His Caribbean Knights — dans le coin, ça ne déconnait pas niveau pseudos — au service d'une musique splendide, joyeuse, pure, hors d'âge. C'est un régal, d'autant que l'objet, comme toujours chez Soul Jazz, est splendide. Vite, un rhum. ❑

LES VOIX DU GAOU

SUD CONCERTS

16 ↯ 26 JUILLET 2014

STROMAE • PLACEBO • CARL COX
MASSIVE ATTACK • CHINESE MAN
CHRISTOPHE MAE • FAUVE
WOODKID • GILLES PETERSON
KENDRA MORRIS • JAMES VINCENT MCMORROW
JUKEBOX CHAMPIONS • BEAT ASSAILANT...

www.jt-crea.com

W9 fnac ROCK FOLK Coca-Cola KIA TOULON Greenroom session.fr 20 MINUTES RTL2

WWW.VOIXDUGAOU.FR Infos & résa : points de vente habituels - Groupes, CE et PMR : emmanuelle.robert@sudconcerts.net

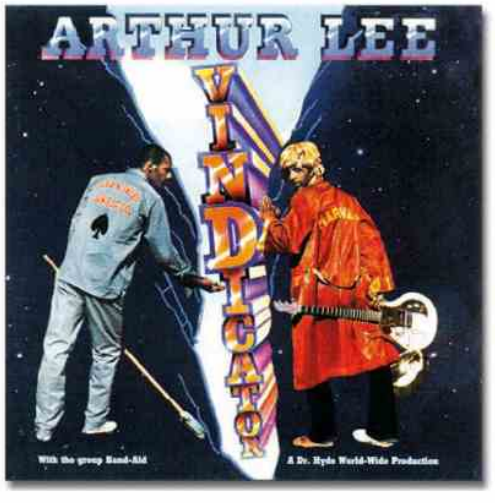
PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

ARTHUR LEE

On connaît tous "Forever Changes", chef-d'œuvre baroque de Love, en 1967, l'un des plus grands disques de tous les temps. En revanche, la suite de la carrière d'Arthur Lee reste désespérément tapie dans l'ombre de ce long format miraculeux. Elle recèle pourtant de bien délectables secrets.

Il ne s'est pas fallu longtemps avant que la troupe chamarrée de "Forever Changes" n'implose, la faute aux abus de psychotropes. En quelques mois donc, Arthur Lee se retrouve seul, désorienté. C'est en sortant, penaud, du club The Brass Ring qu'il connaît une sorte de révélation : de là s'échappent de fameux rugissements de guitare, produits par le Nooney Rickett Four. Arthur Lee est subjugué : ce son lourd, proche du heavy rock naissant, voilà la solution... Quelques jours plus tard, il embauche la section rythmique dudit attelage, composée du bassiste Frank Fayad et du batteur George Suranovich, mais manque de peu le guitariste Gary Rowles, qui s'est entre-temps engagé avec le New Buffalo Springfield de Dewey Martin. Sur les conseils avisés d'un ancien marteleur de Love (Alban *Snoopy* Pfisterer), Arthur Lee complète son quatuor avec le jeune soliste Jay Donnellan. A l'orée de l'année 1969, la formation défouraille nombre de morceaux, de quoi aisément remplir trois disques. Les têtes pensantes d'Elektra en tirent le très bon "Four Sail", après quoi Lee signe avec Blue Thumb. Cette toute nouvelle compagnie publie le reste des séances sous la forme du double album "Out Here" en décembre 1969. Une collection roborative, entre folk chancelant et acid rock versatile, qui contient une fabuleuse version de "Signed DC" (avec une fumante partie d'harmonica) et même quelques incursions en territoire country ("You Are Something"). Malheureusement, les soucis s'accumulent : Blue Thumb ne rétribue personne et lorsque Arthur Lee en touche un mot au patron, il se fait sacquer sans ménagement. Love se craquelle et Donnellan se retire, vite remplacé par Gary Rowles. Les quatre rockers gravent alors le plutôt fade "False Start", qui comporte tout de même une merveille de R&B ("Feel Daddy Feel Good") ainsi qu'une participation prestigieuse de Jimi Hendrix sur "The Everlasting First". A ce moment, un projet de supergroupe naît, avec Lee, Hendrix, Steve Winwood et le percussionniste ghanéen Rebop Kwaku Baah (ex-Traffic), mais il restera (hélas) sans suite. Une fois encore, triste habitude, les musiciens s'évaporent... Resté seul avec Fayad, Arthur recrute aux fûts un certain Don Poncher (ex-New Buffalo Springfield et Blue Mountain Eagle) ainsi que Craig Tarwater, qui a déjà remplacé deux fois le virtuose Randy Holden (chez les Sons Of Adam notamment). Love se voit offrir un nouveau contrat chez CBS qui initie la captation d'un nouvel album avant de se faire virer, encore et toujours. Malgré tout, Lee n'abandonne pas et récupère un autre contrat chez A&M. Il assemble alors un nouveau groupe de fortune, avec deux anciens Buddy Miles Express (Charlie Karp et David Hull) et le fidèle Don Poncher. Charlie et David découvrent alors un univers tumultueux, fait de paranoïa aiguë — les cloisons de la propriété de Lee, située au sommet du Coldwater Canyon, sont électrifiées — de titanesques bacchanales, les groupies des GTO's étant souvent de la partie. C'est dans cette ambiance foutraque que le chef-d'œuvre "Vindicator" est mis en boîte. Présenté par Lee comme "*un hommage à moi-même et à Jimi Hendrix*", ce premier album solo est publié en août 1972 et, massacré par les critiques ("*Il sera plus utile comme frisbee*", écrit alors le magazine Circus). Il s'agit pourtant d'un disque puissant, aux guitares musclées et prolixes, tendance hard rock.



Il est hanté par le spectre du *Voodoo Child*, avec qui Arthur Lee a toujours eu une relation compliquée, mêlant jalousie — il estimait que le gaucher de Seattle lui avait ravi sa place de "*première rock star black*" — et admiration : une incendiaire version d' "Ezy Rider" est étrangement écartée du tracklisting final. Dans ce formidable "Vindicator" se télescopent donc boogie-blues ("Sad Song"), spoken-word militant ("Hamburger Breath Stinkfinger") et une ravageuse salve de brûlots hendrixiens ("You Want To Change For Your Re-Run", "Busted Feet"). Un hymne comme "Everybody's Gotta Live", du calibre d'un "Give Peace A Chance", aurait certainement mérité beaucoup mieux... Mais le succès semble fuir Arthur Lee qui se retrouve, un peu plus tard et grâce à son pote bassiste Robert Rozelle, à la tête d'un *all-black band*, avec des musiciens qui "*peuvent jouer funky et rock*". Hommage au Band Of Gypsys ? Toujours est-il que, remotivé, notre frétillant Arthur se remet sérieusement au turbin. Arrive alors une maison de disques récemment fondée, Buffalo, qui comporte en ses rangs le légendaire producteur Paul Rothchild. Hélas, celle-ci fait banqueroute alors même que "Black Beauty" vient de leur être livré en vue d'une sortie imminente. Cet album *perdu* restera inédit jusqu'à ce que le label High Moon Records ne fasse, en 2013, un remarquable travail de restauration à partir des rares acétates existants. Il s'agit d'un témoignage captivant, traversé par de récurrents hommages à Hendrix — "Young & Able (Good & Evil)", "Midnight Sun" qui repique même les accords de "Bold As Love" — mais où l'on peut également entendre d'inédites influences caraïbes ("Beep Beep") ou un titre délicat façon Curtis Mayfield ("Can't Find It"). Arthur Lee gardera ce groupe pour l'excel-lent "Reel To Real" en 1974, avec choristes et cuivres rutilants, et où il reprend notamment "Everybody's Gotta Live". Une tournée stakhanoviste permet aux ventes de décoller, mais l'artiste choisit alors de tout plaquer pour devenir peintre en bâtiment... Il reviendra brièvement dans la lumière en 1978 pour une éphémère réunion avec Bryan MacLean ("Love Live", au son désastreux, témoigne de l'évènement) puis usinera un ultime album solo raté en 1981, vaine tentative de surfer sur la mode reggae. Revenu en grâce par le biais du culte naissant autour de "Forever Changes", il décède en 2006 des suites d'une leucémie.

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 4 5 6 JUILLET 2014 - ARRAS

10 ANS! MAIN SQUARE

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2- 1055516 3- 1055545 / ACS 1 LLC 488 913 105 00010 / ALL RIGHTS RESERVED.

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

IRON MAIDEN
THE BLACK KEYS
-M-
STROMAE
DAVID GUETTA
FRANZ FERDINAND
SKRILLEX
PAUL KALKBRENNER
IMAGINE DRAGONS
DÉTROIT
JACK JOHNSON
WOODKID
FOALS
LONDON GRAMMAR
MGMT
RODRIGO Y GABRIELA
JOHN BUTLER TRIO
GESAFFELSTEIN
BAKERMAT
DISCLOSURE
GIRLS IN HAWAII
KEZIAH JONES
YODELICE
ALICE IN CHAINS
AND MORE

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION
Ville d'Arras
Arras Communauté Urbaine
HEINEKEN S.A.S.
Crédit Mutuel Nord Europe
Coca-Cola
chronodrive
SFR LIVE
Pas-de-Calais Le Département
sacem
tex
SNCF
ROCK·FOLK
LA VOIX DU NORD
zippo
17
Virgin RADIO

PAR ERIC DELSART

Carton épais, vinyle lourd

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

OASIS
"Definitely Maybe"
Big Brother

Jusqu'à l'émergence des Arctic Monkeys, le premier album d'Oasis était le premier album le plus vendu de tous les temps en Angleterre. Un disque générationnel empli de tubes ("Supersonic", "Live Forever", "Cigarettes & Alcohol") qui a fait du groupe les héros du peuple britannique et installé Oasis sur le toit du monde pendant une décennie. On a rarement depuis entendu une formation exploser à la face du monde avec autant d'assurance que les frères Gallagher, branleurs sûrs d'eux-mêmes et dotés d'une faconde northern sans égal. Synthèse du meilleur du rock britannique qui l'a précédé (morgue des Sex Pistols, groove décadent à la T Rex, sens de la mélodie emprunté aux Beatles), "Definitely Maybe" revient en vinyle augmenté d'un son remasterisé qui donne encore plus d'épaisseur au mur de guitares du groupe. Les bonus livrés avec l'édition CD sont gracieusement offerts en bon de téléchargement.

LOVE
"Black Beauty"
High Moon

Après des années d'attente et de délais, "Black Beauty", l'album perdu de Love arrive enfin en vinyle, dans une édition superbe, avec livret biographique de 16 pages riche en photos, carton épais, vinyle lourd et carte de téléchargement. Enregistré à l'origine en 1973 et perdu pendant des décennies, l'album lui-même se situe dans la lignée de "False Start", disque sous influence hendrixienne. Entouré d'un trio versé dans le R&B et le rock'n'roll, Arthur Lee masque son manque d'inspiration par une approche hard rock où le guitariste Melvan Whittington fait des étincelles ("Young & Able (Good & Evil)"). L'album, imparfait, s'adresse aux complétistes, mais le travail accompli sur cette réédition est exemplaire.

GENE CLARK
"Two Sides To Every Story"
High Moon

La discographie de Gene Clark est un casse-tête : l'artiste ayant enchaîné les flops, ses disques sont quasi impossibles à dénicher en vinyle. D'où notre bonheur de voir enfin "Two Sides To Every Story" convenablement réédité pour la première fois depuis sa sortie initiale en 1977. L'album, qui succède au célèbre "No Other", montre un Gene Clark d'humeur country (avec parfois violons et banjos), moins expérimental que sur son chef-d'œuvre, mais toujours aussi inspiré ("Give My Love To Marie", superbe). Le traitement High Moon — identique à celui de l'album de Love cité précédemment — est magistral.

CARAVAN
"If I Could Do It All Over Again, I'd Do It All Over You"
Four Men With Beards

Moins connu que le premier album du groupe ou que "In The Land Of Gray And Pink", son chef-d'œuvre universellement reconnu, le deuxième album de Caravan est souvent oublié des anthologies du rock. Il serait pourtant dommage de passer à côté de cette pièce essentielle du prog anglais. Caravan y sait comme nul autre manier mélodies pop ("As

I Feel I Die") et longues envolées jazz-rock sans démonstrations techniques vaines ("For Richard"). Avant-gardiste, surréaliste, aventureux, mais jamais prétentieux.

WARFARING STRANGERS
"Darkscorch Canticles"
Numero Group

Lorsque l'idéal hippie et les mystiques baba-cool commencèrent à se dissiper dans l'éther au milieu des années 70, ce fut pour faire place à des hordes de jeunes gens autant fascinés par l'imagerie ésotérique de Black Sabbath et Led Zeppelin que par Tolkien et le jeu de rôle Donjon & Dragon. Cette compilation, sorte de *Nuggets* du heavy metal, documente une quinzaine de groupes éphémères formés au début de cette décennie, adolescents rêveurs et chevelus, amateurs éclairés bien décidés à en découdre. Certains titres ici sont simplement estomaquants — "Twelve O'Clock Satanial" d'Air (un homonyme), "Sealed In A Grave" de Triton Warrior... Le packaging, superbe, propose un livret très documenté de 16 pages, et une pochette gaufrée. Le label a même réalisé un jeu de rôle nommé "Cities Of Darkscorch" (où chaque groupe est un personnage jouable) pour accompagner le disque. Dément.

THE LEN BRIGHT COMBO
"Wreddess Eric Presents The Len Bright Combo", "Combo Time !"
Fire Records

Quand il a quitté l'écurie Stiff au tournant des années 80, désabusé par la tournure mercantile que prenait le label, Wreckless Eric a ressenti le besoin de revenir à un rock'n'roll dépouillé d'artifices. En montant The Len Bright Combo en compagnie de Russ Wilkins et Bruce Band, deux artificiers des Milkshakes, son intention était claire : envoyer du rock'n'roll concocté avec les moyens du bord, dans une joyeuse ambiance *do it yourself*. Les deux albums de ce joyau du Medway sont enfin réédités. Il était temps.

FU MANCHU
"No One Rides For Free"
At The Dojo

Après Oasis, célébrons un autre anniversaire, celui du premier album de Fu Manchu, sorti lui aussi il y a vingt ans. Le groupe le réédite sur son propre label, sur vinyle coloré, avec un son remasterisé au poil. Produit par Brant Bjork de Kyuss (qui allait rejoindre Fu Manchu quelques années plus tard), l'album témoigne d'un groupe à la formule stoner déjà bien établie : guitares lourdes, ambiances enfumées et textes dédiés aux bagnoles ("Ojo Rojo", "Mega-Bumpers"). Un classique du genre.

Nouveautés

SAPIN
"Wrong Way"
Azbin/ Beast

Après un 45 tours remarqué l'an dernier ("One Two Tree Four"), les Rennais de Sapin ne déçoivent pas sur leur premier album qui devrait lancer idéalement notre été. Porté par un enthousiasme contagieux, le trio livre un rock garage qui évoque celui de Regal ("Get Out Of My Dreams") et propose d'étonnantes escapades country-rock braillardes façon Black Lips ("Wrong Way"). Sur quelques titres, le groupe tente même du beach-goth façon Growlers bretons ("Lost Beach"). On adhère.

NO WHISKY FOR CALLAHAN
"No Whisky For Callahan"
Yellow Brick Road

C'est en vinyle uniquement et sur un séduisant disque 25 cm que le groupe francilien No Whisky For Callahan vient de publier son deuxième album. Rock garage ("I'll Stick Around") et post-punk tendu ("Shipping Hours") s'entremêlent. Le trio convainc, une fois de plus, et s'affirme comme une valeur sûre.

45 tours

FOREVER PAVOT
"Le Passeur D'Armes"
Croque Macadam/ Requiem Pour un Twister

En trois EP, Emile Sornin s'est installé parmi les têtes de proue de la nouvelle scène psychédélique française. Entre rock progressif façon Soft Machine ("Le Passeur d'Armes") et pop cosmique ("Farfichat"), le nouveau single de Forever Pavot est une réussite éclatante.

THE RESIDENTS
"Santa Dog"
Superior Viaduct

Peu le savent, mais la toute première publication des Residents fut un double 45 tours de Noël emballé dans un poster plié. Superior Viaduct réédite aujourd'hui l'objet tel qu'à sa sortie en 1972. Le groupe était déjà sacrément barré (ou avant-gardiste, c'est selon) et envoyait avec "Fire" un hilarant avant-goût des choses à venir.

DEATH
"North Street"
Tryangle

Les frères Hackney viennent de sortir récemment une nouvelle compilation de morceaux issus de leurs archives ("III"). Le meilleur morceau de ce disque inégal est sans nul doute "North Street", bombe punk enregistrée en 1979 où la force de frappe du trio impressionne. Un idéal de single.

Club Vinyl FNAC

DUSTY SPRINGFIELD
"Dusty In Memphis"
Four Men With Beards

Première chanteuse à reprendre des hits Motown en Angleterre, Dusty Springfield régnait sans concurrence sur la soul anglaise au début des années soixante mais, quand arrivèrent les années psychédéliques, porteuses de révolutions musicales et sociales, Dusty fut subitement considérée comme has-been. En 1968, elle s'exile à Memphis afin d'y retrouver les racines de sa musique. Le résultat, "Dusty In Memphis" demeure un classique de la soul, où Dusty envoûte de sa voix feutrée, bien servie par une sélection de chansons superbes ("Son Of A Preacher Man", "Just A Little Lovin' ") et des arrangements soyeux. Un disque intemporel, qui place son interprète parmi les géants de la blue-eyed soul et survit à toutes les modes.

THE BEACH BOYS
"Surfin' Safari"
Capitol (exclusivité Fnac)

En 1961, l'Amérique découvrait sur "Surfin' " cinq jeunes gens propres sur eux qui célébraient les charmes de la Californie jusque dans leur nom. Leur premier album, sorti l'année suivante pour capitaliser sur ce succès naissant, voyait les Beach Boys roder leur formule gagnante : rythmes rock'n'roll, harmonies sucrées inspirées du doo-wop, enthousiasme inaltérable, odes au surf ("Surfin Safari'"), aux filles avec "Little Girl (You're My Miss America)", et aux courses de voitures ("409"). C'est le *californian lifestyle* immortalisé sur vinyle, les prémices d'un des plus grands groupes américains du vingtième siècle. Cette édition propose un vinyle transparent moucheté et de nombreux bonus.

OFFSPRING
"Smash"
Epitaph

Porté par un des grands singles rock de la décennie ("Come Out And Play"), le deuxième album des Californiens est un des disques incontournables des années 90. Sorti peu après la disparition de Kurt Cobain, "Smash" a occupé l'espace laissé vacant par Nirvana et consacré la culture skate californienne (où les chansons d'Offspring servaient régulièrement de bande-son à des vidéos spectaculaires). Empli de bombes punk rock braillardes témoignant du passé hardcore des membres du groupe ("Genocide", "It'll Be A Long Time"), porté par des singles menaçants aux guitares lourdes ("Gotta Get Away", l'incontournable "Self Esteem"), l'album s'est vendu à 16 millions d'exemplaires depuis sa sortie.

MUDDY WATERS
"At Newport 1960"
Chess (exclusivité Fnac)

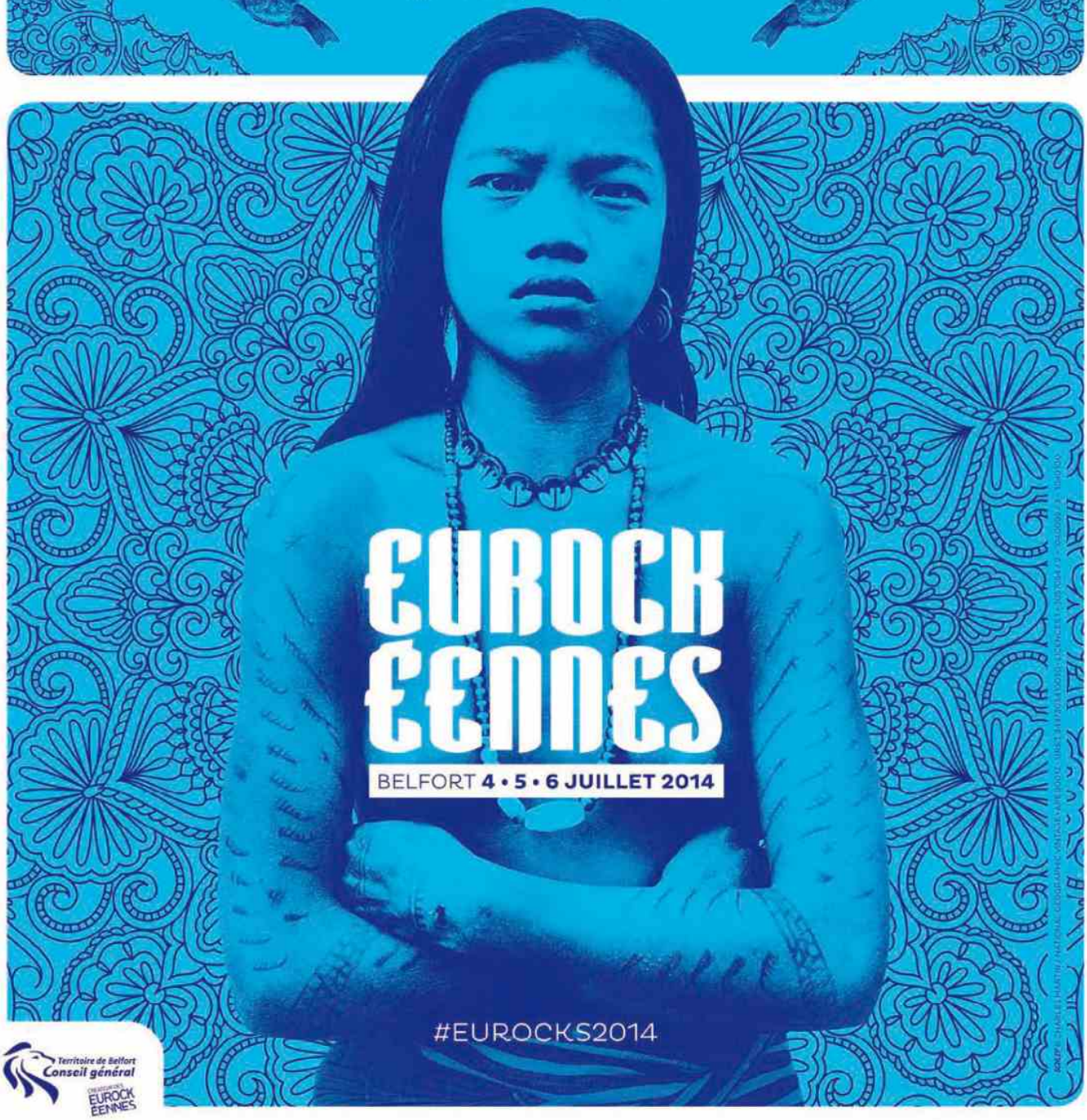
Avec ses festivals folk et jazz, Newport est une ville où se sont créées de nombreuses légendes au début des années soixante. Parmi elles, celle d'un concert de Muddy Waters en 1960 qui aurait ouvert les portes du blues électrique aux amateurs de jazz. L'album qui en a été tiré est un des premiers disques blues enregistrés live, et un des tout meilleurs. On y entend un des grands maîtres du blues de Chicago jouer les plus grands titres de son répertoire, tels "Got My Mojo Working", "(I'm Your) Hoochie Coochie Man", "Baby, Please Don't Go" de Big Joe Williams, sous les vivats d'un public fasciné. S'il ne fallait garder qu'un seul disque de Muddy Waters...

Photo Bruno Berbessou

MUSIC IN PARADISE

THE BLACK KEYS • PIXIES • STROMAE • SKRILLEX • DÉTROIT
METRONOMY • FRANZ FERDINAND • BIFFY CLYRO • SHAKA PONK
M.I.A. • ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS
FAUVE • PATRICE • FOSTER THE PEOPLE • VOLBEAT • TEMPLES
PAROV STELAR BAND • BENJAMIN CLEMENTINE ...

4 SCÈNES • 63 CONCERTS
1 PRESQU'ÎLE • 3 JOURS



EUROCKÉENNES

BELFORT 4 • 5 • 6 JUILLET 2014

#EUROCKS2014

Territoire de Belfort Conseil général
Les Eurockéennes

inRockuptibles · 17 · Rock&Folk · Spotify · Franche-Comté Conseil régional · Belfort · Nrj · SNCF · Coca-Cola · Heineken · inter · L'Est Républicain · 20 Minutes · Cosmopolitan.fr · Couleur 3 · arte Concert · France 3 Franche-Comté · Sacem · cora · Hertz · Les Mécènes des Eurockéennes · Bonobo Jeans · SFR Live

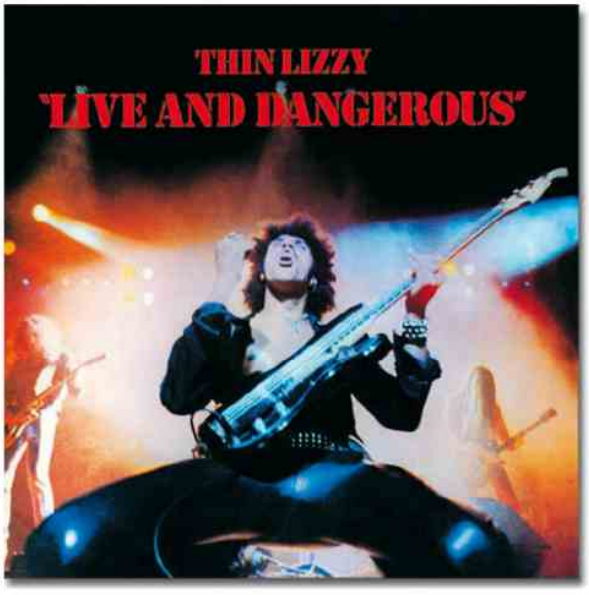
Héros celtiques électriques

THIN LIZZY

"Live And Dangerous"

Vertigo

PREMIERE PARUTION JUIN 1978



Phil Lynott avait accueilli les punks à bras ouverts. Enfin des gars sérieux dans la déglingue. Lui-même était acolyte avec Cook et Jones, les Pistols musiciens. Phil Lynott ne s'économisait pas et Thin Lizzy était un groupe de dingues.

Question classique : que faire quand on est né Noir en Irlande, d'un père brésilien et d'une mère irlandaise ? Et qu'on vit à Crumlin, quartier déshérité de Dublin ? Dans un premier temps, Lynott se laisse tenter par la boxe, *"mais j'ai vu que les durs aux oreilles en chou-fleur ne se tapaient pas de nanas, alors que les mecs sur scène semblaient bien s'en sortir"*. Phil chante avec The Black Eagles, groupe de reprises soul-rock. Vite repéré par le groupe local, Skid Row, il se joint à lui le temps d'apprendre les rudiments du métier. Lynott passe vite, pressé. A peine le temps de repérer le guitariste de Skid Row, le jeune virtuose Gary Moore, il est loin. On le retrouve infiltré dans la scène folk : Lynott paye son tribut, essaye de la jouer auteur/ compositeur/ chanteur comme c'est la mode. Zéro succès. Reste à tenter l'option blues : or, justement, son vieux pote de lycée, Brian Downey, devenu batteur pro, l'appelle au sein de Sugar Shack. Seul problème : Lynott n'est pas leader, seulement le bassiste relégué au fond. Et ça ne peut convenir à Phil Lynott, le rocker de Dublin. Sa réponse sera de fonder son propre groupe sous un patronyme idiot (Orphanage).

On est pote de lycée ou pas, Downey suit le mouvement.

Début 1970, arrive un guitariste nommé Eric Bell. Le gars a joué avec les Them de Van Morrison. Il bénéficie d'un grand prestige et trouve le fameux nom dans une bande dessinée, Tin Lizzie. Menant grand train, le groupe finit par attirer l'attention de la maison Decca. Les deux premiers albums sont ratés, mais le 45 tours de la dernière chance, "Whiskey In The Jar", monte numéro 6 des ventes. Lizzy décolle quand, le soir de nouvel An 1973, Eric Bell devient fou, jette sa guitare en l'air, la piétine, la fracasse et quitte aussitôt le groupe, au milieu d'un concert à l'université de Belfast !

Toute l'histoire de Thin Lizzy suivra cette récurrente bizarrerie.

Phil Lynott monte une association de spadassins autour de la rythmique sacrée (lui et Downey) et les guitaristes tournent, se succèdent, se carbonisent, Gary Moore, Andy Gee, John Cann, Midge Ure, Robbie Robertson, Scott Gorham, etc.

De toute l'histoire du rock, les Thin Lizzy doivent avoir la plus grosse rotation. On leur pardonne, maisons de disques et tourneurs acceptent tout, car Phil Lynott est un chéri des hit-parades. Quelque part il réussira toute son existence à écrire de mystérieuses chansons de ce qu'on pourrait appeler de la *gaelic soul* ("Southbound"). En 1977, Lynott a trouvé une sorte d'équilibre dans une formule opposant deux jeunes killers, un Californien (Scott Gorham) et un Ecossais (Brian Robertson). Thin Lizzy trouve enfin ses marques. Une rythmique super ronde et efficace, joviale, permet aux deux guitaristes de jouer en harmonie de petites phrases chantantes pour enjoliver le discours. De temps à autre, un duel est autorisé par le bassiste, patron absolu, frontman, chanteur ("Are You Ready"). Et Phil Lynott devient un réel écrivain : 1976, album "Jailbreak" sur lequel il offre le classique "The Boys Are Back In Town". L'album "Johnny The Fox" osait le concept et Lizzy semble parvenu à son sommet. A la veille d'une tournée américaine en première partie de Queen, Brian Robertson intervient dans une bagarre au Club Speakeasy. Un type va écraser une bouteille sur le chanteur Frankie Miller. Robertson s'interpose et se fait exploser la main, artère et nerfs cisaillés. De janvier à mars 1977, le groupe tourne donc avec Gary Moore puis fonce en studio au Canada pour enregistrer en trio l'excellent "Bad Reputation", produit par Tony Visconti (T Rex, David Bowie). Scott Gorham assurera toutes les guitares de ce huitième effort.

Vous avez dit huit ? Un live devient envisageable ! D'autant que Visconti est coincé entre un album de Bowie et un album de Steve Gibbons. Il a deux semaines à consacrer à Lizzy. Phil Lynott propose au producteur d'écouter les bandes de deux tournées et d'en tirer un double live.

Depuis sa sortie, l'album "Live And Dangerous" est devenu une cause célèbre. Le producteur Tony Visconti a jeté le doute sur ce disque, dans sa biographie et sur son site, regrettant des retouches en studio. Lourdes accusations. Quand on sait bien que tout le monde, Stones, Who, Led Zeppelin et Steppenwolf en tête, a retouché les grands live, pour améliorer une voix, refaire les chœurs, et pourquoi pas ? Sur "Made In Japan" de Deep Purple (non retouché), on entend Ritchie Blackmore rater quelques notes sur le solo de "Highway Star". Certains auraient préféré qu'on retouche, d'autres privilégient le document.

Et chaque artiste de rester seul face à l'éternel débat.

Mais le résultat est là : alors que chaque album studio de Thin Lizzy offre son lot de merveilles et de chansons beaucoup moins évidentes, "Live And Dangerous", comme tout grand live qui se respecte, offre absolument tous les meilleurs instants de Thin Lizzy, et approche de la perfection dynamique ("Massacre"). Sur le site planetrock.com, le disque a été classé *meilleur live de tous les temps*. Et pourquoi pas ? Les tubes, les chevaux de bataille et les moments de bravoure tant attendus de ces héros celtiques électriques, tout est là. "Live And Dangerous" fut enregistré à Philadelphie, Londres et Toronto. Ce qui est important : même si Lynott a retouché ses voix, ce disque reste un foutu paquet de rock saignant. Unique. Vital, ruant comme une mule. "Live And Dangerous" est un album clef, dix-sept titres pour comprendre Thin Lizzy, dernier des grands dinosaures. Dès sa sortie, le disque monte numéro deux des ventes.

Jamais Thin Lizzy ne remontera aussi haut. ❑

COLLECTION ÉTÉ #24
LA ROUTE DU ROCK
SAINT-MALO
LE FORT DE SAINT-PÈRE / LA NOUVELLE VAGUE / LA PLAGE
13>16 AOÛT 2014
PORTISHEAD / DARKSIDE / MODERAT
SLOWDIVE / CARIBOU / TEMPLES
ANNA CALVI / TODD TERJE / JAMIE XX
THEE OH SEES / MAC DEMARCO / LIARS
BAXTER DURY / REAL ESTATE / METZ
FRANÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
KURT VILE & THE VIOLATORS / TOY
THE WAR ON DRUGS / ANGEL OLSEN
/ HAMILTON LEITHAUSER / CHEVEU
PERFECT PUSSY / THE FAT WHITE FAMILY
CHEATAHS / PROTOMARTYR / OUGHT
PEGASE / AQUASERGE / JOHNNY HAWAII
Digitick, www.digitick.com
Fnac, Carrefour, Magasins U, Géant, 08 92 68 36 22*, www.fnac.com
Ticketnet, E.Leclerc, Cora, Cultura, 08 92 39 01 00*, www.ticketnet.fr
02 99 54 01 11
www.laroutedurock.com

Qualité France
par H.M.

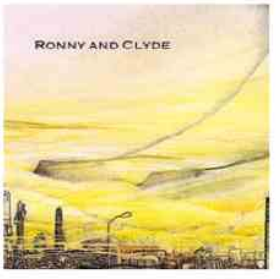
Blues

Depuis quelque temps, parmi les envois à la rédaction (cinquante-huit ce mois-ci), on observe une nette inflation de groupes qui célèbrent leurs influences musicales, et si le phénomène n'a rien d'étonnant quand il s'agit de punk,

The Subway Cowboys ne sont pas nés dans la rue mais dans le métro parisien où les trois jeunes musiciens d'origines diverses (basés en Picardie) se sont rencontrés en 2011. Leur premier album revisite le répertoire années 50-60 de diverses pointures américaines (telles Johnny Cash ou Hank Williams) et parvient à récréer l'esprit des bars honky tonk du vieux Sud grâce à une voix convaincante, un dynamisme instrumental plein de fraîcheur et aux influences croisées entre country, rockabilly et western swing *("Honky Tonk Time", The Subway Cowboys ✆ 06.78.39.68.15).*

Power Kush Experience (du Nord) est un trio où l'on retrouve deux musiciens éprouvés (Marcel Et Son Orchestre, K2R Riddim, Ludwig Von 88) et une chanteuse/ guitariste anglophone à la voix rauque et puissante. Son premier EP cinq-titres révèle sa passion pour les années 70, notamment à travers l'utilisation de claviers vintage, d'une tendance heavy blues et de longs passages instrumentaux assez ébouriffants ("Myself"). Ce premier essai sous tension donne envie de s'intéresser à la suite *(Kazamix Records ✆ 06.72.83.46.09).*

Deuxième album en deux ans pour le trio de Metz **Cris Luna** qui aime brouiller les pistes : la longue ouverture de près de six minutes ("Shades Of Black") débute comme un morceau planant, mais cette impression première est électrocutée par des embrasements successifs qui rétablit le curseur du côté d'un rock indé sous tension. Et la suite se montre à la hauteur d'un tel vagabondage créatif, entre passages atmosphériques, poussées d'adrénaline et friandises pop *("Maëlstrohm", Cris Luna ✆ 06.20.25.80.87).*



Ronny And Clyde s'est formé près du conservatoire de musique classique de Toulouse, en 2011, où le chanteur/ guitariste autodidacte a déniché les trois musiciens qui l'entourent. Le second EP du quatuor évolue entre folk-blues et rock indé ("Stuck On The Ground"), parfois groovy ("Change My Way"), au gré de chansons bilingues portées par une formation atypique (contrebasse, violoncelle, guitare, percussions) et une voix écorchée non dénuée d'une forte présence *(Ronny And Clyde ✆ 06.17.24.55.54).*

heavy rock ou néo-grunge, il surprend davantage quand il s'attaque au blues. Mais le constat est évident : de plus en plus de musiciens autoproduits de tous âges éprouvent le besoin de se connecter avec les racines de la musique américaine.

Basés du côté de Lyon où ils se sont rencontrés en 2012, **Les Blouzayeurs** réunissent un accordéoniste et un guitariste déjà dotés d'une sacrée expérience. Leur premier album est une plongée dans la source vive du blues, tendance cajun-zydeko, qui ne sacrifie rien à la facilité anglophone : assumant l'influence de Bill Deraime et Benoît Blue Boy, les deux musiciens/ chanteurs se revendiquent d'un blues en français et parviennent à faire swinguer notre langue avec un enthousiasme contagieux *("Blues De Là", Blueslac ✆ 06.76.77.76.79).*

Human Toys est un duo féminin basé à Paris depuis 2006. Après un premier essai sous la houlette d'un label californien punk et divers EP autoproduits, le second album reste fidèle au culte de la trépidation et de la transe électrique : une voix lancinante (en majorité anglophone), des machines vintage venues des années 80, un electro-rock mutin ou enflammé mais toujours sous influence punk et garage pour évoluer dans des contrées où se croisent Cramps et Suicide *("Excuse My French", Human Toys ✆ 07.81.93.66.77, distribution Clear Spot).*

Sunderfeet est un trio venu du Nord de l'Alsace. Son premier EP, enregistré peu de temps après ses débuts, dépote un rock garage anglophone qui pète le feu en jonglant entre ses diverses influences énervées (heavy, grunge, stoner) mais sait nuancer son propos, à l'image de l'ouverture convulsive ("Let's Call A Day"), et s'offre le luxe d'un intermède bluesy ("Broken Brain") avant de repartir au front *("Some Garage Stuff", Sunderfeet ✆ 06.17.98.46.84).*

Alain de Nardis, chanteur et guitariste rouennais, a traversé plusieurs décennies de l'histoire musicale. D'un second périple en Louisiane, il a rapporté ces chansons/ souvenirs qui constituent son nouvel album. Avec deux reprises emblématiques (dont celle du "Help Me" de Sonny Boy Williamson) et huit compositions originales et anglophones, il rend hommage à la musique du bayou en s'appuyant sur sa voix de baroudeur et la musicalité affirmée d'une formation émérite qui unit guitares, claviers, harmonica et saxophones *(French Man Blue's Club", Alain de Nardis ✆ 06.71.22.30.78).*❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

SONNY TERRY & BROWNIE McGHEE

SAUNDERS TERRELL, 1911 (Caroline du Nord) - 1986 (New York)
WALTER McGHEE, 1915 (Tennessee) - 1996 (Californie)

Eux, les saint Just du blues les auront copieusement étrillés. Sonny et Brownie leur avaient pourtant ouvert les portes, mais leurs contempteurs devenaient friands de mystères sacrés et les deux bluesmen hillbillies, avec leurs rengaines dénuées d'ambiguïté, ne les rassasiaient plus. C'est vrai que les deux n'y sont pas allés avec le dos de la pelle à charbon, resservant *ad nauseam* "John Henry", "Rock Island Line" et toutes les tartes à la crème du répertoire des songsters. Bon. Mais quels bluesmen ont diffusé aussi bien qu'eux le style du Sud-Est, devenu une figure de folk blanc ? Brownie c'est le chanteur au pied-bot, voix grave et souvent tendre, guitare swinguante, solos brièvement driblés dans l'élan des shuffles. Sonny c'est l'harmoniciste aveugle aux effervescences dynamiques, un campagnard qui jappe des suraigus dans son coupe-frites et joue des effets Leslie en époussetant l'harmonica d'une main virevoltante. Ils se sont faits dans les medicine shows, hommes de spectacle, musiciens au-dessus des standards, comme s'ils avaient préparé de longue date la rencontre de Burlington, Caroline du Nord, en 1937. Terry appartient à la scène de Durham, le grenier à clopes du pays. Il évolue dans l'ombre de Blind Boy Fuller, grand rédempteur du blues local (celui du Piedmont).

New York. Le producteur John Hammond veut Fuller pour son gala de Noël au Carnegie, "From Spirituals To Swing". Il se rencarde avec son agent, James Baxter Long. Hammond arrive à Durham, Fuller vient d'ouvrir le feu sur son épouse et mâche du pain sec derrière les barreaux. Hammond se rabat sur un autre aveugle, l'extraordinaire Sonny Terry. Décembre 1938. Accompagné du washboarder Bull City Red, Sonny plie le Carnegie. Alan Lomax l'échantillonne pour la Bibliothèque du Congrès, et Hammond lui arrache deux faces pour Columbia. Retour sur Fuller. Il enregistre ses derniers titres en juin 1940. Il est si malade que JB Long mise déjà sur McGhee pour lui succéder. En octobre, Long organise deux séances de studio à Chicago pour OKeh, dans la formule qui excite alors les porte-monnaie : guitare, washboard, harmo (ce n'est pas encore celui de Terry). Février 1941, le corps de Fuller descend fumer la terre. OKeh sort ses dernières chansons couplées à celles de McGhee, lequel est clairement mis en vedette : "Picking My Tomatoes"/ "Night Rambling Woman", etc. Long a même le culot de faire imprimer certaines étiquettes au nom de *Blind Boy Fuller # 2*. McGhee s'en excuse auprès du défunt : "Death Of Blind Boy Fuller". Après s'être longtemps frôlés, Terry et McGhee s'accolent enfin sur "Workingman's Blues", lors d'une séance programmée par JB Long à New York, toujours pour OKeh. Il ne se passe ensuite plus rien, de janvier 1942 à novembre 1943 : restrictions sur la gomme de laque à cause de la guerre et blocus des maisons de disques par le syndicat des musiciens. Une myriade de petits macarons s'est mise à pulluler pendant le blocus. Terry et McGhee les butinent goulûment, les uns après les autres, séparément ou en tandem... des dizaines de singles. New York est une ville où on peut se faire une situation. Ils crèchent d'abord chez Leadbelly, fréquentent les cercles progressistes, Terry comparaît même devant la Commission des activités antiaméricaines. S'il reste cantonné dans un style rural, son compère McGhee s'accommode de tous les publics, acoustique pour les migrants du Sud-Est, électrique dans les clubs de Harlem, si consensuel dans les cafés folk du Village. En 1947, il accompagne son frère Stick McGhee sur le titre : "Drinkin' Wine Spo-Dee-O-Dee", énorme hit pour Harlem Records. Un an plus tard, sous son nom, il gaule une grosse timbale chez Savoy : "My Fault". Ils font les acteurs sur Broadway, comédies musicales, pièces de théâtre, Terry dans le rôle de Small ("Cat On A Hot Tin Roof").

Ils ont le bon profil pour ferrer les néophytes blancs : un répertoire rustique, dépaysant, accessible car plutôt mélodieux, et un harmonica pittoresque, très rythmique. Leur dualité biblique rassure les non-initiés, débarrassés de cette timidité culturelle qu'on pouvait éprouver face au blues. En 1958, ils investissent le circuit londonien du jazz trad et du skiffle, font de l'Europe leur maison de campagne et sont le produit d'appel du premier American Folk Blues (1962). Jacques Demêtre, critique de jazz parisien, prenait l'avion en 1958 pour aller les entendre à Londres ; quelques années plus tard, il n'aurait pas brûlé un ticket de métro pour un concert en banlieue proche. Trop de "Midnight Special", trop de "Take This Hammer", trop d'albums routiniers qui ne font plus que de la couleur. En couple depuis 1942, leur mariage n'est plus régi que par la raison commerciale, surtout quand McGhee quitte New York pour Oakland en 1964. Ils rompent définitivement à la fin des années 70, dans l'indifférence que méritent les vieux élastiques sur lesquels on a trop tiré. N'empêche, excellents chanteurs, excellents musiciens, ils furent un moment les meilleurs prosélytes du blues... comme ces virus d'automne qui harcèlent l'organisme et le préparent aux grippes de janvier. McGhee a tout de même écrit "Living With The Blues". Rien que pour ça... ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Bruce Springsteen, Bob Dylan
et Mick Jagger, 1988

Cher Erudit...

Cher Erudit, pourrais-tu m'expliquer ce qu'est exactement le ROCK'N'ROLL HALL OF FAME ? Y en a-t-il plusieurs ?

■ HERVE, Besançon(25)

Le Rock'n'Roll Hall Of Fame n'est pas le premier du genre. Fondée en 1958, la Country Music Association, forte de 233 membres, décide, en 1961, d'honorer les grandes figures de la country music à travers un **Country Music Hall Of Fame**. Les premiers élus sont Jimmie Rodgers, Fred Rose, compositeur et éditeur musical majeur à travers la société Acuff-Rose, et Hank Williams. Initié en 1963, c'est le 1er avril 1967 à Nashville (Tennessee) qu'est inauguré le musée de la country. En 2001, un nouveau bâtiment plus spacieux est ouvert au centre de Nashville pour accueillir archives, concerts et expositions. D'autre part, toujours à Nashville, dans le centre ville, est institué un Music City Walk Of Fame sur Demonbreun Street, une promenade rappelant celle de Hollywood Boulevard à Los Angeles où les étoiles des stars de cinéma sont incrustées dans la chaussée. La sélection y est plus ouverte que pour le Country Hall Of Fame. C'est en revenant de l'inauguration de sa plaque que le guitariste Marcel Dadi, seul Français intronisé aux USA, a trouvé la mort le 17 juillet 1996 dans l'accident du Boeing effectuant la liaison New York/ Paris/ Rome. En 1980, c'est au tour du blues d'avoir son **Blues Hall Of Fame** grâce à la Blues Foundation basée à Memphis (Tennessee). Tous les grands noms du blues sont honorés lors d'une cérémonie, sauf que la construction d'un musée est toujours en attente. Il existe également un **Gospel Music Hall Of Fame** créé en 1971 par la Gospel Music Association. Un musée, géré par la Southern Gospel Music Association, verra le jour en 1997 à Pigeon Forge (Tennessee). Quant au **Rock'n'Roll Hall Of Fame**, la fondation qui préside à sa destinée a été créée en 1983 sous l'impulsion d'Ahmet Ertegun, président et fondateur de la maison de disques Atlantic. Ertegun a réuni autour de lui plusieurs personnalités liées au monde du rock au sens large, des journalistes et des producteurs, mais aussi des avocats spécialisés dans le droit des artistes. On y retrouve notamment le très controversé pour ses choix et son influence Jann S Wenner, créateur du magazine Rolling Stone avec Ralph J Gleason, et les producteurs Seymour Stein, vice-président de Warner Records, fondateur du label Sire, et Bob Krasnow, un temps directeur d'Elektra, fondateur des labels Loma, Buddah et Blue Thumb, dont le premier album sorti, en 1968, fut le "Strictly Personal" de Captain Beefheart & His Magic Band. Peu à peu, le nombre de consultants augmentera pour atteindre plus de six cents actuellement. Dans un premier temps, il s'agissait de rendre hommage d'abord aux artistes les plus influents et populaires, puis, dans une catégorie à part, aux producteurs, compositeurs, programmateurs, DJ, qui ont contribué à élargir l'audience du rock de par le monde et à faire émerger les grands courants qui l'ont traversé. Deux autres catégories ont été ajoutées : ce qu'on peut appeler les pionniers, essentiellement des artistes folk, blues, jazz et country, et, depuis 2000, les musiciens accompagnateurs. Enfin, plus rarement attribuée, l'élection pour l'ensemble de son œuvre d'un producteur, d'un journaliste ou d'un manager, par ailleurs, souvent membre directeur du Rock'n'Roll Hall Of Fame. Détail important : pour bénéficier du recul historique nécessaire, un artiste, mort ou vivant, ou un groupe ne peut être choisi parmi les nommés que si son premier disque est paru, au moins vingt-cinq ans auparavant. C'est ainsi que Nirvana, dont le premier album, "Bleach", est sorti en 1989, a pu être enfin intronisé dans le Rock'n'Roll Hall Of Fame en avril 2014. D'autre part, la contribution artistique doit, en général, être assise sur un succès populaire et des ventes de disques importantes. Rares sont les artistes ou les groupes choisis qui n'ont pas eu une carrière fructueuse financièrement. Le Velvet Underground et la chanteuse Laura Nyro font partie de ces exceptions. Chaque choix suscite souvent de nombreuses polémiques, surtout ces dernières années. Ainsi, les groupes allemands, si influents sur une bonne partie du rock contemporain, sont totalement absents d'un palmarès presque exclusivement anglo-américain. Outre cette élection, la fondation se fixe pour but de bâtir un musée qui regrouperait objets symboliques, archives en tout genre et des expositions permanentes et temporaires. Chaque année, une soirée est organisée, souvent à New York, où se produisent tous les nouveaux entrants, jouant en général trois ou quatre morceaux, un hommage étant réservé aux disparus. C'est en 1986 que se concrétise l'action de la fondation avec la parution de la première liste d'élus à figurer dans l'Olympe du rock. En même temps est annoncé le lieu choisi pour l'implantation du musée, en l'occurrence Cleveland (Ohio). Patrie du programmateur radio Alan Freed, un des premiers à avoir utilisé le terme *rock'n'roll* et à avoir passé cette musique mêlant Noirs et Blancs sur les ondes, la ville de Cleveland avait surtout réussi à lever quelque 65 millions de dollars pour investir dans le projet. Le bâtiment, construit sous la direction de l'architecte IM Pei, concepteur de la Pyramide du Louvre à Paris, se situe au coin de 1100 E et de 9th Street rebaptisé Rock And Roll Boulevard sur les bords du lac Erié. Une première soirée a lieu en juin 1993 pour fêter sa sortie de terre et une seconde le 1er septembre 1995 pour son inauguration avec Bruce Springsteen, Chuck Berry, Aretha Franklin, Iggy Pop, Bob Dylan. L'occupation des différents niveaux correspond à des thématiques (les racines du rock, les villes emblématiques, les labels, les musiciens, etc), à des espaces dédiés aux concerts ou au multimédia. La première grande exposition, en mai 1997, est consacrée au psychédélisme, "I Want To Take You Higher : The Psychedelic Area, 1965-1969". Peut-être une idée pour la Cité de la Musique parisienne. En 1986, sont intronisés les premières gloires du rock qu'on retrouve déjà, pour la plupart, au firmament de la country et du blues. Sans trop de surprise donc, s'inscrivent les noms de Chuck Berry, James Brown, Ray Charles, Sam Cooke, Fats Domino, Everly Brothers, Buddy Holly, Jerry Lee Lewis, Little Richard et bien sûr Elvis Presley. L'année suivante voit l'apparition du premier groupe, les Coasters, ainsi que celles, entre autres, de Ricky Nelson, Marvin Gaye, BB King, Big Joe Turner, Bo Diddley et Muddy Waters. Parmi les 200 artistes et groupes sélectionnés entre 1986 et 2014, les Beach Boys, les Beatles, les Supremes, Bob Dylan feront leur apparition en 1988, les Rolling Stones, les Who et les Kinks en 1990, Jimi Hendrix Experience en 1992, les Doors en 1993, Bob Marley et l'Allman Brothers Band en 1994, Led Zeppelin, Neil Young et Frank Zappa en 1995, David Bowie, Jefferson Airplane, Pink Floyd et le Velvet Underground l'année suivante, Bruce Springsteen en 1999 et Eric Clapton en 2000. Ce dernier est, pour l'instant, le seul à avoir inscrit trois fois son nom au palmarès, avec les Yardbirds, Cream et en solo. Les Ramones sont glorifiés en 2002, Clash et Police en 2003. Black Sabbath en 2006 comme Blondie et les Sex Pistols qui, fidèles à leur image, refusent de se produire lors de la cérémonie qu'ils qualifient de simple opération mercantile et le musée de pisse dans le vin. Suivront Patti Smith en 2007, Run-DMC en 2009, les Stooges et Genesis en 2010. Dernière livraison en 2014 avec Peter Gabriel, Hall & Oates, Kiss, Nirvana, qui a accueilli des chanteuses dont Joan Jett remplaçant Kurt Cobain pour l'occasion, Linda Ronstadt et Cat Stevens. Dans les autres catégories, dès 1986, avaient été adoubés : dans celle des pionniers, de nouveau Jimmie Rodgers, le pianiste Jimmy Yancey et Robert Johnson ; dans celle des non-musiciens, Alan Freed et le producteur et patron du label Sun, Sam Phillips, qui est également présent dans les panthéons du blues et de la country ; et enfin, pour l'ensemble de son œuvre, le producteur et découvreur de talents John Hammond. Si une annexe du Rock'n'roll Hall Of Fame a été ouverte à New York en décembre 2008, d'autres Halls Of Fame, sans relation avec la fondation et beaucoup plus modestes, ont essaimé dans plusieurs Etats comme l'Idaho, se focalisant sur les personnalités locales ou dans des sous-genres tels que la western music, le bluegrass, etc. Depuis 2010, un **Rhythm And Blues Music Hall Of Fame**, basé lui aussi à Cleveland, est apparu, la première liste d'intronisés ayant été publiée en 2013 avec de nombreux artistes ayant déjà été plébiscités ailleurs, comme James Brown, Otis Redding, Aretha Franklin, Sam Cooke. Plus monumental, sur la côte Ouest, Paul Allen, co-fondateur de Microsoft, a fait surgir de terre l'**EMP** (Experience Music Project) Museum à Seattle, la ville de Jimi Hendrix et de Nirvana. Conçu par l'architecte Frank Gehry, ce musée est consacré au rock, mais aussi à la science-fiction. EMP a ouvert ses portes en 2000, proposant concerts, films, activités interactives et surtout de grandes expositions dont plusieurs consacrées à Jimi Hendrix. En 2004, à Londres, un **UK Music Hall Of Fame** a vu le jour consacrant des artistes par décennie grâce aux votes conjugués d'un panel rassemblant journalistes, professionnels et téléspectateurs. Après l'édition 2006, le projet est abandonné sans qu'il ait été question de construire un musée. ❑

Simonon et Jones, 2003

Harrison, Starr, Ono, Sean et Julian Lennon, 1988

Chuck Berry, 1994

Photos Bob Gruen

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Simili-zombie

Blue Ruin

de Jeremy Saulnier

Chaque année à Cannes, c'est un rite... Les films les plus couillus, à quelques exceptions près, ne se trouvent pas vraiment en sélection officielle mais plutôt du côté des sections parallèles. Principalement à la Quinzaine des réalisateurs. Là même où fut programmé "Massacre A La Tronçonneuse" il y a quarante ans. Chaque printemps, la Quinzaine balance donc deux ou trois films électrifiants. Cette année, c'était au tour du "Alléluia" de Fabrice du Welz — on y reviendra à sa sortie — très certainement moins plombant que le palmé turc de 3 h 16... Idem l'année dernière où la force de concentration médiatique sur les fesses des actrices de la Palme d'Or d'Abdellatif Kechiche annihila la présence à la Quinzaine d'un certain "Blue Ruin". Une vraie teignasserie. Très âpre, ce film ! Sans concession, nihiliste, grisouillant, anti-glamour, *nofuturesque*. Donc, quelque part, un brin rock. Dès les premières images, on ne sait trop rien du parcours de vie d'un certain Dwight Evans. Un vagabond solitaire qui porte sur son visage les stigmates d'un passé traumatique. Il a le regard triste et les yeux apeurés, la peau sale et huileuse et une barbe de clodo qui semble vouloir cacher sa mystérieuse détresse. Il erre dans une région désolée de l'Amérique profonde, à la recherche d'un futur sans lendemain. Les gestes maladroits, il déambule et survit au jour le jour. Il récupère de la nourriture comme il peut, se lave en squattant la baignoire d'une maison qu'il pénètre et sommeille (quand il y arrive) dans sa vieille Pontiac Bonneville aux pneus aussi usés que sa vie.

Dwight est un simili-zombie qui n'a qu'une seule obsession en tête : la vengeance ! Mais envers qui ? pourquoi ? à quelle heure ? Les questions, intrigantes et ténues, trouvent leurs réponses au fil des lancinantes pérégrinations de ce paumé mortifère. Doucement — ardemment mais sûrement — il va vers un but qu'il sait nihiliste. Avec, au programme de son errance poussiéreuse, un assassin libéré trop tôt, une douteuse famille de rednecks, des coups de flingues mal gérés, de la sueur mélangée à la poudre et du soleil grisâtre. "Blue Ruin" est donc, a priori, un pur film de genre. Mais âprement transcendé ! Car le réalisateur Jeremy Saulnier — dont c'est le deuxième long métrage (six ans après "Murder Party", comédie horrifique culte, paraît-il entre Hitchcock et "Massacre A La Tronçonneuse") — a voulu faire un film d'autodéfense restant à l'échelle humaine. On y flingue des bad guys, certes, mais avec beaucoup de doute sur les conséquences de ses actes. Car les bad guys ne sont probablement pas aussi *bad* que ça. Carrément l'antithèse de Charles Bronson dans les "Justicier Dans La Ville" qui, lui, abattait des dealers de crimes et des violeurs de fesses sans lever un sourcil. Le film réussit donc le greffage parfait entre film de genre et film d'auteur. Comme le précise Jeremy Saulnier : *" 'Blue Ruin' tente de combler ce manque et parvient à un délicat équilibre alliant profondeur émotionnelle et sensations fortes. Il plaît aussi bien aux cinéphiles les plus exigeants qu'aux fans de films de genre."* Si le réalisateur semble aussi sûr de lui, c'est que sa *"Ruine Bleue"* a effectivement fait sensation depuis un an (depuis Cannes donc) dans différents festivals du monde entier où critiques et spectateurs ont été subjugués par le *siamoisage* au cordeau entre gunfights courts et secs et drame de mœurs lacrymal. Entre les plaies et les larmes. Entre l'enfer et l'enfer. Le slogan de "Blue Ruin" est donc *presque* juste : *"Un homme qui a tout perdu est un homme qui n'a peur de rien."* Presque... Oui car s'il n'a effectivement pas la trouille d'accomplir sa vengeance, le revanchard craint pour son âme. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Que ferions-nous à sa place ? Ce qui est formidable, c'est que "Blue Ruin" montre les faits, certes, mais en s'offrant le luxe de ne pas apporter les réponses *(en salles le 9 juillet)*... ❑

MORZINE
Portes du Soleil

SIMPLE MINDS

CONCERT LIVE
14 JUILLET

GRATUIT

Info www.morzine-avoriaz.com ou +33(0)4 50 74 72 72
www.simpleminds.com

AVEC LE SOUTIEN
DE NOS PARTENAIRES

Freeway · ROCK & FOLK · RTL2 · 7UP · Lipton · pepsi

The Rover

A la ramasse

The Rover

Il y a de nombreux points communs entre "The Rover" et "Blue Ruin", notre film du mois. Dans les deux cas, un personnage en quête de vengeance, des coins de désert arides, une noirceur sans appel et une famille de timbrés. Un homme hagard (l'excellent Guy Pearce) course donc une bande de braqueurs à la ramasse qui ont piqué sa voiture en plein no man's land australien. Situé dans un futur proche aux relents de fin du monde, "The Rover" fleure également la *Mad Max attitude*. Puisqu'on survit comme on peut tout en se massacrant en toute impunité. Lent et posé, mais traversé d'éclairs de violence (genre un coup de flingue dans le crâne d'un nain), "The Rover" fait flotter son semblant d'intrigue sur une atmosphère *no future*. Avec une belle surprise au passage : Robert Pattinson. Le vampire anémié et tête à claques des "Twilight" est incroyable en attardé mental qui aide l'antihéros du film à assouvir sa vengeance. Le regard de travers, les dents sales et la parole hésitante, il est réellement impressionnant dans un rôle difficile que seul un Pacino ou De Niro des années 70 auraient pur tenir aussi correctement *(actuellement en salles)*.

Danger Dave

Danger Dave

Visiblement, les skaters purs et durs sont comme les surfers. Ils traversent le monde avec un seul but en tête : trouver les coins de bitume les plus dangereux pour faire leurs acrobaties les plus folles. Dave Martelleur (alias *Dave*) est l'un d'eux. Sauf que Dave est en bout de course. Il est sympathique, certes, mais destroy et à la ramasse. Muni d'une petite caméra vidéo, le réalisateur Philippe Petit l'a suivi cinq ans durant. En collant son objectif au cul, au visage et au corps de ce pro du skate au quotidien délétère : il n'a plus une thune, se bourre la gueule régulièrement et erre, tel un cow-boy des villes, de continent en continent (Asie, Europe, Etats-Unis) uniquement pour continuer d'assouvir sa passion pour la planche à roulettes. Mais ses forces le lâchent de plus en plus. Ses membres ont été maintes fois explosés par ses nombreuses chutes. Et les jeunes skaters aux muscles plus endurcis prennent désormais le relais. Dave s'enfonce alors dans ses doutes avec le fol espoir de revenir au top. Façon Stallone dans les "Rocky". "Danger Dave" réussit à éviter le côté moqueur inhérent à son sujet (comme dans certaines diffusions de Strip-Tease) tout en attirant une forme de compassion du spectateur qui finit par espérer que Dave se tienne correctement sur son skate. Brisant les règles de la narration traditionnelle des documentaires policés et soignés — ici tout est tourné à l'arrache — "Danger Dave" a le goût et le look d'un pur film punk *(en salles le 18 juin)*.

Wolf

Majid, jeune rebelle fraîchement sorti de prison, tente de se réinsérer dans la vie active. Laquelle, au bout du compte,

Wolf

n'est vraiment pas faite pour lui... Sa haine de la société, il l'évacue dans des séances intensives de kick-boxing. Mais également en allant voler des scooters avec un camarade de casse. Son quotidien part d'autant plus en vrille que son père le renie et que son frangin est en phase terminale à l'hôpital. Majid se laisse alors gangrener par le mal en cumulant les mauvais coups et en rejoignant le grand banditisme. Drame de mœurs, film de boxe, constat amer flagrant d'une société sans repères, "Wolf" mélange le tout avec une grande efficacité dramatique. Un peu façon "La Haine" de Kassovitz dont il partage le même noir et banc grisâtre. En sourdine, on pense aussi à d'autres films que le metteur en scène Jim Taihuttu a probablement en référence : "Raging Bull" pour ses séances de baston sur le ring ou la trilogie des "Pusher" de Nicolas Winding Refn pour ses pertes de repères sociétaux. "Wolf" repose également sur le jeu ultra sensitif de Marwan Kenzari, jeune acteur hollandais inconnu qui saisit si bien la moindre de ses émotions bigarrées (quand il baise, quand il a la haine, quand il est désespéré, quand le monde lui échappe) que le spectateur partage ses émotions avec une extrême compassion *(en salles le 25 juin)*.

Big Bad Wolves

Etonnant de mélange de genre que ce "Big Bad Wolves" de Aharon Keshales. En gros : *un torture-porn-humoristique-israélien* ! Soit un serial killer de jeunes filles qui, talonné par un flic adepte de la justice expéditive, un militaire facho et le père ravagé de douleur d'une de ses victimes, se retrouve dans un lieu clos à se faire torturer abominablement pendant une bonne moitié de film. Le tout volontairement parasité par un sous texte vaguement politisé sur le conflit israélo-palestinien et par un humour juif post-Marthe Villalonga plutôt agaçant. C'est absurde, décadent et probablement inutile. Mais au moins c'est original *(en salles le 2 juillet)*.

Big Bad Wolves

Boro In The Box

Il y a de drôles de projets qui forcent l'admiration. Faut-il être un peu zinzin pour tourner un moyen métrage expérimental de 42 minutes sur une biographie fantasmée d'un Polonais quasi oublié : Walerian Borowczyk... Un réalisateur de films érotiques cultes et provos des années 70 (son très zoophilique "La Bête", "Intérieur D'Un Couvent" et ses nonnes nymphos) et dont le fantôme semble ici hanter chaque séquence fantasmatique.

Boro In The Box

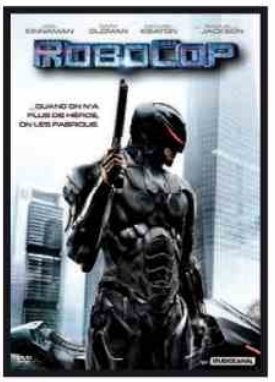
Compte tenu de sa courte durée, "Boro In The Box" est accompagné d'un autre court métrage de Bertrand Mandico : l'étonnant "Living Still Life" où une femme redonne vie à des animaux morts en les filmant image par image. Deux films sublimés par une superbe actrice, muse du réalisateur : l'étonnante Elina Löwensohn, comédienne discrète à la carrière bigarrée (de "La Liste De Schindler" de Spielberg aux films français d'auteur les plus ténus) et dont le charisme sert à fond toutes ces images semblant sortir d'une autre monde. Magnifique ! ❑

Retour de Ron Burgundy

Légendes Vivantes

Paramount

Ça y est, c'est officiel. C'est un fait qu'il va désormais falloir accepter : Will Ferrell, le plus grand acteur zinzin d'aujourd'hui, le plus clownesque et le plus barré, n'est vraiment pas populaire en France. Quelques-unes de ses comédies sorties dans nos salles ("Les Rois Du Patin", "Semi-Pro"), pourtant hilarantes, n'ont attiré que ses fans purs et durs. Les autres étant condamnées aux directs to DVD/ Blu-ray. Comme, ce mois-ci, "Légendes Vivantes", suite de son "Anchorman", *le* film comique américain le plus drôle de ses vingt dernières années. Will Ferrell y reprend son personnage de Ron Burgundy créé dix ans plus tôt. Un présentateur télé à la ramasse, qui, entouré d'une bande de crétins congénitaux, part officier sur une chaîne privée new-yorkaise où il va faire péter les taux d'audience dans une belle mise en boîte de la télé poubelle. Avec cinquante gags par seconde et des situations absurdes qui font honneur à nos zygomatiques. Surtout avec le personnage de Steve Carell, présentateur météo au mental atrophié, qui pense être suivi par un *"étrange homme en noir"* chaque fois qu'il y a un rayon de soleil. *"Mais c'est ton ombre, crétin !"* lui lâche Will Ferrell pour le rassurer. Deux heures de déjanterie ininterrompue qui se closent sur un combat absurde en plein New York où sont convoqués quelques invités en roue libre. Dont Jim Carrey, Will Smith, Harrison Ford, Sacha Baron Cohen et Liam Neeson. Et même Marion Cotillard ! Un vrai "Expendables" de la connerie élevée au rang d'art brut.



Robocop

StudioCanal

Au vu des remakes foireux des grands films fantastiques des années 70-80 qui se relaient sans discontinuer (voir le récent reboot de "Carrie", carrément un affront à la version de Brian De Palma), on avait toutes les raisons de craindre l'arrivée d'un nouveau "Robocop". Surtout que le film original de Paul Verhoeven, classique du ciné d'anticipation violent et pouilleux (réalisé il y a 27 ans), mêlait habilement plaies ouvertes sur l'enfer et dénonciation d'une société *orwellesque*. Le tout dans une ambiance très *heavy metal*. Certes "Robocop" 2014 n'est pas aussi gore et teigneux, mais reste d'une efficacité cool. Surtout que Hollywood a fait appel pour le *remaker* à un cinéaste brésilien, José Padilla, réputé pour ses deux "Troupe D'Elite", polars de rue hallucinants de sauvagerie où des milices armées déglinguent des trafiquants de drogue dans les favelas de Rio. Padilla sait donc filmer les affrontements urbains. Ancré dans son époque, "Robocop" a le look d'un reportage pris sur le vif. Ce qui en accentue son réalisme et sa crudité. Principalement dans sa première moitié, lorsque le flic, transformé par la science en mi-homme, mi-robot après avoir été victime d'un attentat, constate avec effarement qu'il ne peut plus contrôler toutes ses pensées. Et que son vrai corps est désormais limité à un bras, une tête et deux poumons engoncés dans un amas de métal. Le film s'envole alors vers de grands moments existentialistes. Comme si les pertes d'âmes pouvaient devenir un jour réalité.

American Bluff

Metropolitan

En 1974, "L'Arnaque" avec Paul Newman et Robert Redford obtenait l'Oscar du meilleur film. Quarante ans (pile) plus tard, "American Bluff" de David O Russell, autre film sur fond d'arnaque à grande échelle, est nommé dix fois. Mais ne remporte rien ! Et ce au détriment de "12 Years A Slave", biopic historique un peu appuyé et limite consensuel sur les méfaits de l'esclavage. Alors ? Arnaque ou pas, ces non Oscar pour "American Bluff" ? Pas vraiment en fait quand on sait que les membres de l'Académie préfèrent (la plupart du temps) récompenser des films ayant un peu de fond. Or "American Bluff", qui a récolté 150 millions de dollars de recettes aux USA, n'en a pas vraiment, de fond. Un simple film d'arnaque efficace comme Hollywood sait si bien les faire (genre "Arrête-Moi Si Tu Peux" ou, plus récemment, "Insaisissables"). On s'amuse donc aux mésaventures d'un couple de truands qui, sous l'impulsion du FBI, tentent de piéger un politique plus ou moins corrompu. Surfant sur les coups de théâtre en boucle, "American Bluff "est surtout un film d'acteurs, de costumier et de décorateur. Situé dans les années 70, le film permet à Christian Bale, Bradley Cooper, Jennifer Lawrence et Jeremy Renner (les stars hype du moment) de cabotiner tout en étant accoutrés — c'est un festival de perruques ! — à la mode seventies. Y compris Robert De Niro qui, en guest mafieux (meilleure séquence), rappelle qu'il n'est jamais aussi bon que lorsqu'il provoque inquiétude et tension.

Homefront

Wild Side

Jason Statham ! Aaaah... bonheur ! De l'avis général, l'acteur le plus fun et le plus sympa (avec The Rock) du cinéma d'action contemporain. Le seul en fait qui ait réellement pris la relève des musculeux d'hier (Stallone, Schwarzenegger, Van Damme) et d'avant-hier (Charles Bronson, Burt Reynolds). Alignant série B sur série B depuis le début du 21e siècle, Jason s'est constitué son public de fidèles, tous devenus accros à ses coups de boule intempestifs et ses coups de poings salvateurs. Des fans prêts à le suivre dans ses daubes les plus gênantes ("Le Transporteur 3") comme dans ses séries B les plus déjantées (les cartoonesques "Hypertension 1" et "2"). Ce qui est plaisant chez Jason Statham, c'est qu'il a les yeux toujours un peu allumés. Comme s'il n'était jamais dupe de la qualité des films dans lesquels il se donne. "Homefront" par exemple. Il y a quarante ans, c'est Charles Bronson qui aurait interprété cet ancien agent de la brigade des stupéfiants allant exploser les tronches de dealers d'amphétamines dans une petite ville de Louisiane. Et le réalisateur Gary Fleder réussit justement à retrouver l'esprit débonnaire et machiste de ces polars campagnards des seventies où directs à la mâchoire et castagnes de mâles roulant dans la poussière font monter l'adrénaline du spectateur. Comme au cirque ! Jason Statham, bon acteur en plus d'être bon combattant, mériterait un jour de jouer Shakespeare. Du moins s'il se donne la peine de frapper ses collègues entre deux monologues... ❑

woodbrass.com
music instruments

Rock On
le jeu

DU 15 MAI AU
31 JUILLET 2014

A gagner :

1er Prix
STRATOCASTER
60' ANNIVERSARY
2 TONS SUNBURST
Valeur
1798 €
Fender

2ème Prix
KIT SUPERSTAR CUSTOM
HYPER-DRIVE 6 FÛTS FLAT BLACK
+ PACK CYMBALES UFIP & ACCESSOIRES
Valeur
1688 €
TAMA

3ème Prix
K5-BKF - 5 CORDES
SIGNATURE FIELDY - KORN
Valeur
1319 €
Ibanez

ET + ENCORE ! INSCRIS-TOI VITE SUR : WOODBRASS.COM/ROCKON

Plus de 9000€
d'instruments de musique à gagner !

Eagletone Fender Ibanez ROCK FOLK Roland SAMSON
SENNHEISER TAMA TANNOY TC HELICON UFIP ZOOM

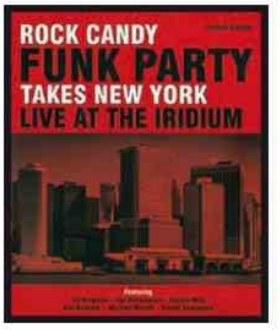
Jeu sans obligation d'achat. Règlement disponible sur Woodbrass.com pendant la durée du jeu.

Le son est bon

"Velvet Goldmine"

Carlotta

C'était l'automne 1998. Rock&Folk avait décidé d'accompagner la sortie de "Velvet Goldmine", le film de Todd Haynes, en racontant, à sa façon, la saga du glam rock. Ça n'avait jamais été fait, personne n'a réitéré. Les sujets avaient été distribués aux sémillants rédacteurs et, dans les pages du hors-série numéro 40, les lecteurs allaient pouvoir découvrir de belles lignes sur Alice Cooper, T Rex, Roxy Music, Lou Reed, Mott The Hoople et même les Frenchies, nos glameux d'ici en 1973, dont Philippe Manœuvre avait retrouvé la trace. Du festival du film américain de Deauville, votre serviteur avait rapporté une interview de Ewan McGregor (interprète de Curt Wild). On avait également arraché quelques mots à Brian Molko au Costes et obtenu que Michael Stipe, producteur exécutif, rédige un chouette édito. Tout était merveilleux sauf que David Bowie, bien sûr, ne voulant pas entendre parler du glam et encore moins du film, avait signifié à la presse mondiale et Rock&Folk qu'en aucun cas, il n'en causerait. On savait à l'époque, de source sûre, qu'il avait refusé qu'on utilise ses chansons pour illustrer le film et que l'histoire de Brian Slade, inspirée, mais pas tant que ça, de celle de son alter ego Ziggy Stardust (et donc de la sienne) ne l'avait pas emballé. On apprendra par la suite que songeant, un temps mais très fort, à évoquer lui-même ces années-là — dans une comédie musicale ? un film ? — Bowie n'avait pas souhaité prendre part à l'évocation de Haynes. On avait aussi concocté une *Glam Story*, un papier intitulé *Retour De Glam* sur l'héritage du genre et une *Disco Glam* idéale. Lorsque le téléphone de la rédaction sonna. En plein bouclage. Ça venait de New York. David Bowie souhaitait parler à Rock&Folk. Du glam. De "Velvet Goldmine". L'interview eut lieu le dimanche suivant. On retint notre souffle et les rotatives jusqu'au lundi d'après. Ce préambule n'est pas destiné à faire acheter, sur le site du journal, aux lecteurs qui l'auraient manqué à l'époque (pour cause de tête en l'air ou tout simplement parce qu'ils étaient trop jeunes) le hors-série en question. Il est épuisé depuis belle lurette. Non, l'idée est de rappeler que "Velvet Goldmine" avait allumé en nous une jolie flamme, que toute la rédaction s'était mobilisée. Le glam avait également été jugé crucial par tous ceux qui avaient répondu à nos questions et par David Bowie, dont l'interview exclusive accordée in extremis avait boosté, si besoin était encore, notre envie de bien faire. "Velvet Goldmine", sur les écrans en 1998 et paru en DVD en 2003, est l'évocation par le talentueux cinéaste américain Todd Haynes ("Safe", "Loin Du Paradis"), via une histoire simplissime — en 1984, le jeune journaliste Arthur Stuart (Christian Bale) est chargé d'écrire un article sur le glam rocker Brian Slade (Jonathan Rhys Meyers), l'idole de son adolescence, disparue... — du courant musical qui secoua le début des années 70. Au-delà de la musique et des costumes de scène réintroduits dans la rue par les fans, Haynes allait mettre un point d'honneur à rappeler que le glam a contribué à l'émancipation des esprits sur le plan sexuel. On se souvient qu'après les années 60, décennie hétéro pour ne pas écrire homophobe, l'allure de Marc Bolan aux pommettes pailletées, les déclarations de David Bowie au Melody Maker (*"Je suis gay et l'ai toujours été !"*) et cette cohorte de musiciens maquillés et vêtus de satin — à leur corps très défendant pour les Spiders From Mars, ou histoire de profiter à mort de la situation dans le cas de Slade — ont fait l'effet de bombinettes, changé la donne et altéré à jamais la face du rock. Oh, on peut comprendre que cette fiction inspirée de faits réels ait pu choquer les intégristes — Brian Slade, Mandy Slade ou Curt Wild sont, respectivement et sans vraiment l'être, David Bowie, Angie Bowie et Iggy Pop — mais Haynes célébrait ici une ère révolue, idéalisant une capsule de temps, une époque à laquelle tant d'autres et lui-même se sont construits. Dans le making of de vingt-cinq minutes des bonus, même les *"trop jeunes pour avoir vécu le glam"* que sont Ewan McGregor et Toni Collette, insistent sur le fait que les échos de ces années-là, très forts et notamment sur le plan musical, leur sont parvenus comme une onde choquante et séduisante. La BO du film est pour beaucoup dans sa réussite. Des titres originaux ("Satellite Of Love" de Lou Reed, "Virginia Plain" de Roxy Music) y côtoient des reprises interprétées par Placebo ("20th Century Boy") ou deux groupes montés pour l'occasion : The Venus In Furs avec Bernard Butler, Andy Mackay et Thom Yorke ("2HB", "Baby's On Fire"...) et Wylde Ratzz avec Ron Asheton, Thurston Moore ("TV Eye"). Enfin, Bowie ayant donc refusé qu'on utilise ses chansons, Shudder To Think s'est fendu de quelques originales *à la manière de* parmi lesquelles la plus vraie que nature "Hot One". Pas exempt de défauts et malgré des difficultés de production qui l'empêchèrent presque de voir le jour — lire l'excellent "Shooting To Kill" (jamais traduit) de Christine Vachon, sur le sujet — "Velvet Goldmine" reste un film attachant, disponible pour la première fois en HD, VOD et Blu-ray. Si le son est bon, on déplorera toutefois la pâleur de l'image et qu'aucun bonus supplémentaire de qualité n'ait été tourné pour cette ressortie (Marc Bolan, orthographié *Mark* dans les sous-titres du mini-docu au montage douteux : scandaleux).



"Rock Candy Funk Party Takes New York/ Live At The Iridium"

Mascot Label Group

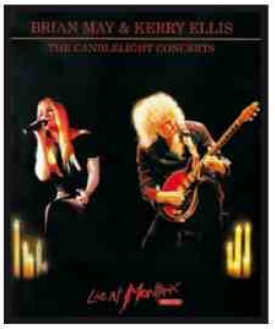
Il y a au moins trois sortes de musiciens/ instrumentistes. Les gros nuls, ceux qui se la pètent et les autres, de vrais mélomanes généralement qui ne se cantonnent à rien et prennent un malin plaisir à explorer de nouvelles pistes. Joe Bonamassa, qu'on ne présente plus et malgré une apparente boulimie, fait partie de cette dernière catégorie de *zicos* qui sont partout à la fois et trouvent le moyen de briller dès qu'ils mettent leur talent au service d'un style qui n'est pas forcément celui par lequel on les a connus. "Rock Candy Funk Party Takes New York" (DVD + double CD), capté au mythique club de jazz Iridium en mars 2013, témoigne d'une mini-résidence que le guitariste y a effectué avec une bande de copains dont le point commun le plus apparent est de maîtriser leur instrument mieux que bien. Pas pour faire étalage donc, mais plutôt histoire de mettre cette dextérité qui ne rimerait à pas grand-chose sans au moins autant de feeling, au service du funk (au sens large), genre que les Blacks dominent, généralement, obligeant les visages pâles à se surpasser. Là où ces dingues font fort, c'est qu'en plus, ils ont composé l'essentiel de leur répertoire, multipliant toutefois les allusions à Booker T & The MG's ou Return To Forever. Avec Tal Bergman (batterie), Renato Neto (claviers), Ron DeJesus (guitare), Michael Merritt (basse) et Daniel Sadownick (percussions), Bonamassa confirme que certains requins sont capables de jouer pour le plaisir comme le faisaient ses aînés (Herbie Hancock ou Miles Davis, superbement *repris* ici...), jusqu'à plus d'heure dans des clubs enfumés, Il y a près d'un demi-siècle. Certes, on n'y clope plus aujourd'hui et ces types carburent tous à l'eau, mais ça n'empêche pas l'ambiance d'être chaude. Très chaude.

Little Feat

"LIVE IN HOLLAND 1976"

Eagle

On signalait en 2009, lors de la sortie de "Skin It Back" en DVD (R&F 507), que Little Feat est un des groupes américains les plus importants de sa génération et que son premier personnel, de 1969 à 1979, reste, pour beaucoup de ses amateurs, le meilleur. Coup de cul, c'est un concert de juin 1976 que publie Eagle (accolé à sa version CD, plus longue de deux titres). Le groupe l'a donné en Hollande au festival Pinkpop lors d'une tournée européenne destinée à promouvoir son cinquième opus studio, "The Last Record Album". Pour la petite histoire devenue grande, c'est également durant la seconde moitié des années 70 que Lowell George (leader, guitariste et chanteur) et les membres de son groupe (le claviériste Bill Payne, le guitariste Paul Barrère...) collaborèrent avec Robert Palmer sur ses quatre albums cruciaux. Ce DVD dure moins d'une heure, mais permet de prendre toute la sympathique mesure d'une formation qui élaborait (et joue toujours, malgré la disparition prématurée de George en 1979...) une sorte de guacamole à base de blues, de R&B et de funk, de boogie et d'americana. Remarqué par Zappa, adulé par Jimmy Page ou les Rolling Stones (dont il a assuré la première partie), chanté par Dylan, Jackson Browne, les Black Crowes ou Steve Earle, Little Feat est un groupe comme on n'en fait plus, miroir d'une Amérique qui n'existe désormais que dans les souvenirs de ceux qui l'ont connue et dans les fantasmes des autres. Si "Skin It Back", "Rock And Roll Doctor", "All That You Dream" ou "Triple Face Boogie" ne donnent pas envie, à ceux qui ne les ont jamais côtoyées, de monter sur la table basse et d'y danser un verre de rhum à la main, c'est que leur cause est perdue. Pour de bon.



Brian May & Kerry Ellis

"THE CANDLELIGHT CONCERTS"

Eagle

Pas facile de reprocher à Brian May de ne pas vouloir ou être capable de tourner la page Queen, même si la mort de Freddie Mercury remonte déjà à vingt-trois ans, une éternité en années rock. Annoncé pour la fin 2014, "Queen Forever", album agencé autour de pistes de voix de Mercury retrouvées dans les archives du groupe, pourrait bien être le disque de trop. Les fans ont toléré la passade avec Paul Rodgers puisqu'elle a été clairement délimitée dans la forme et le temps, mais il est probable que beaucoup risquent d'être déçus par cette *michaeljacksonnerie* auquel Mercury avait implicitement donné le feu vert en demandant sur son lit de mort à Jim Beach, manager du groupe, de continuer de faire vivre sa musique. En attendant, Brian May, qui depuis quelque temps travaille avec l'actrice/ chanteuse de comédie musicale Kerry Ellis, publie ces "Candlelight Concerts" (Blu-ray filmé en juillet 2013 à Montreux accouplé à un CD enregistré durant leur tournée Born Free de 2012). Dire que le show épuré (acoustique et aux chandelles) proposé par le guitariste à la toison désormais argentée et cette fille qui sait chanter (et le fait beaucoup depuis son passage par la troupe de "We Will Rock You" au début des années 2000) n'est pas de qualité serait mentir. Mais Ellis, avant tout une bête à télé-crochets, est à peine plus excitante que ses homologues françaises. Bien sûr, le répertoire proposé (des titres originaux, quelques reprises de classiques de Queen, un "Something", des Beatles, pas vilain), vole plus haut que celui que font subir les désespérantes beugleuses de notre côté de la Manche, sauf que Brian pourrait tuer le temps autrement. Par exemple, en se chargeant de rééditer comme il se doit (en gigantesque pompe) le catalogue de Queen, honteusement sous-exploité depuis qu'il est tombé dans l'escarcelle d'Universal. ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Un Fender '59 *Bassman Ltd Vintage Reissue* actuel.

Un des meilleurs

Fender Bassman

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Les premiers noms qui viennent à l'esprit lorsqu'on évoque Leo Fender sont *Telecaster*, *Precision Bass* ou *Stratocaster*. Pourtant, le véritable cœur de métier de ce touche-à-tout, devenu une légende du rock, est l'amplification. Ce qui était destiné à accompagner la première basse électrique s'est révélé être un des tout meilleurs amplis où brancher une six-cordes...

L'approche pour le moins iconoclaste de la guitare par Leo Fender (1909-1991) suffit à comprendre qu'on a affaire à un électronicien plutôt qu'à un luthier. À peine âgé de 13 ans, celui-ci est fasciné par une radio bricolée par un de ses oncles, dont la puissance du haut-parleur le marque profondément. Il ne tarde pas à investir une partie de la demeure familiale pour y construire son premier poste TSF.

Après s'être marié et avoir effectué divers emplois sans grand intérêt, utilisant sa Ford A en garantie, il emprunte 600 dollars et ouvre un petit atelier de réparation de radios en 1938 à Fullerton, dans la banlieue sud de Los Angeles. Il fait du porte-à-porte pour trouver ses clients et gagne peu à peu une réputation de sérieux et de confiance lui permettant de s'agrandir dès 1940. Dans son nouveau local, il répare des radios ou des tourne-disques. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rencontre Clayton Orr *Doc* Kauffman (1901-1990), inventeur et guitariste, dont Rickenbacker avait fabriqué entre 1937 et 1941 la *Vibrola Spanish Guitar*, petite guitare en bakélite munie d'un vibrato motorisé. Fin 1944, les deux associés créent K&F Manufacturing Corporation, et Leo Fender ouvre une nouvelle boutique baptisée Fender's Radio Service où l'on trouve des postes de radio, des disques ou des partitions. Dans l'arrière-boutique sont assemblées les premières réalisations de K&F : des guitares hawaïennes vendues avec leurs amplis. Après la levée des restrictions de guerre, Fender veut développer la production, mais Kauffman, plus frileux, décide de lâcher l'affaire. K&F cesse donc d'exister en février 1946, et Leo crée Fender Manufacturing Corporation dans la foulée. Trouvant la plupart des amplificateurs qu'il a eus entre les mains pour les réparer peu — voire pas du tout — pratiques pour les musiciens, Fender va privilégier l'ergonomie et la simplicité pour toutes ses créations. Il est ainsi un des premiers à placer le châssis contenant l'électronique et les boutons de réglage au sommet des amplis, comme sur ses premiers modèles, *Pro-Amp*, *Super-Amp*, *Deluxe*, *Princeton* et *Champion*. Après avoir lancé ses guitares électriques Esquire et Telecaster en 1950 (*cf* R&F 503), Fender s'attaque à un nouveau projet : la guitare basse électrique (*cf* R&F 533). Parallèlement à la conception de son nouvel instrument, Leo Fender travaille sur un amplificateur dédié. Mais, alors que les premières Precision Bass sont livrées dès novembre 1951, il faudra attendre l'année suivante pour que le *Bassman* fasse son apparition.

La première version (5B6) développe une puissance de 26 W délivrée par un unique haut-parleur Jensen de 38 cm (15 pouces), grâce à ses deux tubes de puissance 5881, le tout habillé du célèbre revêtement *Tweed* avec les boutons de contrôle *chickenhead* à l'arrière de l'appareil. Non seulement c'est le seul ampli capable de retranscrire tout le potentiel de la P-Bass, mais très vite le son rond et chaud du combo va faire le bonheur des guitaristes de blues. Fin 1954, nouvelle mouture du circuit électronique (5D6), et la puissance de l'ampli passe à 40 W, cette fois-ci retransmise par quatre haut-parleurs Jensen de 25 cm (10 pouces). Dans sa version combo Tweed, le *Bassman* connaît encore deux évolutions jusqu'à l'ultime 5F6-A de 1958, commercialisé jusqu'en 1960 et considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs amplis de guitare jamais construits. C'est le schéma électronique de ce modèle que Jim Marshall reprend presque intégralement lorsqu'il crée son JTM 45 (*cf* R&F 527) au début des années 1960. À partir de 1960, les amplis Fender avec la série *Blonde* ont leurs boutons de contrôle sur la face avant, et vers 1964, apparaissent les versions tête + baffle séparées. Un Fender *Bassman* de 1959 en parfait état coûte aujourd'hui entre 10 000 et 15 000 dollars et reste l'ampli préféré d'artistes comme Keith Richards ou Eric Clapton. Au début des années 1990, après une décennie de règne des racks multi-effets et des préamplis en tous genres, les guitaristes ont envie de rebrancher tout simplement leur guitare dans un bon ampli à lampes, et la production des *Bassman*, interrompue en 1983, a repris avec une réplique du modèle '59 Ltd Tweed, toujours au catalogue aujourd'hui. ❑

Pour en savoir plus : www.fender.com

Combien ça coûtait ?

En 1972 Fender Bassman 100 (neuf) : 3980 FF (607 €)

SMIC mensuel brut en 1972 = 110 €

Combien ça coûte ?

En 2014

Fender Bassman de 1959 (en parfait état) : de 7000 à 11 000 €

Fender Bassman 100 de 1972 (en parfait état) : environ 1000 €

Fender Bassman '59 Ltd (neuf) : de 1500 à 1900 €)

SMIC mensuel brut en 2014 = 1 610 € (pour 169 heures), 1 445 € (pour 151 heures)

Photo DR

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

FEV 13 546 5,70 €

- The Datsuns
- Willy DeVille
- Noir Désir
- Pete Townshend
- The Jim Jones Revue

MAR 13 547 5,70 €

- Joe Coleman
- The Heartbreakers
- Le Stoner
- Rod Stewart
- Nick Cave

AVR 13 548 6,70 €

- Daniel Darc
- Hanni El Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

MAI 13 549 5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis

JUIN 13 550 5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian

JUIL 13 551 6,70 €

- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Natmty in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

AOÛT 13 552 5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

SEPT 13 553 5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

SEPT 13 554 6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

NOV 13 555 5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

DÉC 13 556 5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

JAN 14 557 6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

FÉV 14 558 5,90 €

- Link Wray
- Bruce Springsteen
- Michel Polnareff
- King Crimson
- Donovan & Zouzou

MAR 14 559 5,90 €

- Blondie
- fff
- Brian Eno
- Beatles USA
- Skip the use

AVR 14 560 6,90 €

- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

MAI 14 561 5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- Kurt Cobain
- Judas Priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES ! Bientôt vous ne trouverez plus les numéros de 2008.

Découvrez tous nos anciens n° : **www.rocknfolk.com**

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP64	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2.60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

Uchronie

Le jeu **"WATCH DOGS"** débarque enfin sur les consoles dernière génération. Avec une campagne marketing à rendre jaloux n'importe quelle industrie internationale, des spots de publicité dignes d'un film hollywoodien, le jeu Ubisoft, pour PS4, Xbox One et PC, propose de plonger dans la peau de Aiden Pearce, jeune pirate informatique, hacker pour les plus anglophones, traumatisé par un drame personnel, hanté par une erreur qui aura coûté la vie à l'un de ses amis. Depuis, il déploie tous les moyens possibles pour assurer à ses proches un maximum de sécurité. Entre paranoïa maladive et angoisse bien réelle, notre héros est déchiré et devient l'incarnation idéale pour démarrer une aventure hautement technologique et complètement addictive, où les flingues crépitent mais où l'intelligence artificielle va imposer son rythme, voire sa loi. Tout se passe à Chicago, ville tentaculaire et peuplée d'âmes en peine et de gros bras pas franchement pacifiques. Aiden va devoir lutter seul — même s'il est un vrai justicier, il doit se faufiler, danser avec les ombres parce que la police en veut aussi à son matricule — pour sauver les siens et accessoirement mettre une bonne peignée à ses rivaux. Chacune de ses actions modifiera son destin, chacun de ses choix aura une répercussion directe sur la suite de son épopée. Isolé, avide de vengeance, capable de tout et même du pire pour gagner sa guerre, Aiden va se voir remettre par une charmante jeune fille, Clara, une arme pas comme les autres... Un téléphone portable dernier cri, capable de beaucoup. Doux euphémisme... Le pirate va s'en donner à cœur joie et malgré les nombreuses vicissitudes qui jalonneront son parcours, il pourra agir constamment sur son environnement. Le superhéros ici, c'est bien sûr le smartphone. Une première dans le jeu vidéo : les portables avaient déjà été utilisés mais pas de façon aussi centrale, vitale même. Au final, on découvre un jeu à la narration et au déroulé totalement novateurs et on comprend très vite à quel point ce "Watch Dogs" raconte aussi et surtout notre histoire, notre monde, notre fin ? Vertigineux.

Bethesda, Zenimax et MachineGames relancent une franchise culte, terrifiante, et, il faut bien s'avouer les choses, complètement incontournable avec **"WOLFENSTEIN : THE NEW ORDER"**, pour tous supports. Pour les profanes, il s'agit surtout ici, derrière des éléments de fiction, de dézinguer un maximum de Teutons sanguinaires à l'aide d'un arsenal non encore répertorié. Pour les autres, ce jeu monumental se révèle être une uchronie géniale, façon Matheson ou Harris : on est en 1960, Adolf et sa clique ont gagné la Seconde Guerre mondiale, ont donc envahi le monde entier (USA compris) et en ont profité pour tout raser afin de reconstruire les villes à leur image. BJ Blazkowicz, soldat volontaire, sorte d'*Inglorious Bastard* en encore plus opiniâtre et violent, va amorcer la contre-attaque pour mettre définitivement un terme à cette mascarade morbide. Qu'il flanque une trempe à de simples fantassins, à des soldats d'élite ou à des robots nazis très agressifs et ultra modernes, BJ y met beaucoup de cœur et les missions s'enchaînent sans jamais lasser. FPS de légende réactivé pour le meilleur, suite d'une odyssée bien bas du front et haute en couleur, ce nouveau cru est une réussite indiscutable, un massacre jubilatoire, une série Z avec un grand A. Bravo !

Chez Focus Home Interactive, on préfère les contes ténébreux, épiques, magiques aux petits moustachus aigris et belliqueux. **"BOUND BY FLAME"**, pour PC, Xbox360, PS3 et PS4, ravira les adeptes de quêtes mystiques et de d'*heroic fantasy* débridée. Ici, dans ce RPG dantesque, il s'agit de la grande histoire du Bien qui tente de terrasser le Mal. Vaste programme... Le joueur devra choisir entre préserver son humanité ou se laisser aller et devenir un démon, un vrai. À coups d'épées, de haches, de sorts et autres maléfices, on devient un mercenaire aguerri, au cœur de Vertiel, monde où tout semble possible. Et puis, il y a le *craft*. Comprendre : la capacité à élaborer de nouveaux matériaux à l'aide de différents éléments trouvés ici et là. On peut ainsi se fabriquer des munitions, de nouvelles armures, des potions en tout genre... Un jeu brûlant.

Enfin, chez Nintendo, pour Nintendo 3DS, **"TOMODACHI LIFE"** a déjà séduit plus de cinq millions de citoyens nippons. Ce titre loufoque se propose de simuler la vie, un peu comme dans un SIMS, histoire de faire court. Sauf qu'ici, l'addiction est totale et dès les premiers pas, on devine qu'on va y sacrifier de nombreuses heures. On rencontre, on échange, on se construit une autre dimension, il y a une véritable économie virtuelle, c'est même parfois assez déstabilisant, tout en restant toujours très ludique. Inclassable. ❑

OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

ÉCRAN LIVE

À PARTIR DU 16 JUILLET
2 SÉANCES PAR JOUR (18H30 / 21H)

REVIVEZ ENSEMBLE LES PLUS GRANDS CONCERTS PROJETÉS EN HD SUR GRAND ÉCRAN

METALLICA FRANÇAIS POUR UNE NUIT 2009
MUSE LIVE AT ROME 2013
MYLENE FARMER STADE DE FRANCE 2009
PAUL McCARTNEY & WINGS ROCKSHOW 1976
ROGER WATERS THE WALL LIVE IN BERLIN 1990
QUEEN LIVE IN BUDAPEST 1986
JOHNNY HALLYDAY STADE DE FRANCE 1998
LED ZEPPELIN CELEBRATION DAY LIVE 2012
JACQUES BREL LES ADIEUX À L'OLYMPIA 1966
GEORGES BRASSENS BOBINO 1969
THE DOORS LIVE AT THE BOWL 1968
THE ROLLING STONES LIVE IN TEXAS 1978
...
ET BIEN D'AUTRES ENCORE !

17 ROCK&FOLK

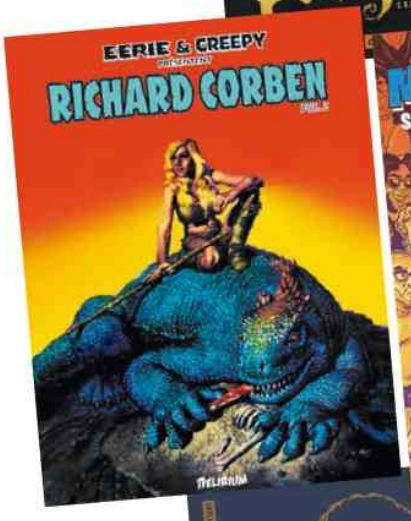
RÉSERVATIONS : 0 892 68 33 68 (0,34€/MIN)
WWW.OLYMPIAHALL.COM
ET POINTS DE VENTE HABITUELS

Le Parisien RTL2 LE SON POP-ROCK

PAR GEANT VERT

Damner le lecteur

Alors que le Hellfest pointe ses crocs à l'horizon, les duettistes finlandais JP Ahonen et KP Alare, tous deux issus de la musique metal, donnent aux headbangers de la planète la chance d'ouvrir une BD pour la première fois de leur vie grâce à **"Perkeros – Les Notes Fantômes"** (Casterman), une histoire aussi déjantée que le groupe inventé par les auteurs. Pour faire bref, alors que les personnages de l'histoire sont tout ce qu'il y a de plus humains, le batteur du groupe est un ours et tout le monde trouve cela normal. Quelques pages plus tard, le batteur d'un groupe concurrent est un blaireau... Ahonen et Alare auraient-ils des comptes à régler avec les meilleurs amis des musiciens ? En attendant de connaître le point de vue finlandais sur la question, "Perkeros" devrait plaire au public de la Lande de Clisson d'autant plus que cette histoire bien ficelée apporte un discours novateur comme quoi la technique pour la technique, c'est vraiment rasoir. Sages paroles qui prêchent pour un monde enfin débarrassé de la dictature du métronome.



Délirium continue de donner dans le dur avec le deuxième et dernier volume de l'anthologie **"Richard Corben"**, maître de la bande dessinée qui déclenche chez ses lecteurs plus de cauchemars que de vocations. Ce coup-ci, ce qui rend cet album vraiment indispensable chez tous les fans qui se respectent est l'inclusion d'une cinquantaine de planches directement réalisées à partir d'originaux jusque-là planqués dans les oubliettes de collectionneurs privés. La différence saute aux yeux et jamais l'art du dessin quasi tridimensionnel de Corben n'aura été aussi mieux rendu qu'avec ces quelques pages où les corps semblent vraiment sortir des cases comme dans l'histoire "Within You... Without You" dont l'alternance du gore et de l'érotisme devrait damner le lecteur pour au moins sept générations. C'est à la lecture de tel chef-d'œuvre que le commun des lecteurs peut mieux appréhender pourquoi Jeffrey Dahmer était en admiration devant les dessins de Corben alors qu'il détestait les comics.

Bob Fingerman est un couteau suisse new-yorkais qui a touché à peu près à tout, des comics au rock sans pour autant récolter toute l'attention qu'il méritait. C'est donc avec son sens de l'humour habituel qu'il a choisi de raconter l'envers du décor de la vie de dessinateur rock pas forcément destiné à rencontrer le succès. L'engin est monstrueux de fun et s'intitule **"Minimum Wage"** (Les Humanoïdes Associés) sous-titré d'un *"salaire minimum, galère maximum"* qui résume on ne peut mieux ce qu'est la vraie vie d'artiste. A l'intérieur, Fingerman dessine ses potes, ses amours et, rarement, ses déprimes tant le contenu des planches est bodybuildé à l'envie d'aller jusqu'au bout de ses fantasmes. Le message est clair pour les candidats à l'aventure de dessinateur : ce monde est sans doute plein d'incertitudes mais une bonne dose d'humour et d'amour rend forcément le quotidien moins lourd. Ce roman graphique est l'occasion ultime d'abandonner les antidépresseurs pour une thérapie par le rire.

Les romans graphiques sur la dure condition du créateur étant à la mode ce mois-ci, ces colonnes aborderont donc le point de vue national à travers le **"Carnation"** (Casterman) de Xavier Mussat dont le titre restera la seule et unique tentative de mettre de la couleur dans une histoire plus noire que blanche. Jeune dessinateur fraîchement émoulu de la Manufacture d'Angoulême, l'auteur trouve quelque temps plus tard du travail dans un studio de dessins animés avant de rencontrer une demoiselle qui ne va pas se gêner pour lui compliquer la vie pendant toute une décennie. L'histoire est d'autant plus admirablement racontée que la perplexité des personnages est crispante. Suivant les passages, on ne sait pas qui est le plus énervant dans cette histoire où un certain degré de passivité se mélange à une bonne dose de manipulation. D'un autre côté, c'est peut-être aussi le prix à payer quand on est fan de Sonic Youth. ❑

Le gros plan du Géant

A une époque où le politiquement correct veut faire la peau aux fumeurs de tout poil, Marc Lemonier (un repenti de la tige, fils d'un ouvrier du tabac non fumeur) livre ici un bien beau bouquin qui devrait en inciter plus d'un à en allumer une. L'engin s'intitule "Au Temps Béni De La Clope Au Bec" (Hors Collection) et relate l'arrivée du tabac des origines à maintenant avec, pour ce qui nous concerne, un bien beau chapitre dédié à la bande dessinée et sa galerie de fumeurs en deux dimensions que sont Lucky Luke et consorts. Ce qui est bien avec Marc Lemonier, c'est qu'il a l'intelligence de tout replacer dans son contexte sans perdre son temps à faire la morale aux fumeurs. C'est donc en toute sérénité qu'il narre l'évolution des héros de papier obligés de se mettre au brin d'herbe pour se conformer au goût du jour. Pour le reste, ce livre très illustré est une belle plongée à des époques où le taux de becquerels au mètre carré permettait encore quelques excès aux habitants de notre chère planète.

SECRET PLACE

Home of Underground Rock

MONTPELLIER

19 JUIN — 20H - 13€/ADH

SIDEBURN

ROCK STONER - SUÈDE

+ MUMMY'S GONE + GOING APE

27 JUIN — 20H - 18€/ADH

CARL AND THE RHYTHM ALL STARS

ROCKABILLY - PARIS

+ MATT & THE PEABODY DUCKS + ROCKHOUSE TRIO + DJ OLIVIA BANANA

29 JUIN — 20H - 10€/ADH

THE NEW CHRISTS

ROCK - AUSTRALIE - EX RADIO BIRDMAN

+ LITTLE GREEN FAIRY

04 AOUT — 20H - 15€/ADH

THE DICTATORS

NEW YORK PROTO PUNK

+ PALAVAS SURFERS

STOMPING AT VOL.4!

SECRET PLACE

VEN 31 OCT - 19H/4H

BATMOBILE

FRENZY

LONG TALL TEXANS

HOT ROD ZOMBIES

SAM 01 NOV - 19H/4H

THE METEORS

THE LEGENDARY RAW DEAL

ATOMICS ROTORS

DJ MAR(K)666

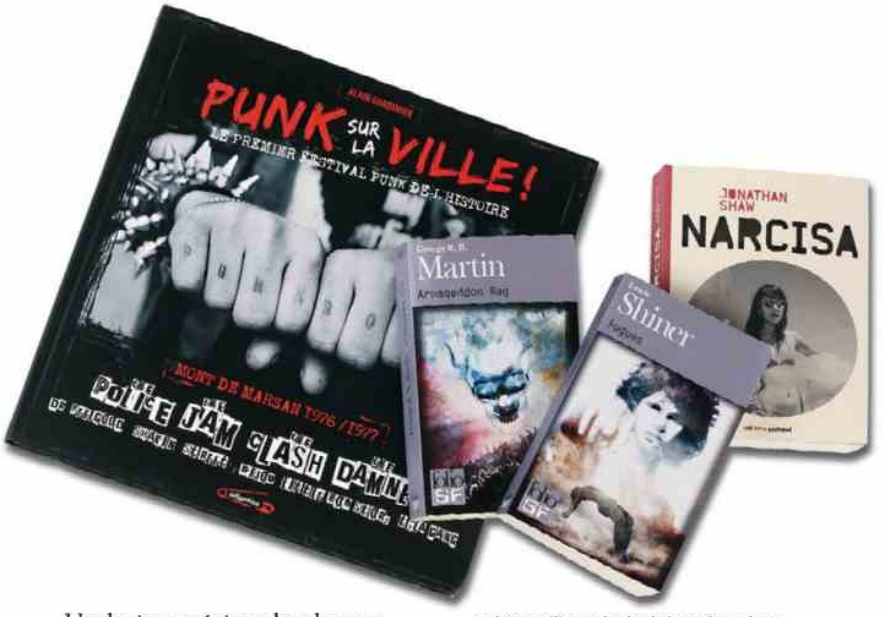
PASS 2 JOURS 55€ ADH

BE FAST !!! — WWW.TOUTAFOND.COM — TOUT À FOND ! TAF

* POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2013

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT EXUPÉRY - 34430 SAINT JEAN DE VÉDAS - 09 64 00 87 11

Collagène



Un des inconvénients les plus sous-estimés du bon vieux *"sexe, drogue et rock'n'roll"* way of life c'est que l'ingrédient drogue oblitère rapidement tous les souvenirs, et du sexe et du rock'n'roll. Les rockers qui se rappellent de ce qu'ils faisaient durant les années 70 ou 80 le doivent en général bien plus à la mémoire des coupures de presse et des fans de l'époque qu'à leurs propres souvenirs et moult autobiographies célèbres n'auraient pas vu le jour sans quelques journaux intimes ou collection de coupures de presse d'obscurs fans. En revanche, les anonymes amateurs de rock qui ont eux aussi survécu à ces années et dans le même état neuronal n'ont que la musique elle-même comme plus ou moins efficace madeleine. C'est vous dire notre joie quand d'aventure, un livre enfin nous raconte notre propre histoire et nous permet, plus de 35 ans après les faits, de mettre des images sur des souvenirs de plus en plus flous.

Punk Sur La Ville
ALAIN GARDINIER
Atlantica

"Punk Sur La Ville ! Mont-de-Marsan 1976/ 1977" qui peint donc ce premier festival punk de l'histoire vu par un local de l'étape Alain Gardinier, est une chouette occasion de se plonger dans cet album de famille du rock tant les visages alors jeunes, voire poupins, qui s'y succèdent en mode relax allaient très vite devenir les grands emblèmes du rock pour quelques décennies ou leurs petites mains backstage et aussi car, déontologiquement je me dois de vous le dire, j'étais moi aussi présente malgré mon jeune âge et que la seule vue de pas mal de vieux potes retrouvés ici, avec émotion pour les disparus (Pierre Thiollay) et rigolade pour les autres (la barbe de Lahana par exemple n'a pas fini de faire glousser ceux qui l'avaient oubliée) en vaut la chandelle. Entreprise a priori vouée à l'échec dans ce sud-ouest des années 70 alors, croyez-moi, peu au fait des nouvelles musiques et de la culture underground, ce festival bénéficia d'emblée d'un de ces heureux hasards qui associa le bon timing avec les élus locaux et la parfaite distribution ajouté au désert culturel de ce temps pré-internet que nous les provinciaux vivions alors et le tout fit de ce festival hautement inédit le cœur de nos attentes de cet été là. On n'allait pas être déçu. Devenu depuis mythique, ce festival a réussi une des plus belles affiches de l'époque avec les Eddie And The Hot Rods, Bijou (signalons au passage les différents portraits de notre cher Vincent Palmer), Little Bob Story ou Ilbarritz, groupe franco-britannique largement sous-estimé (message personnel), Asphalt Jungle ou Shakin' Street et bien sûr Police, Clash, Dr Feelgood, Jam, Damned, venus à Mont-de-Marsan juste avant l'explosion de leur célébrité et de leur public. Gardinier raconte tout, dans les moindres détails et fait de ce sympathique volume à la forte charge émotionnelle, un monument à la province d'autrefois, au punk, à ceux qui le furent et en changèrent depuis et à ceux qui disparurent avec lui. L'iconographie noire et blanc seventies forcément kitschounette, les nombreux fac-similés, la fraîcheur des participants dont le taux de collagène réussissait encore à masquer les dégâts des cuites du jour font de ce livre un joli témoignage du fameux bon vieux *good times roll*.

Armageddon Rag
GEORGE RR MARTIN
Folio SF

Longtemps avant l'hiver de "Games Of Thrones", George RR Martin décrivait de plus riantes contrées, quoique finalement aussi *fantasy*, que le royaume de Lannister et choisissait alors de décrire dans "Armageddon Rag" une Amérique post-Vietnam où un journaliste très *lesterbangien* lâchait sa vie devenue un peu ennuyeuse pour plonger dans les vieux secrets d'un ancien groupe star du rock et se retrouvait ainsi mêlé à une sombre et surnaturelle histoire de meurtre qui allait ébranler toute sa vie. Roman hybride tantôt thriller tantôt témoignage sur le rock des sixties avec quelques éclats de fantasy, il fut d'après George Martin, son pire échec et faillit le dissuader de poursuivre sa carrière d'écrivain alors qu'il y démontrait pourtant déjà sa fameuse défiance envers les familles et sa vision tortueuse de toute association humaine qui pourrait se résumer ici à un simple *sex, death and rock'n'roll*, déjà très *Red Wedding*.

Fugues
LEWIS SHINER
Folio SF

Dans la même collection, Lewis Shiner réalise le rêve ultime de tout fan quel qu'il soit, quand le héros de son roman "Fugues", réparateur de stéréo fan de rock, parvient subitement à produire lui-même les enregistrements de groupes mythiques, non pas perdus car ces enregistrements-là n'ont en fait jamais existé mais ils auraient pu exister, ils auraient dû exister comme celles de ce soir où Jim Morrison est allé se coucher au lieu de rester bosser au studio comme prévu et donc n'a pas produit *le* disque que tout fan frustré se damnerait pour avoir. Ce voyageur du temps va donc, lui, nous entraîner dans une re-création des groupes cultes des années 60 pour parvenir à en capturer l'essence et ce voyage fantastico-initiatique réussit parfaitement à nous emmener dans sa totale immersion. Manquent plus que les bandes.

Narcisa
JONATHAN SHAW
13e Note Editions

13e Note est en danger, cette superbe et petite maison d'édition dont nous chroniquons ici souvent les beaux et bons livres se met en suspens le temps, espère-t-elle, d'atteindre un équilibre financier viable. Maison française de nombreux excellents auteurs dont Dan Fante ou Ry Cooder, 13e Note n'est plus en mesure d'assurer la publication de nouveaux volumes. C'est donc maintenant, sans attendre qu'il faut se précipiter acheter leurs superbes, quoique pas gaies gaies, parutions et dévorer leur singulier et impeccable catalogue. "Narcisa" de Jonathan Shaw en est un exemple parfait. Premier roman de ce célèbre tatoueur, fils du grand jazzman Artie Shaw, motard très vagabond qui raconte ici sa folle folle passion pour une magnifique et cruelle sociopathe, amours chiennes qui vont le précipiter dans une errance dramatique de New York à Rio et font de ce récit bouleversant d'un amour fatal aux accents *bukowskiens* (dit Johnny Depp ou Lydia Lunch qui le préface) une parfaite tragédie sentimentale moderne. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Mélancolique Anonyme" PATTI SMITH (Don Quichottes)
02 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
03 "Patients" GRAND CORPS MALADE (Don Quichotte)
04 "Renaud, Chansons A La Plume Et Au Pinceau" HERAN, VIGNOL, SECHAN (Carpentier)
05 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
06 "140 Piles" OXMO PUCCINO (Au Diable Vauvert)
07 "Le Nouveau Dictionnaire Du Rock" MICHKA ASSAYAS (Robert Laffont)
08 "The Doors, L'Héritage Tumultueux de Jim Morrison" JOHN DENSMORE (Le Mot Et Le Reste)
09 "Stromae" CEDRIC NAIMI & PRUNE ARNOUL (Carpentier)
10 "Les Disques Que Vous N'Ecouterez Plus Jamais" RODOLPHE (Desinge Et Hugo)

Photo Bruno Berbessou

GROOVE ! PRODUCTION PRÉSENTE

VEND 11 JUILLET 20H

The JACKSONS™

Les 4 frères Jermaine,Jackie Tito, Marlon réunis
sur scène pour la 1ere fois a Paris avec
les plus grands hits des Jacksons 5, Abc, I want you back,
Blame If On The Boogie……
et spécial hommage à leur frère Michael
pour le 5eme anniversaire
de sa disparition.

PALAIS DES CONGRES

IMAGINATION feat Leee John
en 1ere partie

fnac ROCK&FOLK RFM 103.9 FM

iConcerts Melody

Locations : Fnac, Carrefour,
www.fnac.com & appli Tick&Live

www.digitick.com
www.ticketnet.fr - auchan - E-Leclerc

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)

Les Studios NG music vous propose :

•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•

A disposition :
2 studios
d'enregistrements,
1 salle d'attente
(salle fumeur).

Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour
mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

COURS DE MUSIQUE

Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES

Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti

Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

Disquaire sérieux
• CHERCHE •
lots de disques vinyls
Grosse quantité bienvenue
Déplacement dans toute la France
• 06 45 48 56 53 •

Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

Absolutely live

Slap

Damon Albarn

Photo Marion Ruszniewski

Larry Graham & Graham Central Station

23 avril, The Corner Hotel (Melbourne, Australie)

Larry Graham commence par fendre la foule, avant de rejoindre Central Station, vêtu comme lui tout de blanc. Son nom claque aussitôt évoqué la technique du slap, sauf que lui approche l'instrument comme un guitariste de blues. Le parrain de la basse funk qui a influencé tout le monde, de Bootsy Collins à Flea en passant par Les Claypool, fait monter sur scène une dizaine de musiciens locaux qui viennent jammer avec le groupe, avant de revisiter avec un son féroce les meilleurs morceaux de GCS, puis de se lancer dans un jubilatoire medley de Sly & The Family Stone. Larry Graham reste lui-même, et le funk encore une affaire de famille.

VINCENT HANON

The Jim Jones Revue

23 avril, Dante's (Portland, Oregon, USA)

Sa voix est brisée après le concert d'hier soir à Seattle et Jim Jones doit remettre ça à Portland. Dix années que les Londoniens prêchent le rock'n'roll à grands coups de Gretsch et de Rickenbacker. Des performances déjantées, exténuantes pour le groupe comme pour le public. On commence avec l'arrière arrière-petit-fils (spirituel) du Killer, Henri Herbert au piano et "Where Da Money Go ?" Bonne question posée aux gros véreux de Wall Street. Jim Jones vomit : "*Your pants are on fire/ You know what you are/ You're a liiiiar !*" Puis, c'est un déluge assourdissant : "Shoot First", "Rock'n'Roll Psychosis", "Killin' Spree", "Righteous Wrong". On respire (un peu) avec "Collision Boogie", Jim aux maracas version Big Easy. Cinq rappels et on finit comme on a commencé avec le tonitruant "The Prince And The Frog" : "*I'm a man, I'm a man, Gonna show you how*"... Little Richard, pas mort ! 18 titres à bout de souffle. Ce soir, sa voix est brisée et pourtant Jim Jones va remettre ça le lendemain, à San Francisco.

DANNY BOY

Holy Fuck

30 avril, Northcote Social Club (Melbourne)

Bardé d'un patronyme outrancier, Holy Fuck projette dans la tête une bande originale post wave jazzy laissant libre cours à l'improvisation et incitant à gravir les montagnes. Depuis "Latin" sorti il y quatre ans, ce groupe électronique de Toronto a tourné dans les festivals du monde entier, multipliant les collaborations parallèles. Sans ordinateur, mais avec de vieux synthés, des pédales d'effets bizarroïdes et la batterie de Matt Schulz (ex-Enon) qui impulse un rythme groovy tranchant, Holy Fuck joue fort. *Cool as...*

VINCENT HANON

Damon Albarn

5 mai, Alhambra (Paris)

Quand il entre en scène, sautillant comme un boxeur en costume-cravate boutonné (qui le restera jusqu'au rappel), on se demande si c'est bien lui qui signe "Everyday Robots", album solo austère, limite dépressif. Ce soir, Damon Albarn déborde d'énergie, à l'image de son groupe, sourit avec cet air de gosse qui fait la moitié de son charme — sa voix à l'accent cockney en toc assure le reste. La setlist est un rêve humide pour tout fan transi : outre du Damon solo, on y retrouve des chansons de Blur, Gorillaz, The Good, The Bad And The Queen. Albarn dédie un "Kids With Guns" explosif à Jamie Hewlett assis dans la salle. Tony Allen, le flegme incarné, le rejoint sur deux titres. Pop *so british*, ballades belles à en pleurer (merci le quatuor à cordes), grooves menaçants, il maîtrise tout. Avec aisance. Insolence même. En rappel, "Clint Eastwood" avec Oxmo Puccino, un chœur gospel sur "Mr Tembo" et "This Is A Low", poignant, élégant qui donne envie de dire que non, *this is a high.*

ISABELLE CHELLEY

The Residents

10 mai, Lieu Unique (Nantes)

Pour leur unique concert français, les mythiques Residents de San Francisco ont choisi l'ancienne usine Lu. Les ancêtres de Daft Punk portent leurs masques depuis 40 ans et livrent un set aussi abrasif qu'à l'époque de "Third Reich & Roll" (1976). On reconnaît dans cette bande-son d'un cauchemar sans fin des bribes de leur "Commercial Album" et le génial "Blue Rosebuds" du EP "Duck Stab" (1978). Des témoignages de persos gonzo sont projetés sur une sphère blanche : le boucher, l'éboueur, le plongeur. Les guitares crissent, les synthés pleurent, le chanteur, looké comme le savant fou de "Retour Vers Le Futur", entraîne l'auditoire dans sa folie. Show hanté de toute beauté malade.

OLIVIER CACHIN

La Souris Déglinguée

15 mai, New Morning (Paris)

Après une prestation brutale et efficace des Parisiens de King Phantom, LSD ouvre les hostilités avec l'instrumental "Psychojazz". Ce premier extrait des "Toits Du Palace", le dernier et excellent album de Tai Luc et ses muridés, donne le ton de la soirée : du pur rock'n'roll. La setlist est donc très majoritairement composée d'incunables de l'époque New Rose tels que "Les Jeunes Cons", "Jaurès Stalingrad", "Yasmina PA", "Rock'n'Roll Vengeance" et de nouveautés du même acabit comme "Avant 75", "Little John", "Fukushima" et le déjà classique "Françoys Villon". Sur scène, les approximations de la première Flèche d'Or sont oubliées : le groupe sonne plus carré que jamais et enchaîne les titres avec jubilation et panache, confirmant que, plus que jamais, LSD est un des meilleurs groupes de rock à avoir jamais vu le jour sous le ciel de Gaule.

OLIVIER RICHARD

The Brian Jonestown Massacre

21 mai, Bataclan (Paris)

Sans vouloir jouer les hippies, l'amour est palpable dans le Bataclan blindé lorsque le groupe d'Anton Newcombe démarre avec l'habituel "Whoever You Are".

OÜI FM

LA MAIRIE DU 3e

festival SOIRS D'ÉTÉ

Place de la République

LES PREMIERS NOMS :

KLAXONS • GUSH

KODALINE • NAÏVE NEW BEATERS

GASPARD ROYANT • MUSTANG • EUGENE MCGUINNESS

GRIEFJOY • TWO BUNNIES IN LOVE

LE LAURÉAT RICARD SA LIVE MUSIC

• CONCERTS GRATUITS • DU 7 AU 11 JUILLET 2014 •

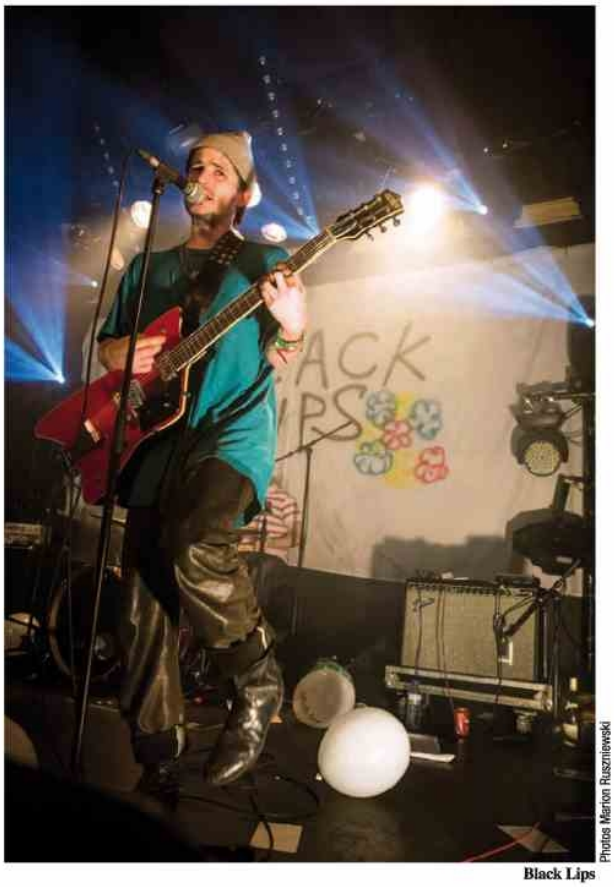
MAIRIE DE PARIS

L'ENORME TV

Comité des Fêtes 3e

17 ROCK&FOLK MONOPRIX LE MAGAZINE NEON un événement Télérama Le Parisien

The Brian Jonestown Massacre



Black Lips

Photos Marion Ruszniewski

Une célébration dépassant les deux heures avec un groupe de huit personnes où l'on comptabilise quatre, parfois cinq guitaristes. Sympathique congrégation de traîne-savates qui forment pourtant sur scène un ensemble exceptionnel, cadré par le toujours excellent batteur Dan Allaire. Les multiples couches de 6 et 12-cordes vibrionnent savamment, le patron est sobre, en voix, appliqué. Matt Hollywood chante quelques titres ("Oh Lord", "... Last Dandy On Earth"), et la setlist explore, outre les hits ("Nevertheless", "That Girl Suicide", "Servo"), un joyau rare ("The Devil May Care"), une reprise ("There's War Going On" de Bobby Jameson) et quelques morceaux du nouvel album, bienvenus. L'extase.

BASILE FARKAS

Robert Cray Band

21 mai, La Cigale (Paris)

A première vue ils sont quatre, pourtant l'oreille en compte cinq. Il y a deux vieux habitués du Band : Richard Cousins et Dover Weinberg (basse, claviers), il y a le nouveau batteur Les Falconer, il y a Robert et il y a Cray. Cinq, c'est bien ça. Robert chante soul et monte comme un grand feu. Cray, totalement libéré du chanteur, sabre des riffs funky-soul à quatre bras, tourne sur deux Stratocaster qu'un type lui accorde après chaque titre, et pousse des solos anguleux, dans des directions où nulle Strato n'était encore allée. Une charge de soul compressée dans l'ogive exiguë du rock'n'roll : ils sont quatre. Ou Cinq. Bref, c'était dantesque.

CHRISTIAN CASONI

Manic Street Preachers

23 mai, Bataclan (Paris)

Pratiquement ignorés par les médias français, les Manics n'avaient pas foulé une scène hexagonale depuis quinze ans. Devant un parterre bien rempli (balcon fermé), le trio de base emmené par un James Dean Bradfield élégant s'étoffe sur scène d'un clavier et d'un second guitariste. Propulsé par un son clair et cinglant, le groupe attaque fort avec un "Motorcycle Emptiness" survolté, suivi du superbe "You Stole My Soul". Bradfield a beau dire qu'il a un problème de gorge, sa voix reste magnifique et toujours aussi bouleversante et, quand il attaque des versions impériales de "A Design For Life" ou "You Love Us", le public montre avec enthousiasme son adhésion. Bradfield appartient au gotha des chanteurs anglais mais prouve ce soir qu'il est également un guitariste aussi doué que versatile. Après quelques titres du prochain "Futurology", les Manics concluent par les classiques "Motown Junk" et le bien-nommé "If You Tolerate This Your Children Will Be Next". Superbe.

HERVE DEPLASSE

Black Lips

26 mai, Nouveau Casino (Paris)

À première vue, le public de ce soir semble plus âgé et sage que celui des Maroquinerie de 2011. Heureusement, dès le premier accord de "Family Tree", des flots de kids foncent vers la scène pour déchaîner le chaos pogo-slam. Ultra cool — trop pour certains pisse-vinaigres — les quatre Sudistes mouillent la chemise en enchaînant de larges extraits d' "Underneath The Rainbow" ("Justice After All", "Smiling", "Funny") et d' "Arabia Mountain" ("Modern Art", "Raw Meat"). Le groupe ralentit le tempo pour le chouette "Boys In The Wood" puis retourne dans les tréfonds du garage avec les désormais classiques "O Katrina" et l'incontournable "Bad Kids", qui donne lieu à une invasion de scène pas si prévisible que ça, puisque le bassiste Jared Swilley manque de distribuer des pains à des spectateurs trop collants. On se dit que les Black Lips méritent d'avoir la meilleure place sur les *Nuggets* du XXIe siècle quand, après même pas une petite heure, ils quittent le public dans un magistral exemple de *coitus interruptus*.

OLIVIER RICHARD

Cosmonauts La Sera

26 mai, Point Éphémère (Paris)

Dès les premières notes, on sait que les Cosmonauts vont nous embarquer. Sous leurs airs de slackers, les quatre Californiens maîtrisent l'art de faire monter la pression. Les premiers titres psyché planent agréablement, puis l'ambiance devient poisseuse, le son sature, le mur de guitares est de plus en plus compact. Alors que la tension pourrait encore grimper, leur set s'achève sur une reprise parfaite de "Run Run Run", nous laissant sur notre faim jusqu'à l'arrivée de Katy Goodman *alias* La Sera, chanteuse, bassiste et sex-symbol mutin indie à frange. L'ex-Vivian Girls déborde d'énergie et de charme, sa pop bien roulée est lumineuse, mais manque parfois de consistance. Surtout après le rouleau compresseur Cosmonauts.

ISABELLE CHELLEY

Jeff Beck

27 mai, Grand Rex (Paris)

Quelques jours seulement après la venue de Jimmy Page à l'Olympia, malheureusement pas pour un concert, c'est au tour d'un autre guitariste des Yardbirds de fouler le sol parisien. De tous les virtuoses de sa génération, Jeff Beck est certainement celui qui est resté le plus innovant. Avec un concert quasi exclusivement instrumental, seuls deux titres étaient chantés — dont le blues "Rumblin' And Tumblin' " en rappel. Jeff, bientôt 70 ans au compteur, a une fois de plus bluffé, les "Stratus" de Billy Cobham, "Little Wing" de Hendrix et "A Day In The Life" des Beatles étant magnifiés par sa technique parfaite et sa virtuosité. Un véritable festival, à ne pas manquer au Théâtre de la Mer de Sète le 12 Juillet.

PATRICE GUINO

Coldplay

28 mai, Casino de Paris (Paris)

Rien de tel, pour créer le buzz dans un pays crucial, quand on est un groupe pop énormissime, que de se produire dans sa capitale. Mais dans un club. Pour accompagner la sortie de "Ghost Stories", le tourneur de Coldplay avait donc choisi la salle de la rue de Clichy et, de mémoire de riverain,

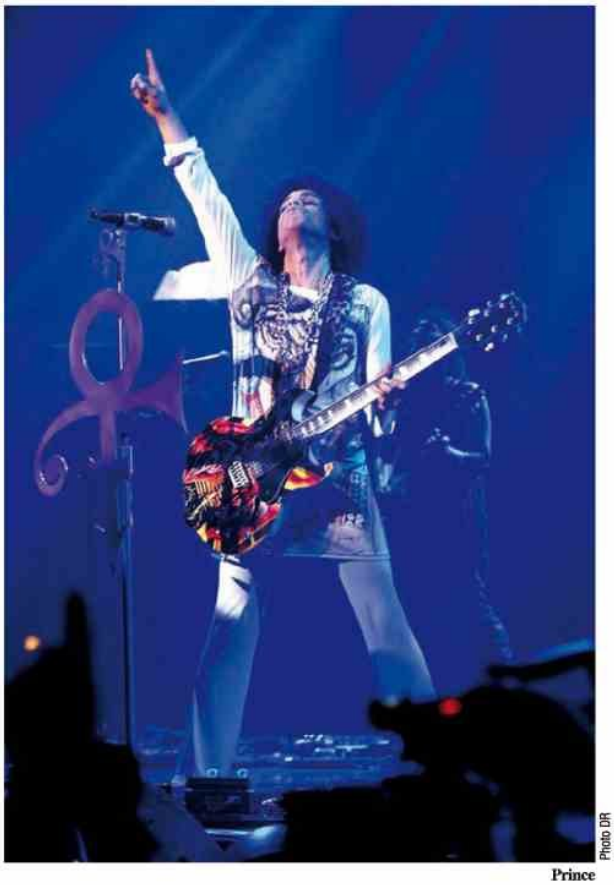


Photo DR

Prince

on n'y avait jamais vu une telle queue. Habitués à voir Chris Martin & Co à Bercy ou au Stade de France, deux mille ultras ont joué le jeu de l'attente à n'en plus finir pour assister à un show court, mais heureusement magistral. Sympa, sec comme un coup de trique, plus rock que jamais sur les vieux titres ("Clocks"), en mode *merci de compatir* sur les electro-songs de rupture du petit dernier ("Ink", "True Love") ou en configuration rappel dès le quatrième titre ("Paradise"), Coldplay a fait vibrer les murs du vieux music-hall et, comme par *magic*, à la fin du set, les étoiles accrochées aux cintres étaient toutes collées aux rétines d'un public conquis d'avance, certes, mais surtout parce que le groupe l'a habitué, depuis le début, à cette certaine forme d'excellence.

JEROME SOLIGNY

Dr John

28 mai, Trianon (Paris)

Deux ans après un retour parisien triomphal à la Cigale, Dr John déplace son piano (orné d'un crâne) de quelques centaines de mètres sur le boulevard Rochechouart. Nouveaux musiciens (dont un organiste tout en vagues gospel) et nouveaux arrangements, confiés à la pétulante tromboniste Sarah Morrow (un "I Walked On Gilded Splinters" liquide). Costume marron classieux, chapeau assorti et colifichets au cou, Dr John, 73 printemps, impressionne par la clarté de sa voix et réserve tous ses tours de piano pour le rappel ("Such A Night"). Un solo roublard sur Telecaster, quelques pépites ("Rain", titre de 1978) et trois récents morceaux remarquables. Un musicien digne de sa légende, et toujours en train de chercher.

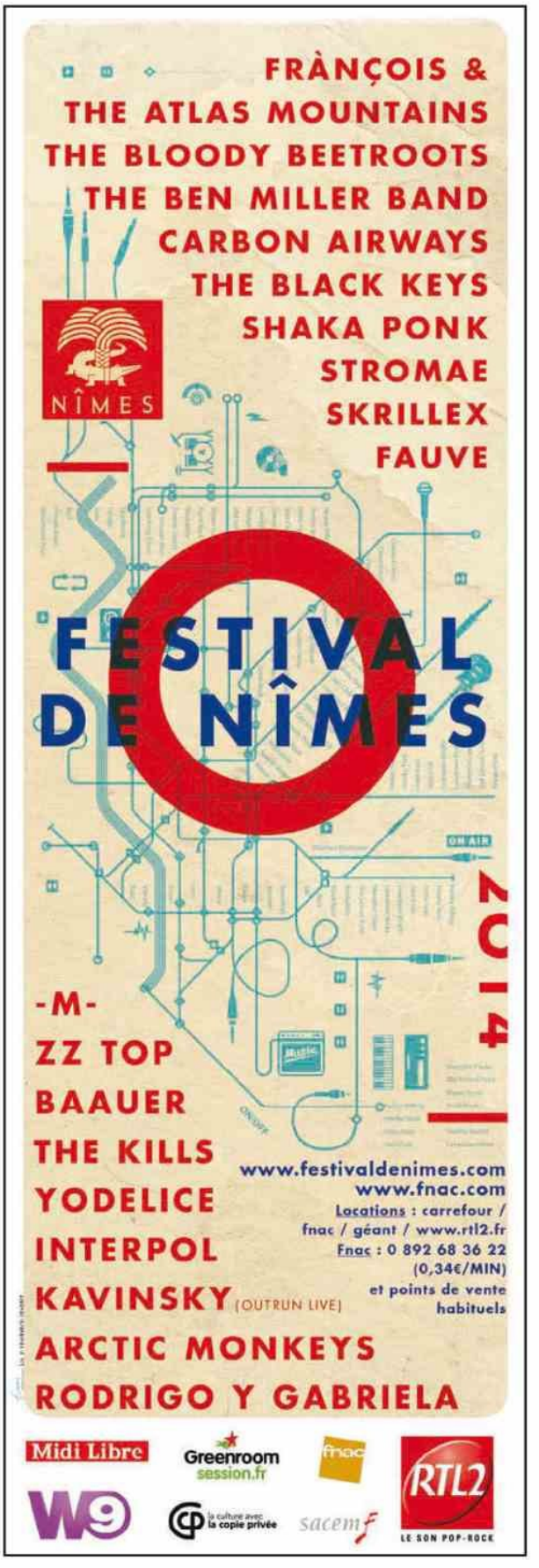
BERTRAND BOUARD

Prince

1er juin, Zénith (Paris)

Annonce lundi, vente des billets mercredi, deux concerts dimanche. Prince aime bien les surprises. Pour ses shows parisiens, il dévoilait son groupe entièrement féminin, 3rd Eye Girl, avec la promesse d'un funk sauvage. 18 h 28, le rideau tombe sur un Prince looké comme une Muslim du 9 3 croisée avec Jimi Hendrix, plus un zeste d'Angela Davis pour la perruque afro. Ses girls sont Hannah Ford Welton à la batterie, Ida Nielsen à la basse et Donna Grantis en star de la six-cordes, sauvage et inspirée. Intro hard rock avec un "Let's Go Crazy" ralenti mais dopé au larsen. Une quinzaine de hits suivent, tous incontournables ("Kiss", "Nothing Compares 2 U", "When Doves Cry"). Prince se planque dans le noir pendant quatre titres et offre un rappel étrange avec une longue version du peu connu "Something In The Water (Does Not Compute)" suivi du classique "Purple Rain". Lâcher de confettis et ballons, la salle se rallume à 19 h 58 après 90 minutes chrono. Le second show sera plus long de 40 minutes. Tant pis pour nous.

OLIVIER CACHIN



Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JUIN

★15 JUIN

Bumcello (Maroquinerie) ● **Of Mice and Men, Blessthefall et Letlive** (Flèche d'Or)

★ 16 JUIN

How To Dress Well (Nouveau Casino) ● **Jolakõttur** (Pop In) ● **Cyril Mokaiesh** (Cigale) ● **Velvet Vains, Reignwolf et Radkey** (Maroquinerie)

★ 17 JUIN

Au Revoir Simone (Gaîté Lyrique) ● **Danielson** (Espace B) ● **Alena Diane et Vikesh Kapoor** (Maroquinerie) ● **Pink Moutaintops, Girl Band, Peter Matthew Bauer et Meltones** (Flèche d'Or) ● **Fred Wesley** (New Morning)

★ 18 JUIN

Christine and the Queens et Athletic Bonnie (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Frontline Assembly** (Divan du Monde) ● **Little Barrie et Wild Smiles** (Maroquinerie) ● **Mobb Deep et Dilated Peoples** (Trianon) ● **Odysseys, Node Runner et Birth Marked** (Opa) ● **The Used** (Machine du Moulin Rouge)

★ 19 JUIN

Rod Anton & the Ligerians (Bellevilloise) ● **Scott Bradlee & Postmodern Jukebox** (Divan du Monde) ● **Catfish, Circa Waves et The Wooden Wolf** (Café de la Danse) ● **Danger** (Nouveau Casino) ● **Demi Mondaine** (Boule Noire) ● **Fucked Up** (Point Ephémère) ● **Geste, Milan et Leave Things** (Espace B) ● **Ben Mazué** (3 Baudets) ● **Navii, Own Eerie et Raphael Kidd** (Opa) ● **Weekend Nachos** (Mécanique Ondulatoire)

★ 20 JUIN

Phil Anselmo and the Illegals (Glazart) ● **Black City Lights** (Espace B) ● **Rodolphe Burger et Philippe Poirier** (théâtre Molière) ● **Clutch** (Nouveau Casino) ● **Silverstein** (Divan du Monde)

★ 21 JUIN

Rocky, Odezenne, Pendentif et Grieβjoy (place Denfert-Rochereau) ● **Joe Satriani** (Trabendo)

★ 22 JUIN

Arsenal (Nouveau Casino) ● **Roger Hodgson & his Band** (Olympia, *complet*) ● **Robert Plant & the Sensational Space Shifters** (Bataclan)

★ 23 JUIN

Extreme (Bataclan) ● **Joe Satriani** (Olympia) ● **The Sun Ra Arkestra** (New Morning)

★ 24 JUIN

Against Me! et Maladroit (Maroquinerie) ● **Dick Annegarn** (Olympia) ● **Interpol** (Alhambra, *complet*) ● **Mermonte** (Point Ephémère) ● **Yellow Flight et Bastien Lucas** (3 Baudets) ● **Young Soul Rebels** (New Morning)

★ 25 JUIN

Loolie & the Surfing Rogers (Balajo) ● **Austin Mahone** (Bataclan)

★ 26 JUIN

Chicago (Olympia) ● **Miles Coombes, Z et Camille Sailant** (Opa) ● **Shemekia Copeland** (New Morning) ● **Emmure, Novelists et Early Seasons** (Nouveau Casino) ● **Seth Gueko et Vlad** (Cabaret Sauvage)● **Jacques Higelin** (Trianon) ● **Kebous** (Sentier des Halles) ● **Oy et Wife** (Boule Noire) ● **Richie Sambora et Orianthi** (Bataclan) ● **Suicide Silence et Thy Art Is Murder** (Flèche d'Or)

★ 27 JUIN

Fauve, Shaka Ponk, Chinese Man, La Rue Ketanou, M, Yodelice, Hollysiz, Disiz, Breton, The Gladiators, Vitalic, Odezenne, Carbon Airways et James Vincent McMorrow (hippodrome de Longchamp) ● **Fuzati, Fulgeance, Klub des Loosers et DJ Orgasmic** (Gaîté Lyrique) ● **Geyster et Zerosound** (Opa) ● **Indochine et Trust** (Stade de France) ● **Rubin Steiner** (auditorium du Louvre)

★ 28 JUIN

George Benson (Olympia) ● **Danakil, Rodrigo y Gabriela, Parov Stelar, Franz Ferdinand, Gesaffelstein, Kadebostany, We Were Evergreen et Saint Michel** (hippodrome de Longchamp) ● **Indochine** (Stade de France) ● **Novel Way et Marika De** (Opa) ● **Jinsei Tsuji** (Alhambra)

★ 29 JUIN

Nails et Stuntman (Nouveau Casino) ● **Skip The Use, Metronomy, Patrice, FFF, Woodkid, Girls In Hawaii, La Femme, Christine and the Queens, Triggerfinger, St-Lô et Kendra Morris** (hippodrome de Longchamp) ● **Jack White** (Olympia, *complet*)

★ 30 JUIN

Aer (Maroquinerie) ● **George Benson** (Olympia) ● **Jack White** (Olympia, *complet*)

JUILLET

★ 1er JUILLET

Etienne Daho et Yan Wagner (Cité de la Musique) ● **Jack Johnson** (Olympia) ● **Nikki Yanosky** (Divan du Monde)

★ 2 JUILLET

Camp Claude (Gaîté Lyrique) ● **Deen Burbigo, A2h, Set&Match et Espilem** (Glazart) ● **Isaac Delgado** (New Morning) ● **Jack Johnson** (Olympia) ● **Procol Harum** (Casino de Paris) ● **Big Jay McNeely et Deke Dickerson** (Balajo) ● **Angus & Julia Stone** (Maroquinerie, *complet*) ● **Matt Ward et Timber Timbre** (Cité de la Musique)

★ 3 JUILLET

Buddy Guy et Quinn Sullivan (Olympia) ● **Limp Bizkit** (Bataclan) ● **New York Ska Jazz Ensemble** (New Morning) ● **Vanessa Paradis** (Zénith) ● **Theo Parrish** (Machine du Moulin Rouge) ● **Lucky Peterson** (Théâtre de l'Europe)

★ 4 JUILLET

Andrea Balency (Flèche d'Or) ● **The Internet** (Point Ephémère) ● **Keith Jarret** (salle Pleyel) ● **Kamijo** (Divan du Monde) ● **Police des Mœurs** (Espace B) ● **Shigeto** (Flèche d'Or) ● **Slayer, Mastodon, Anthrax et Ghost** (Zénith) ● **The Soft Moon, The KVB, The Cosmic Dead, Wall Of Death, The Underground Youth, Spezctral Park...** (Machine du Moulin Rouge)

★ 5 JUILLET

Etienne Daho et Verity Susman (Cité de la Musique) ● **General Levy** (Cabaret Sauvage) ● **Liza Minelli** (Olympia) ● **No Money Kids** (Opa) ● **Zombie Zombie, The Blue Angel Lounge, The Oscillation, Radar Men From The Moon, Go! Zilla, Cabaret Contemporain, The Blondi's Salvation, Wall/Eyed et Etienne Jaumet** (Machine du Moulin Rouge)

★ 6 JUILLET

Nas et MIA (Zénith) ● **Rufus Wainwright et Pierre Lapointe** (salle Pleyel)

★ 7 JUILLET

Banks (Nouveau Casino) ● **Anna Calvi et Daughter** (Cité de la Musique) ● **Chilly Gonzales** (Cité de la Musique) ● **Dopethrone et Gurt** (Glazart) ● **Dream Theater** (Olympia) ● **Guardian Alien** (Espace B) ● **Keziah Jones et Arthur H** (Théâtre de Paris) ● **Tony Joe White** (New Morning)

★ 8 JUILLET

Banks (Nouveau Casino) ● **Etienne Daho et The Pirouettes** (salle Pleyel, *complet*) ● **Valerie June et Suzanne Vega** (Théâtre de Paris) ● **Parquet Courts** (Divan du Monde) ● **Cody Simpson** (Trabendo) ● **Suicide** (Gaîté Lyrique)

★ 9 JUILLET

John Butler Trio (Bataclan) ● **Damon Albarn** (salle Pleyel, *complet*) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller et Makaroff) et Sinead O'Connor** (Théâtre de Paris)

★ 10 JUILLET

John Butler Trio (Olympia, *complet*) ● **Eels et Le Prince Miiaou** (Salle Pleyel, *complet*) ● **Asap Ferg** (Trabendo) ● **Nameless** (Point Ephémère)

★ 11 JUILLET

Jon Batiste & the Stay Human Band (New Morning) ● **Darkside, Richie Hawtin, Kerri Chandler, Cassius, The Martinez Brothers, Omar S, Ron Morelli, Claptone, Boston Run, Jeremy Underground, Brawther et Blackjoy** (parc floral de Vincennes) ● **Ghostface Killah** (Machine du Moulin Rouge) ● **The Jacksons et Imagination** (palais des congrès) ● **Saint Motel** (Maroquinerie)

★ 12 JUILLET

Paul Kalkbrenner, Brodinski, Tale Of Us, 1-800 Dinosaur, James Blake, Dan Foat, Airhead, Jimmy Edgar, Agoria, Makam, Acid Arab et Wave Racer (parc floral de Vincennes) ● **Vakula, Borrowed Identity, Baaz et Skõwl b2b Quarante&un** (Glazart)

★ 13 JUILLET

Adestria et For The Fallen Dreams (Gibus) ● **Milton Bradley, Henning Baer, Moerbeck et Swaf** (Glazart)

★ 14 JUILLET

Bruma, Vophoniq, Horla, Yan Kaylen, Graal et Calcium (Glazart) ● **Steve Harris Bristish Lion et The Raven Age** (Divan du Monde) ● **Betty Lavette** (Cabaret Sauvage) ● **Nice Peter** (Batofar)

★ 15 JUILLET

Herbie Hancock et Wayne Shorter (Olympia) ● **Taj Mahal et Pura Fé** (Cabaret Sauvage) ● **Take 6** (New Morning)

★ 16 JUILLET

Big Sandy & his Fly-Rite Boys (Balajo) ● **Moriarty et Christine Salem** (Cabaret Sauvage) 5/12 (Zénith)

Province

JUIN

Sebastian Bach : 28, Vauréal (Forum) ● **Blake Worrell et Busdriver :** 26, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● **Joe Bonamassa :** 18, Bordeaux (Mériadeck) ● 19, Toulouse (Zénith) ● 23, Marseille (Dôme) ● 24, Nice (palais Nikaïa) ● **Brutal Truth :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Carl and the Rhythm All Stars, Matt & the Peabody Ducks, Rockhouse Trio et DJ Olivia Banana :** 27, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Catfish :** 21, Istres (plein air) ● 28, Beaulieu-lès-Loches (plein air) ● 29, Moissac (plein air) ● **Cherry Boop and the Sound Makers :** 20, St-Etienne (Le Pax) ● 21, Istres (plein air) ● **ChilliDogs :** 21, Oriéans (place de la Loire) ● **Jimmy Cliff :** 26, Blainville-Crevon (chapiteau) ● **Crossfaith :** 18, Strasbourg (Laiterie Club) ● **Daddy Yankee :** 1er, Bordeaux (Mériadeck) ● **Détroit :** 27, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 28, Marmande (plein air) ● **Alena Diane :** 18, Rouen (106) ● 19, Cergy (Observatoire) ● **Earth, Wind & Fire** feat. **Al McKay :** 25, Bourg-en-Bresse (Ekinox) ● 26, Antibes (Azur Arena) ● 29, St-Dizier (parc du Jard) ● **Fauve :** 15, Lyon (théâtres romains, avec Breton) ● 16, Nice (Théâtre de Verdure) ● 28, Marmande (plein air) ● **Boney Fields & the Bone's Project et Imagination :** 28, Cabries (la Trébillanne) ● **Flamin' Groovies :** 15, Montbéliard (Atelier des Môles, avec Smokin' Kills) ● 16, Toulouse (Saint des Seins) ● 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Les Grigris) ● **L'Hapax :** 29, Noyelles-sous-Bellonne (Chez Oim fest') ● **Roger Hodgson & his Band :** 25, Blainville-Crevon (chapiteau) ● **In Arkadia :** 27, Bordeaux (Black Room) ● **The Inspector Cluzo :** 28, Mont-Cerisy-Belle-Etoile (plein air) ● 29, Mendionde (plein air) ● **Isaac Delusion, Breton, Elezphanz, Dead Hippies, Colt Silvers et Ok Coral :** 28, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Kill The Young :** 21, Dunkerque (4 Ecluses) ● **KKC Orchestra :** 24, Perpignan (El Mediator) ● **Man-Size :** 21, La Palme (Paradox Café) ● 28, Villaudric (plein air) ● **Mobb Deep et Dilated Peoples :** 22, Lyon (Transbordeur) ● 23, Marseille (espace Julien) ● 24, Strasbourg (Laiterie) ● **Naouack :** 21, Desaignes (plein air) ● **The New Christs et Little Green Fairy :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Night Beats :** 15, Lyon (Sucre) ● **Of Mice and Men et Miss May I :** 19, Strasbourg (Laiterie) ● **Gregory Porter et Ibrahim Maalouf :** 25, Orléans (Camp Santo) ● **Ricky Amigos :** 21,

PREVISIONS PARIS

Bunny Wailers : 20/7 (Cabaret Sauvage), **George Clinton and Parliament, Funkadelic et Spleen :** 24/7 (Cabaret Sauvage), **Beenie Man :** 28/7 (Cabaret Sauvage), **Fred Wesley & the New JB's :** 29/7 (Cabaret Sauvage), **U-Roy :** 1er/8 (Cabaret Sauvage), **America :** 2/8 (Trianon), **Beck :** 11/9 (Zénith), **Tuxedo Moon :** 20/9 (Café de la Danse), **Asaf Avidan :** 23 et 24/9 (Folies Bergère), **Agnes Obel :** 5/10 (Olympia), **Jean-Louis Aubert :** 13 et 14/10 (palais des Congrès), **Detroit :** 13 au 15/10 (Olympia, *complets*), **Elvis Costello :** 20/10 (Olympia), **Lady Gaga :** 30 et 31/10 (Zénith), **Metronomy :** 1er/11 (Palais des Sports), **Etienne Daho :** 3 au 6/11 (Olympia), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Marianne Faithfull :** 20/11 (Olympia), **Chris Rea :** 22/11 (Olympia), **Christophe :** 27/11 (Trianon)

Crouy-sur-Ourcq (place du Marché) ● **The Ringtones :** 21, Levallois-Perret (HD Diner) ● 28, Plaimpied (Au Champ des Rêves) ● **Joe Satriani :** 20, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 30, Strasbourg (Laiterie, avec Oli Brown et Raveneye) ● **Seether :** 17, Vauréal (Forum) ● 18, Strasbourg (Laiterie) ● 22, Clisson (complexe du Val de Moine) ● 27, Dessel (B, plein air) ● **Sepultura :** 17, Lille (Aéronef) ● 18, Colmar (Grillen) ● 19, La Valette-du-Var (Vox) ● 20, Clisson (complexe du Val de Moine) ● **Sideburn, Mummy's Gone et Going Ape :** 19, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Skid Row et Buckcherry :** 25, Strasbourg (Laiterie) ● **Slayer :** 18, Nîmes (Paloma) ● 20, Clisson (complexe du Val de Moine) ● 26, Strasbourg (Laiterie) ● 27, Dessel (B, plein air) ● **Steel Panther :** 17, Strasbourg (Laiterie) ● **Superets :** 18, St-Avé (Echonova) ● 21, Altkirch (plein air) ● **Tijuana Panthers :** 15, Lille (Péniche) ● **Trust :** 17, Bordeaux (I.Boat) ● 19, Lille (La Péniche) ● 20, Strasbourg (Laiterie) ● 24, Toulouse (Saint des Seins) ● 25, Lyon (Sonic) ● 28, Marmande (plein air) ● **Walls Of Jericho :** 20, Clisson (complexe du Val de Moine) ● 22, Strasbourg (Laiterie, avec Hatebreed) ● 24, Annecy (Brise-Glace) ● 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● 26, Montbéliard (Atelier des Mômes, avec Crushing Caspards et Syndrome 187) ● 28, Dessel (B, plein air) ● **ZZ Top :** 25, Bruxelles (B, Forest National) ● 26, Esch-sur-Alzette (L, Main Hall) ● 28, Nîmes (arènes) ● 29, Lyon (théâtre romains de Fourvière)

JUILLET

Asaf Avidan : 13, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre) ● **Jeff Beck :** 6, Vienne (théâtre antique, avec Joe Satriani et They Call Me Rico) ● 12, Sète (théâtre de la Mer) ● **Anna Calvi et Tinariwen :** 3, St-Etienne (Fil) ● **Chic** feat. **Nile Rodgers :** 11, Juan-les-Pins (pinède Gould, avec Sly & the Family Stone) ● 12, Monaco (salle des Etoiles) ● **Christophe :** 9, Albi (grand théâtre) ● **Fauve :** 2, Nîmes (arènes) ● 4, Nort-sur-Erdre (parc du Port Mulon) ● 5, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard) ● 6, Belfort (site de Malsaucy) ● 7, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) ● 10, Albi (base de loisirs à Pratgraussais, avec M, Yodelice et La Femme) ● 11, Aix-les-Bains (espalanade du Lac) ● 12, Montreux (CH, Montreux Jazz Club) ● 13, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre) ● **Foad :** 5, Cergy (Pacific Rock) ● **Jonny Lang :** 1er, Jarnac (site de l'Ile Madame) ● 4, Avoine (chapiteau) ● 5, Werchter-Rotselarr (B, plein air) ● **Ky Mani Marley et Jimmy Cliff :** 9, Juan-les-Pins (Pinède Gould) ● **The Pastels et Pixies :** 2, Lyon (théâtres romains, *complet*) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller & Makaroff) :** 5, Thonon-les-Bains (domaine de Montjoux) ● 7, Lyon (théâtres romains de Fourvière, avec Buika) ● 11, Boulogne-sur-Mer (salle Damrémont) ● 12, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre) ● **The Ringtones :** 10, Autun (Le Bourgogne) ● 11, Cosne-sur-Loire (café de la Ville) ● 13, Neufchâteau (Frères Berthom) ● **Joe Satriani :** 2, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 6, Vienne (théâtre antique, avec Jeff Beck et They Call Me Rico) ● 8, Six-Fours (espace A. Malraux) ● **Spiel :** 3, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Robin Thicke :** 7, Monaco (salle des Etoiles) ● **Suzanne Vega :** 10, Hauterives (Palais Idéal du Facteur Cheval) ● 11, St-Etienne (palais des spectacles, avec Moriarty et Christine Salem) ● **Wailing Trees :** 3, Thonon-les-Bains (domaine de Montjoux) ● 5, Monant (plein air) ● 12, Villefranche-sur-Saône (plein air)

Festivals

■ **Rock & Cars :** 15/6, Lavaur (plein air, avec Eric Lavalette Band et Tom Cats)

■ **Azkena Rock Festival :** 20 et 21/6, Vitoria Gasteiz (E, Mendizabala, avec – le **20** : Scorpions, Seasick Steve, Turbowolf, Bombus, Monster Truck et Unida – le **21** : Joe Bonamassa, The Strypes, Blondie, Kadavar, Wolfmother, Violent Femmes et Royal Thunder) www.azkenarockfestival.com

■ **Believe In Marseille :** 20 et 21/6, Marseille (esplanade du J4, avec – le **20** : MGMT, Lemaître, La Femme et Kuroma – le **21** : Jeff Mills, MoodyMann, Ben UFO et Mathew Jonson) www.believeinmarseille.com

■ **Free Music :** 20 et 21/6, Montendre (lac, avec – le **20** : The Bloody Beetroots, Skip The Use, Dub Inc., Tha Trickaz, Eléphanz et Set&Match – le **21** : The Offspring, Le Prince Miiaou, S-Crew, Netsky, Colours In The Street, Yodelice, A Call at Nausicaa et Son of a Kick feat. They Call Me Raptor) www.festival-freemusic.com

■ **Hellfest :** 20 au 22/6, Clisson (complexe du Val de Moine, avec – le **20** : Iron Maiden, Rob Zombie, Loudblast, Slayer, Sepultura, Impaled Nazarene... – le **21** : Deep Purple, Status Quo, Dagoba, Aerosmith, Skid Row... – le **22** : Tagada Jones, Lofofora, Black Sabbath, Megadeth, Soundgarden, The Black Dahlia Murder...) www.hellfest.fr

■ **See You In The Pit IV :** 24 au 26/6, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **24** : Pro-Pain, Fuck Facts et 8More8 – le **25** : Walls of Jericho, Alea Jacta Est et Breed Machine – le **26** : Kylesa, Laser/Wulf et Quasar) www.toutafond.com

■ **Rhinoferock :** 25 et 26/7, Pernes-les-Fontaines (La Forge, avec – le **25** : Mixendrop, Soan, Deportivo et Free Beans – le **26** : Scarecrow, Kendra Morris, Les Tambours de Pernes et Rachelle Plas) www.rhinoferock-festival.com

■ **Graspop Metal Meeting :** 26 au 29/6, Dessel (plein air, avec – le **26** : Diablo Blvd, Ostrogoth et Dyscordia – le **27** : Avenged Sevenfold, Slayer, Sabaton, Seether, Of Mice and Men, Steel Panther, Napalm Death, Doro, Emmure, Opeth, Annihilator, Solstafir, Behemoth, Bless The Fall, Walking Papers, Watain, Orange Goblin, Buckcherry, Alestorm, Candlemass, Graveyard, Miss May, Jeff Scott Soto, Huntress, Lynch Mob et Triptykon – le **28** : Eluveitie, Limp Bizkit, Dagoba, Gojira, Volbeat, Mastodon, Dillinger Escape Plan, Cult of Luna, Walls of Jericho, Trivium, Alter Bridge, In Solitude, Amenra, WASP, Kylesa, Neurosis, Enslaved, Powerwolf, Nile, Dark Tranquility, Pro Pain, Protest the Hero, Satyricon, Civil War et Nails – le **29** : Rob Zombie, Alice in Chains, Megadeth, Bring me the Horizon, Black Sabbath, The Black Dahlia Murder, Hatebreed, Anthrax, Suicide Silence, Soundgarden, Meshuggah, We Came as Romans, Rgapsody in Fire, Comeback Kid, Paradise Lost, Crossfaith, Cynic, Thy Art Is Murder, Letlive, Tiamat et Glorior Belli) www.graspop.be

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Browning Bryant
"Browning Bryant"
Reprise / Warner Japan

Nouvel épisode de notre nouvelle série: les Japonais sont incroyables, leurs rééditions également ! N'importe quel amateur de musique vous le confirmera. Depuis plusieurs mois, la division japonaise de Warner réédite avec goût, régularité et une qualité irréprochable les archives de la maison américaine. Tout y passe: jazz, blues, soul, rock, west coast, southern soul... mais comment font-ils ?

Le son est impeccable, l'artwork est restauré, le catalogue de rééditions puise dans le fond Atco, Reprise, Embryo, Warner Bros, East-West, Atlantic... Mais surtout, si les grands classiques sont de nouveau disponibles, l'accent est également mis sur des albums rares mais hautement indispensables !

Orleans, Danny O'Keefe, Claudia Lennear, The Belmonts, Linda Jones, Jennifer Warnes, Terry Reid, Tony Joe White, King Curtis, The Impressions, Jim Dickinson, Judee Sill, Country, Baby Huey, Rab Noakes... et cet album éponyme de Browning Bryant pour le label Reprise.

Du haut de ses 2 mètres alors qu'il a à peine atteint 16 ans, John Baxter Browning Bryant enregistre ce qui sera son troisième et ultime album pour un label professionnel (toujours des nôtres, Browning continue de composer et enregistrer pour son plaisir).

Enfant précoce, accroché à la guitare offerte par son oncle dès l'age de 3 ans, Browning commence véritablement à en jouer à l'âge de 7 ans, comme le veut la tradition familiale. Rapidement, il est découvert par un représentant d'une des plus prestigieuses agences d'artistes américaines, Williams Morris Agency. Enregistrements d'albums, émissions de radios (CBS radio show), émissions de télévision (Ed Sullivan Show, The Tonight Show ...) s'enchaînent.

En 1974 une nouvelle aventure débute pour Browning Bryant: l'enregistrement de son album éponyme ici défendu avec Allen Toussaint. Oui, Allen Toussaint, celui que vous avez aperçu à plusieurs reprises dans la série HBO "Treme" sur la Nouvelle Orléans, le producteur de ce fabuleux album de Claudia Lennear, du "Right Place, Wrong Time" de Dr. John, du "Lady Marmelade" de Labelle ou encore du "Working In A Coal Mine" de Lee Dorsey, Frankie Miller, ... Allen Toussaint, dont les compositions sont reprises par les Rolling Stones, Robert Palmer, Bonnie Raitt...

Tout est réuni: un producteur génial, les Meters en backing band, un répertoire d'Allen Toussaint et des compositions originales de Browning Bryant (un de ses titres sera même repris par Ellen Mcilwaine !). "Browning Bryant" perdure comme une des meilleures productions de Toussaint avec le son et la dynamique funk southern soul qu'il a su insuffler aux sessions.
Allen Toussaint en est persuadé lui-même, il le révélait récemment dans une interview, cet album est excellent. A l'époque il n'avait pas le recul nécessaire, enchaînant session sur session, mais oui c'est sûr: cet album de Browning Bryant est hors pair !

Enregistrer un tel album est une véritable consécration, cette réédition le nec plus ultra !

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

■ **Pic'Arts :** 27 et 28/6, Septmonts (château, avec – le **27** : Cats on Trees, Patrice, Keziah Jones, Arnaud Mace et Lyre Le Temps – le **28** : Ben l'Oncle Soul & Monophonics, Hollysiz, Oldelaf, Disiz et Alex Hepburn) www.festival-picarts.com

■ **Red Party :** 27 et 28/6, Blois (Châto'Do, avec – le **27** : Vanupié, Tayazabeu, Kebous et Selecta Donio – le **28** : Collectif Solarythm avec Juskbowl, T-Den, Boubou, Beu, Energium et Ivan) www.chatodo.com

■ **Le Rock dans tous ses Etats :** 27 et 28/6, Evreux (hippodrome de Navarre, avec – le **27** : DeLuxe, Birth of Joy, Kasabian, MGMT, Sarah W Papsun, Fritz Kalkbrenner, Hill Valley, Dillinger Escape Plan, Gaspar Royant, Primal Age, Family of the Year, Kuroma, For the Hackers et Throes and the Shine – le **28** : Dub Inc., Massive Attack, Interpol, Girls in Hawaii, Salut C'est Cool, Etienne De Crécy, Deltron 3030, Two Bunnies in Love, Peter Von Poehl, Kid Francescoli, Mars Red Sky, Primal Age, Trampolene, Alb, Métro Verlaine, For the Hacker, Dorian's Grace et Vundabar) www.lerock.org

■ **Garorock :** 27 au 29/6, Marmande (plein air, avec – le **27** : Naâman, Franz Ferdinand, Gesaffelstein, Massive Attack, Bakermat, Set&Match, Phœnix, Stand High Patrol, Mondowski, Samba de la Muerte, Simina Grigoriu, Be Quiet, Daniel Avery, Young Fathers, Costello et The Bohicas – le **28** : Fauve, Détroit, FFF, Darkside, Carbon Airways, Brodinski, Seth Gueko, Marmozets, Bella Saris, Valymo, Trust, Don Rimini, Popof, Kid Wise, Buraka Som Sistema et Pretty Lights – le **29** : Shaka Ponk, Acid Arab, Claire, Funk Effect, Vilify, Skillz, Milu, Gramatik, Rodrigo y Gabriela, DeLuxe, Skrillex, Gojira, Deltron 3030, Boris Brejcha, Har Mar Superstar, Parquet Courts et Findlay) www.garorock.com

■ **Jazz à Vienne :** 27/6 au 12/7, Vienne (théâtre antique, avec – le **29** : Craig Adams – le **30** : Kool & the Gang et The Commodores – le **1er** : Robert Plant & the Sensational Space Shifters et Ibrahim Maalouf (*complet*) – le **3** : Buddy Guy, Thomas Schoeffler Jr. et Tedeschi Trucks Band – le **5** : Ben l'Oncle Soul & Monophonics, Sharon Jones & the Dap Kings, Charles Bradley et Sugarman 3 – le **6** : Jeff Beck, Joe Satriani et They Call Me Rico – le **7** : Jamie Cullum – le **11** : Youssou N'Dour et Taj Mahal – le **12** : Gregory Porter et The Roots – le **14** : Stevie Wonder) www.jazzavienne.com

■ **TW Classic :** 28/6, Werchter-Rotselaar (plein air, *complet*, avec The Rolling Stones, Arno, Triggerfinger, Seasick Steve, Simple Minds et Admiral Freebee) www.twclassic.be

■ **Festival de Nîmes :** 28/6 au 22/7, Nîmes (arènes, avec – le **28** : ZZ Top et The Ben Miller Band – le **2** : Fauve et François & the Atlas Mountains – le **3** : M, Rodrigo y Gabriela et Yodelice – le **7** : Casseurs Flowters et Wiz Khalifa – le **8** : Arctic Monkeys et Interpol – le **14** : Skrillex, Kavinsky et Baauer – le **15** : The Black Keys et The Kills – le **22** : Shaka Ponk, The Bloody Beetroots et Carbon Airways) www.festivaldenimes.com

■ **Cognac Blues Passions :** 30/6 au 6/7, Cognac (divers lieux, avec – le **30** : Ben l'Oncle Soul & Monophonics – le **1er** : Jonny Lang, Irma et Imelda May – le **2** : George Benson, Taj Mahal et Steven Seagal – le **3** : Lily Allen, Gaspard Royant, Lyla McCalla et Kussay – le **4** : M, Roy Roberts, Blues Boy Dan Owen, Johnny Rawls et JC Brooks and the Uptown Sound – le **5** : Robert Plant & the Sensational Space Shifters, Fred Chapellier, Bo Weavil et Jon Cleary & the Absolute Monster Gentlemen) www.bluespassions.com

■ **Musiques en Stock :** 2 au 5/7, Cluses (plein air, avec – le **2** : Détroit, The Family Rain, Narrow Terrence et Zval and the Savate – le **3** : Nada Surf, Midlake, Harold Martinez et Mozes & the Firstborn – le **4** : John Butler Trio, Peter Von Poehl, The Veils, Ethan Johns et Seraphin & the Blues Candles – le **5** : Anna Calvi, Breton, Kas Product, 1Kub & the Wicked Wicked et Dead Hippies) www.musiques-en-stock.com

■ **Beauregard :** 4 au 6/7, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard, avec – le **4** : Shaka Ponk, London Grammar, Iam, Cats on Trees, Disclosure, Kavinsky, Blondie, Midlake, Dillinger Escape Plan et MmMmMm – le **5** : Fauve, Vanessa Paradis, Gesaffelstein, Portshead, Foster the People, Angus & Julia Stone, Samba de la Muerte, We Have Band, Be Quiet, Zone Libre Extended et Paul Weller – le **6** : Yodelice, Agnes Obel, John Butler Trio, Pixies, Breton, Damon Albarn, Seasick Steve et Portier Dean) www.festivalbeauregard.com

■ **Main Square :** 3 au 6/7, Arras (Citadelle, avec – le **3** : Iron Maiden, Alice in Chains, Mastodon et Ghost – le **4** : Imagine Dragons, The Black Keys, Skrillex, Woodkid, Franz Ferdinand, Gesaffelstein, Triggerfinger, Anna Calvi, Twenty One Pilots et Bombay Bicycle Club – le **5** : Yodelice, John Butler Trio, Paul Kalkbrenner, Disclosure, Jack Johnson, Foals, MGMT, The 1975, Alec Benjamin, Allen Stone et Arsenal – le **6** : Détroit, London Grammar, M, Rodrigo y Gabriela, Bakermat, Girls In Hawaii, The Parov Stelar Band, Nina Nesbitt et James Arthur) www.mainsquarefestival.fr

■ **Worldwide Festival :** 3 au 6/7, Sète (St-Christ, avec – le **3** : Connan Mockasin, Four Tet, Kieran Hebden, Floating Points et Morphosis – le **4** : Jonwayne, Swindle, Lefto et Cid Rim – le **5** : Seth Troxler, Kyodai et Ossie – le **6** : Little Dragon, Gilles Peterson, Chassol, Rémy Kolpa Kopoul et Karol Conka) www.worldwidefestival.com

■ **Sonisphère Suisse :** 4/7, Bâle (CH, St-Jakobshalle, avec Metallica, Airbourne, Alice in Chains et Kvelertak) www.sonispherefestivals.com

■ **Au Foin De La Rue :** 4 et 5/7, St-Denis-de-Gastines (plein air, avec – le **4** : La Rue Ketanou, Winston McAnuff & Fixi, Morcheeba, Ky Mani Marley, Murkage, St-Lô... – le **5** : Naâman, DeLuxe, Staff Benda Billili, Daau, Cape Town Effects et High Tone) www.aufoindelarue.com

■ **Bobital, l'Armor à Sons :** 4 et 5/7, Bobital (parc du Louvre, avec – le **4** : Chinese Man, Ben l'Oncle Soul and Monophonics, La Femme, Jabberwocky, Lyre le Temps, Cris Cab, Naughty Boy et Cheddar Costaud – le **5** : Danakil, Hollysiz, Bakermat, Ska-P, Elephanz, Blondie, AuDen et Fawl) www.bobital-festival.fr

■ **Nuit de l'Erdre :** 4 et 5/7, Nort-sur-Erdre (parc du Port Mulon, avec – le **4** : Fauve, Danakil, Hollysiz, Bakermat, Disiz, The Hives et Tchavale – le **5** : M, Iam, Cats on Trees, Winston McAnuff & Fixi, Jabberwocky, Cris Cab et Le Syndrome du Chat) www.lanuitdelerdre.fr

■ **American Tours Festival :** 4 au 6/7, Tours (parc expo, avec – le **4** : Rocking Malek Orchestra, Dollar Bill et The Jive Aces – le **5** : Alley Cats, Dasha Pearl, Little Lou, Annita & the Starbombers, Rockin' Raffi et Big Jay McNeely – le **6** : Rockin' Raffi, Lawden Stark, Deke Dickerson & the Ecco-Fonics et Wanda Jackson & Ghost Highway) www.americantoursfestival.com

■ **Astropolis :** 4 au 6/7, Brest (divers lieux, avec – le **4** : Jamie XX, Clark, Bunker Palace, Pearson Sound et Doist! (*complet*), Motor City Drum Ensemble, LFO, Derrick May, Rodhat et Ringard – le **5** :Dasha Rush, Beau Rivage X Piknic Electronik, Phil Fiction, Carlos Nilmmns,

Garage Shelter, Dorian Moist, Mathew Lev et Pulses, Théo Muller, UVB 76 et Midi-Deux Chill System, La Femme, Son of Kick, Manu le Malin aka The Driver, Daniel Avery, Jeff Mills, Elisa do Brasil, Erol Alkan, Micropoint, Skream, Tale of Us, Oniris, Orb, Machine Drum, Blutch, Xosar, Armaguet Nad, Kelib Fac, Sonic Crew, Lenny Dee, Torgull, Claude Vonstroke et Laurent Ho – le **6** : Laurent Garnier, Mod3rn (Electric Rescue, Maxime Dangles et Traumer) et Madben) www.astropolis.org

■ **Dub Camp :** 4 au 6/7, Nantes (plein air à Le Pellerin, avec – le **4** : Stand High Patrol, OBF, Iration Steppas, Equal Brothers, Jah Youth Fundation, Zion Gate Hifi, Deng Deng, Reality Sound System et Word Sound and Power – le **5** : Soom T, Mungo's Hi Fi, King Shiloh, Jah Garden, Blackboard Jungle, Red Lion Sound System, King Earthquake et Slimmah Sound – le **6** : Kanka, Aba Shanti, Dub Livity, Dubkam, Channel One, Salomon Heritage, Legal Shoot Sound System, Maasai Warrior, Root's Meditation et Jah Militant Sound) www.dubcampfestival.com

■ **Eurockéennes :** 4 au 6/7, Belfort (site de Malsaucy, avec – le **4** : Détroit, Metronomy, Gramatik, Pixies, Salut C'est Cool, Benjamin Clementine, Odezenne, Sharon Jones & the Dap Kings, Temples, Charles Bradley, Findlay, Sugarman 3, Antibala, Mofo Party Plan, Trash Palk et Hermigervill – le **5** : Shaka Ponk, Franz Ferdinand, Skrillex, Parov Stellar, Gaëtan Roussel, Brodinski, Jagwar Ma, Little Dragon, Young Fathers, D-Bangerz, Drenge, Pegase, Bondax, Louisahhh!!!, Circa Wave, Freddie Gibbs et MIA – le **6** : The Black Keys, Schoolboy Q, Robert Plant & the Sensational Space Shifters, Foster the People, Volbeat, Fauve, Patrice, Biffy Clyro, Catfish, Sbtrkt, Ghost, Jonwayne, A Tribe Called Red, Nathalie Natiembe, I Am Legion et Uncle Acid and the Deadbeats) www.eurockeennes.fr

■ **Macki Music Fest :** 4 au 6/7, Carrières-sur-Seine (parc, avec – le **5** : The Garifuna Collective, Lords of the Underground, Mop Mop & Ange Da Costa, Daniel Wang, Blue Hawaii, Al Kent, Schultz & Forever, Alma Negra, Schatrax et DJ Rahaan – le **6** : Isaac Delusion, Rejjie Snow, Funkineven, Jay Daniel, Fatima & Eglo Live Band, Antal, Flavien Berger, L'Impératrice et Kyle Hall) www.facebook.com/mackimusicfestival

■ **Les Déferlantes :** 7 au 9/7, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy, avec – le **7** : Fauve, Indochine, Vanessa Paradis, Agnes Obel, Hollysiz, Blondie et The Selecter – le **8** : Shaka Ponk, M, FFF, Gesaffelstein, Seasick Steve, UB 40 et Bo Saris – le **9** : Yodelice, Gaëtan Roussel, Keziah Jones, Phœnix, MGMT, Cascadeur, Lily Allen et Even If) www.festival-lesdeferlantes.com

■ **Festival de Poupet :** 7 au 25/7, St-Malo-du-Bois (théâtre de verdure, avec – le **7** : Jack Johnson – le **11** : Hollysiz, Etienne Daho et AuDen – le **14** : Placebo – le **16** : Vanessa Paradis et Yodelice – le **18** : Détroit – le **22** : Franz Ferdinand) www.festival-poupet.com

■ **Lives Au Pont :** 10 et 11/7, Vers-Pont-Du-Gard (Pont du Gard, avec – le **10** : Chinese Man, London Grammar, Method Man et Redman – le **11** : Metronomy, Phœnix et Todd Terje) www.pontdugard.fr

■ **Francofolies :** 10 au 14/7, La Rochelle (divers lieux, avec – le **10** : Jacques Higelin, Tulsa, Gaspar Royant, Bigflo & Oli et Boulevard des Airs – le **11** : Tal, Ben l'Oncle Soul & Monophonics, Zaz, Dick Annegarn, Equateur, Hill Valley, Elephanz, Jabberwocky et Owlle – le **12** : DeLuxe, Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller et Makaroff), Détroit, Shaka Ponk, Les Innocents, Miossec, Feu! Chatterton, Florent Marchet, Natas Loves You, Two Bunnies In Love, Den House, Klô Pelgag, Perfect Hand Crew, Blind Digital Citizen, Odezenne, Kadebostany et Albin de la Simone – le **13** : Cats on Trees, Asaf Avidan, Iam, Fauve, Mell, MmMmMm, GiedRé, Hilderbrandt, Charlélie, La Maison Tellier, Natas Loves You, Lewis Evans, Natalia Doco, Neeskens, Nathalie Natiembé et Mélissa Laveaux – le **14** : Françoiis and the Atlas Mountains, Gaëtan Roussel, Jeanne Cherhal, AuDen, Jean-Louis Murat & the Delano Orchestra, Nilda Fernandez, Dimoné, Super Social Jeez, Winston McAnuff & Fixi, Biga Ranx et Christine and the Queens) www.francofolies.fr

■ **Saint-Rock :** 11 et 12/7, La Clayette (pré de la piste, avec – le **12** : Julian Perretta, Joyce Jonathan, Plasticines, Talisco, Alexis and the Brainbow, Deportivo, Hold Your Horses, Hangar, Lamuzgueule et Deputies) www.saintrock.eu

■ **Chauffer Dans La Noirceur :** 11 au 13/7, Montmartin-sur-Mer (plage, avec – le **11** : Christine and the Queens, Carmen Maria Vega, Salut C'est Cool, Kadebostany, Le Prince Miiaou, Of Montreal, Gandi Lake, Gnucci, Sidony Box et Big Band Cosmique – le **12** : Ez3kiel, Cheveu, Danger, Teldem Com'Unity et Sugartown Quartet – le **13** : FFF, Anakronic Electro Orkestra, Samba de la Muerte, Anthony B, Vialka, The Endeless Summer, Mutiny on the Bounty et Heartbeat Parade) www.chaufferdanslanoirceur.org

■ **Décibulles :** 11 au 13/7, Neuve-Eglise (vallée de Villé, avec – le **11** : Rodrigo y Gabriela, Ky Mani Marley, Foreign Beggars, Naâman, Lyre le Temps, Adam & the Madams, Boogers et Tell & DJ Bizkid – le **12** : Vitalic VTLZR, Morcheeba, Popa Chubby, Nneka, Garland Jeffreys, Yurodivy, Actio Beat at Arsène Lupunk Trio – le **13** : Chinese Man, Staff Benda Bilili, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Heymoonshaker, Joy & Glory, Arsène Lupunk Trio et Epic Schmetterling) www.decibulles.com

■ **Musilac :** 11 au 13/7, Aix-les-Bains (esplanade du lac, avec – le **11** : Fauve, Shaka Ponk, London Grammar, M, Françoiis and the Atlas Mountains, Motörhead et Maceo Parker – le **12** : Skip the Use, Vanessa Paradis, Bakermat, Placebo, FFF, Tinariwen, Haim, The Hacker et Conor Oberst – le **13** : Etienne Daho, Kavinsky, Dropkick Murphys, Seasick Steve, Valerie June, Garland Jeffreys et Giorgio Moroder) www.musilac.com

■ **Terres du Son :** 11 au 13/7, Monts (château de Cande, avec – le **11** : Winston McAnuff et Fixi, Breton, Nathalie Natiembé, Cats on Trees, Woodkid, Ayo, Nasser, Ez3kiel, Jungle Bouk et St Lô – le **12** : M, Ben l'Oncle Soul and Monophonics, Fakear, Bombay Show Pig, Staff Benda Bilili, Tribute to the Beatles, Boys in Lillies et Systema Solar – le **13** : Détroit, John Butler Trio, Gaëtan Roussel, Vitalic, Ky Mani Marley, Sapiens Sapiens, G. Bonson, Salut C'est Cool, Les Voleurs de Swing et Ken Boothe) www.terresduson.com

■ **Jazz à Juan :** 11 au 20/7, Juan-les-Pins (pinède Gould, avec – le **11** : Chic feat. Nile Rodgers et Sly & Family Stone – le **12** : Beth Hart et George Benson – le **13** : Youn Sun Nah, Jamie Cullum et Alex Hepburn – le **16** : Imelda May, Joss Stone et Booker T.Jones – le **18** : Stevie Wonder et Gregory Porter) www.jazzajuan.com

***PS :** Les dates de concerts pour la période **20/06 au 31/07** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/05 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

*à écouter sans modération

Faites du bien à vos oreilles

Retrouvez toutes nos fréquences sur **ouifm.fr**

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	Parlophone
02	➤	Brantley Gilbert	"Just As I Am"	Valory
03	➤	Michael Jackson	"Xscape"	Epic
04	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	Walt Disney
05	➤	Black Keys	"Turn Blue"	Nonesuch
06	➤	(various artists)	"Now 50"	Capitol
07	➤	Phillip Phillips	"Behind The Light"	Interscope
08	➤	(various artists)	"Soundtrack - The Fault In Our Stars"	Atlantic
09	➤	Iggy Azalea	"The New Classic"	Island
10	➤	Rascal Flatts	"Rewind"	Big Machine

Classement au 7 juin 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	SAM SMITH	"In The Lonely Hour"	Capitol
02	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	Parlophone
03	➤	Paolo Nutini	"Caustic Love"	Atlantic
04	➤	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	RCA
05	➤	Michael Jackson	"Xscape"	Epic
06	➤	Pharrell Williams	"G I R L"	Columbia
07	➤	Arctic Monkeys	"AM"	Domino
08	➤	Heaton & Abbott	"What Have We Become"	EMI
09	➤	Vamps	"Meet The Vamps"	EMI
10	➤	London Grammar	"If You Wait"	Because

Classement au 1er juin 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Mai 2014

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	Parlophone
02	➤	Pixies	"Indie Cindy"	Pias
03	➤	London Grammar	"If You Wait"	Because
04	➤	Black Keys	"Turn Blue"	Nonesuch
05	➤	Damon Albarn	"Everyday Robots"	Warner
06	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Warner
07	➤	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	Tôt Ou Tard
08	➤	Eels	"Cautionary Tales Of Mark..."	E Works
09	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	Polydor
10	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	Fauve Corp

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	PARAMORE	"Ain't It Fun"	Fueled By Ramen
02	➤	Coldplay	"A Sky Full Of Stars"	Parlophone
03	➤	Kongos	"Come With Me Now"	Tokoloshe
04	➤	American Authors	"Best Day Of My Life"	10 Spot
05	➤	Bastille	"Pompeii"	Virgin
06	➤	Neon Trees	"Sleeping With A Friend"	Island
07	➤	Imagine Dragons	"On Top Of The World"	Interscope
08	➤	Lorde	"Team"	Republic
09	➤	Ingrid Michaelson	"Girls Chase Boys"	Cabin 24
10	➤	Imagine Dragons	"Demons"	Interscope

Classement au 7 juin 2014

FNAC

Top Imports

Mai 2014

01	➤	ZIGGY MARLEY	"Fly Rasta"
02	➤	Suede	"Royal Albert Hall 24 March 2010"
03	➤	Lindsey Stirling	"Shatter Me"
04	➤	London Grammar	"If You Wait"
05	➤	Neil Young	"A Letter Home"
06	➤	5 Seconds Of Summer	"She Looks So Perfect"
07	➤	And You Will Know Us By The Trail Of Dead	"Live At Rockpalast 2009"
08	➤	Glee Cast	"The Best Of Glee"
09	➤	Sarah McLachlan	"Shine On"
10	➤	Milow	"Silverlinings"

FNAC

Top Vinyles

Mai 2014

01	➤	PIXIES	"Indie Cindy"	Pias
02	➤	Black Keys	"Turn Blue"	Nonesuch
03	➤	London Grammar	"If You Wait"	Because
04	➤	Damon Albarn	"Everyday Robots"	Warner
05	➤	Eels	"Cautionary Tales Of Mark..."	E Works
06	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	Warner
07	➤	Metronomy	"Love Letters"	Because
08	➤	Oasis	"Definitely Maybe"	Pias
09	➤	Timber Timbre	"Hot Dreams"	Full Time Hobby
10	➤	Neil Young	"A Letter Home"	Warner

STARTER 30

Top Pop Rock

Mai 2014

STARTER la culture en réseau

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	Warner
02	➤	Stromae	"Racine Carrée"	Universal
03	➤	Michael Jackson	"Xscape"	Sony Music
04	➤	Gérard Manset	"Un Oiseau S'Est Posé"	Warner
05	➤	Indila	"Mini World"	Universal
06	➤	Black Keys	"Turn Blue"	Nonesuch
07	➤	Pharrell Williams	"G I R L"	Columbia
08	➤	London Grammar	"If You Wait"	Warner
09	➤	Miossec	"Ici-Bas, Ici Même"	Pias
10	➤	Pixies	"Indie Cindy"	Pias
11	➤	Jean-Louis Aubert	"Aubert Chante Houellebecq"	Warner
12	➤	Damon Albarn	"Everyday Robots"	Warner
13	➤	Plaza Francia	"A New Tango Song Book"	Warner
14	➤	Daft Punk	"Random Access Memories"	Sony Music
15	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	Pias
16	➤	Epica	"The Quantum Enigma"	Pias
17	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Warner
18	➤	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	Tôt Ou Tard
19	➤	Jul	"Dans Ma Paranoia"	Starter Distribution
20	➤	Black M	"Les Yeux Plus Gros Que Le Monde"	Sony Music
21	➤	Loudblast	"Burial Ground"	Season Of Mist
22	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	Fauve Corp
23	➤	Standley & La Nena	"Birds On A Wire"	Starter Distribution
24	➤	Ben Harper	"Childhood Home"	Universal
25	➤	Julien Doré	"Love"	Sony Music
26	➤	Dick Annegarn	"Vélo Va"	Wagram
27	➤	Rodrigo Y Gabriela	"9 Dead Or Alive"	Warner
28	➤	Down	"Down IV Part 2"	Warner
29	➤	Horrors	"Luminous"	Wagram
30	➤	Edguy	"Space Police - Defender Of The Crown"	Pias

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Juillet 1974 R&F 90

David Gilmour en couverture et, au sommaire, dix pages de traduction en français des paroles des chansons de **Pink Floyd**. Ainsi, de "Arnold Layne" (*"Arnold Layne avait une drôle de manie/ Collectionner les habits"*) au plus récent "Money" (*"Argent, va-t-en/ L'argent c'est excitant/ Nouvelle bagnole, caviar, rêve à quatre étoiles/ Je crois que je vais m'acheter une équipe de football"*), en passant par "If" (*"Si j'étais un cygne, je serais parti/ Si j'étais un train, je serais en retard"*), *"Obscuri Par Les Nuages"* et *"La Mère De Matilda"*, on prend conscience de l'importance de la musique dans l'œuvre du groupe. Débarqué de Belfort, Christian Descamps le leader de **Ange** *"s'étonne qu'à Paris on ne vive pas obligatoirement au rythme du hamburger, du café express et de la Gitane vite fumée"*. À Londres, une enquête est ouverte : **"Graham Bond** *est mort d'une chute dans le métro."* D'après **Bill Wyman**, *"John Lennon serait encore dans un état lamentable dû à des ivresses continuelles"*. **Tina Turner** tiendra le rôle de l'Acid Queen dans "Tommy" et à Watford devant 40 000 personnes, **Elton John**, *"pantalon noir bande jaune, blouson mohair mousseux jaune rayé noir"*, est rejoint sur scène par *"un grand jeune homme en costume blanc très collant"*, c'est **Rod Stewart**.

Juillet 1984 R&F 210

Certainement éreintée par un début d'année à tenter de donner un sens au rock de 1984, la rédaction s'offre deux mois de vacances et publie un numéro double qui invite le lecteur au voyage. A New York, **Little Bob** enregistre au moment où **Bruce Springsteen** vient de publier "Born In The USA". A Vienne, *"**Joe Cocker** a passé une nuit en prison, accusé d'avoir oublié un concert pour cause d'ébriété"*. A Washington, **"Michael Jackson** *est apparu aux côtés du président Reagan pour le lancement d'une grande campagne contre l'alcool"* pendant qu'à Paris, l'ex-Runaways **Lita Ford** a *"foncé aux Galeries Lafayette pour acheter du maquillage et des bikinis plus jolis ici, de meilleure qualité et meilleur marché aussi"*. On refermera cet épais numéro d'été en acceptant que l'amour est non seulement aveugle mais rend également sourd : **Chrissie Hynde**, fraîchement unie à Jim Kerr, pense que *"Simple Minds est le seul groupe qui fasse quelque chose de vraiment excitant"*.

Juillet 1994 R&F 323

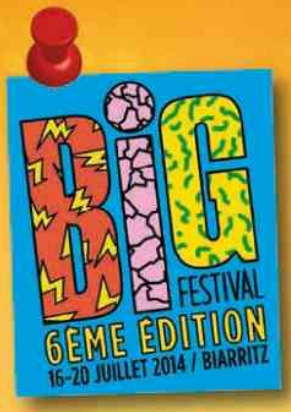
Le journal continue d'exprimer douleur et incompréhension autour de la mort de Kurt Cobain. **Eddie Vedder** a interrompu la tournée mondiale de **Pearl Jam** : *"Quand j'ai appris la nouvelle, j'ai tout foutu en l'air dans ma chambre d'hôtel. Puis je me suis allongé dans les débris. Mon monde à moi était bousillé."* **Manu Chao** : *"Il y a quantité de mec comme lui qui en ont plein le cul. Tu ne peux pas critiquer la détresse d'un mec. Mais pour moi, ce n'est pas la solution."* **Henry Rollins** : *"Ça m'a rendu malade. C'est terrible de perdre ainsi un musicien doué et sincère."* Avec 6 millions d'albums vendus, **Chris Barron** des **Spin Doctors** a également son mot à dire : *"Très perturbant de se retrouver dans des hôtels de luxe et de devenir l'étalon auquel on juge toute une génération."* De son côté, **Neil Young** *"a décidé de ne plus jamais jouer 'Rust Never Sleeps' après avoir appris que Kurt Cobain en avait utilisé un extrait dans sa note de suicide"*.

Juillet 2004 R&F 443

PJ Harvey, *"mini-robe dévoilant des cannes de gamine pré-pubère gainées de bottes à la Barbarella"*, présente "Uh Huh Her", un album qui *"donne envie de forniquer en pleine nature, la peau râpée par le tronc d'un arbre"*. Le nouveau **Beastie Boys** s'écoute *"sur un Mac5 enchaîné à la table des bureaux d'EMI"* assis sur un siège vibrant ! **Adam Horovitz** : *"Ça vous a plu ? Trois quarts d'heure à vous faire masser le derrière et gratos en plus !"* Méthode Coué pour **Bono** : *"Notre prochain album est tellement bon que les gens oublieront qu'ils en ont marre de U2."* Pour **Steven Tyler** : *"C'est depuis que nous sommes sobres qu'Aerosmith fait de mauvais disques."* Et, rencontré à Paris, **Robert Smith** avoue des plaisirs simples : *"J'ai mis le premier album de Mogwai. Je préparais un barbecue. C'était le premier de l'été, les premières odeurs, je buvais du cidre, j'étais bien. La combinaison de tous ces éléments m'a rendu véritablement heureux."*

Carrefour | **Spectacles**

Les Festivals à prix réduit, c'est par ici !



Vieilles Charrues, Big Festival, Les Déferlantes, Cabaret Vert, Garorock, Festival de Nîmes, Montélimar Agglo Festival, Reggae Sun Ska, Les Voix du Gaou, Jazz à Vienne…

Tarifs réduits réservés aux adhérents Carte Carrefour*

Offre valable à partir du 15 juin 2014, dans la limite des quotas alloués.

*Voir modalités sur carrefourspectacles.fr ou en magasin.

carrefourspectacles.fr

400 billetteries | applis mobile

Carrefour

Les prix bas, la confiance en plus

© Gettyimages - Bdony Campbell • CARREFOUR HYPERMARCHÉS SAS - Locataire gérant au capital de 4 887 170 € - RP 60075 - 91002 Evry Cedex - RCS Evry 451 001 585 - APE 521 F

TRADE MARK
Heineken®
open your world*
Heineken
Heineken fut créée à Amsterdam par Gerard A. Heineken, et fut brassée pour la première fois à la brasserie « De Hooiberg » située au cœur de la ville d'Amsterdam.
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.